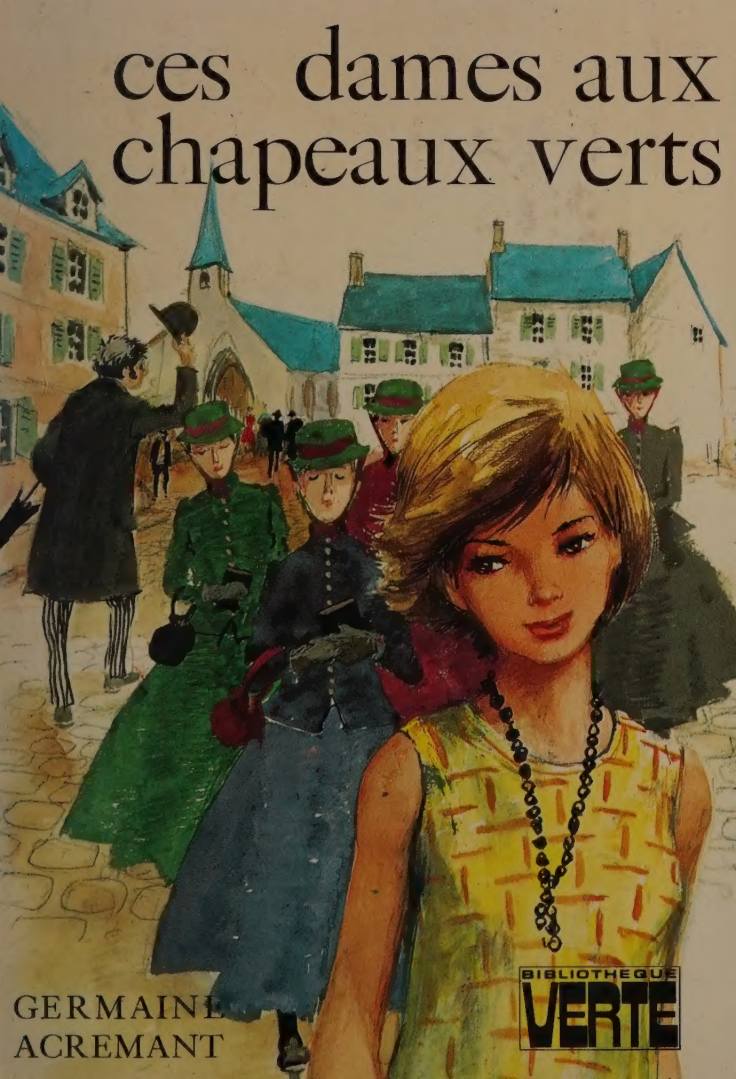
ces dames aux chapeaux verts



GERMAINE ACREMANT

BIBLIOTHÈQUE VERTE

GERMAINE ACREMANT

CES DAMES AUX CHAPEAUX VERTS

ILLUSTRATIONS DE JACQUES DEMACHY

HACHETTE

© *Librairie Plon, 1922.*
Tous droits de traduction, de reproduction
et d'adaptation réservés pour tous pays.

PREMIÈRE PARTIE

CHAPITRE PREMIER

« Bob, la tête haute!... Peggy, rentrez la langue.... »

Arlette n'aime pas d'être seule. Lorsqu'elle travaille dans le boudoir mauve qui lui sert d'atelier, elle ne manque jamais d'installer ses deux chiens sur les coussins de son petit canapé.

Tantôt elle les rudoie, tantôt elle les embrasse, en les ébouriffant d'un doigt preste, sa grande préoccupation étant de les intéresser à ce qu'elle fait :

« Regardez, Bob,... votre maîtresse peint à l'aquarelle le bouquet de roses, qu'elle a dressé si délicieusement sur ce guéridon Louis XVI.... »

Bob, flatté d'être traité en critique d'art, éternue de joie.

« Croyez-vous, Peggy, que mon chef-d'œuvre aura le don d'émouvoir les foules? »

Peggy écarquille ses yeux, qui sont toujours encombrés de poils. Il secoue son dos et se met en mesure de boire l'eau de la soucoupe, où trempent les pinceaux.

Arlette le saisit et lui applique sur le museau deux baisers sonores :

« *My love!* »

Et pourtant elle n'a pas aujourd'hui sa désinvolture coutumière. Elle est comme inquiète. A un certain moment, d'une chiquenaude, elle secoue une de ses fleurs. Les pétales lumineux tombent sur le tapis.

Lorsque son frère pousse la porte qu'alourdit une tenture, elle s'écrie :

« Ah! enfin! Je t'attendais avec une impatience!... »

Sans un mot, il enlève son manteau, qu'il jette au dossier d'une chaise. Il pose son chapeau sur la tête d'un Hercule de bronze, qui lance le disque sur une colonne de marbre.

« Eh bien? demande-t-elle.

— Ma petite chérie, il y a des heures dans la vie....

— Oh! non, dis?... pas de phrases,... la vérité!... qu'est-ce que t'a raconté le notaire?

— Je vais te l'expliquer....

— Nous sommes ruinés... hein?... »

De toutes les manières, Jean essaie de ménager l'émotion d'Arlette. Pour gagner du temps, il prend une cigarette dans un étui d'argent sur la cheminée. Mais il voit sa sœur si tremblante, ses yeux cherchent si anxieusement les siens, qu'il comprend que nulle certitude ne peut être plus terrible que cette attente pleine d'angoisse. De sa voix la plus douce, presque timidement, il prononce :

« Oui,... nous sommes ruinés.

— Tout à fait?

— Il ne nous reste rien.

— Ah! »

Le regard perdu dans le ciel, elle est debout près de la fenêtre. Machinalement, elle froisse la fine mousseline des rideaux. Il est impossible de savoir si elle se roidit pour ne pas pleurer. Jean a posé la main sur son épaule pour qu'elle sente bien qu'elle n'est point seule dans ce malheur. Il respecte son silence....

« Il ne nous reste rien?... Rien du tout?

— Absolument rien!... »

Elle se doutait bien un peu de cette catastrophe. Pour que leur père se suicidât, il fallait que la situation fût grave. Mais elle n'imaginait pas que le désastre serait aussi complet.

« Assieds-toi, murmure Jean, tu vas savoir ce que m'a dit le notaire. »

Pour s'installer côte à côte sur le canapé, ils chassent Bob et Peggy, qui ne comprennent pas les raisons de ce manque d'égards et vont, en grognant, se réfugier sous un meuble.

« Voilà! commence Jean. Maître Clapeau a été très convenable. Je me méfiais un peu de lui. Je craignais qu'il s'autorisât de ce qu'il était vieil ami de la famille pour se mêler de choses indiscrètes. Il a eu pour moi tous les égards possibles.

— C'était bien le moins!

— Par exemple, il a été plutôt dur pour papa. Tout en me répétant qu'il ne prétendait pas le juger, il m'a dressé contre lui le réquisitoire le plus sévère. Il paraît que son imprévoyance et sa négligence ont été inouïes. Ses besoins augmentaient chaque année. Le tourbillon de Paris l'avait saisi. Insensiblement, il s'est lancé dans des affaires de plus en plus hasardeuses, jusqu'au jour où....

— Tout a craqué....

— Oui....

— Cette catastrophe aurait rendu folle notre pauvre maman, si nous ne l'avions perdue, il y a cinq ans.

— Maître Clapeau va donc, maintenant, faire vendre notre hôtel avec le mobilier. Si cela ne suffit pas pour liquider le passif, il prendra des engagements avec les créanciers. De cette façon, notre honneur sera sauf....

— Et nous, qu'est-ce que nous deviendrons?

— Maître Clapeau l'a trouvé.

— Ah! bah!

— Oui.... Moi, il m'envoie aux colonies. Il a obtenu d'un de ses amis, directeur d'une puissante société commerciale, qu'il me prenne, comme sous-chef d'abord, comme chef ensuite d'un de ses comptoirs au Soudan. Je serai très raisonnablement payé. Avec de l'initiative et du courage, on estime que je peux gagner une petite fortune....

— Tu acceptes donc de partir?

— Dame! Je n'ai pas le choix.... Quand un homme a été élevé comme je l'ai été, il ne peut pas s'abaisser à prendre une place inférieure dans une administration.... Il doit songer à ses relations.... Et puis j'ai un besoin d'indépendance que Paris ne permet qu'aux gens riches.... Evidemment je connaîtrai des heures pénibles là-bas.... Il y aura des efforts à donner,... il y aura des privations à endurer,... il y aura de très longues soirées, dans une solitude navrante, devant des horizons mortels.... Mais j'aurai, pour me soutenir, la perspective du retour....

— Tu as raison.... D'ailleurs, ces longues soirées, nous ferons tout pour les égayer.... Et nous y parviendrons....

— Nous?

— Bien sûr! tu ne t'imagines pas que je vais rester ici toute seule. Je t'accompagnerai.... »

Soudain, dans les yeux d'Arlette, une flamme a jailli. Le goût de l'aventure est entré dans son cœur. Elle se voit en chasseresse, poursuivant la grosse bête. Mais Jean hoche la tête :

« Hélas! ma petite chérie, c'est impossible!

— Pourquoi?

— Parce que la place d'une jeune fille n'est pas au milieu des nègres.... Quand je reviendrai, nous aviserons.... D'ici là, que se passera-t-il?... L'autre jour, tu as peut-être eu tort de bondir lorsque je t'ai rapporté que maître Clapeau avait eu l'idée de demander aux cousines Davernis de te recevoir....

— Comment? J'ai eu tort? Je ne pouvais pas ne pas bondir.... Tu sais ce qu'elles sont nos cousines Davernis!... Quatre vieilles filles, qui habitent une vieille maison dans le plus vieux quartier d'une des plus vieilles villes du Pas-de-Calais.... On les a surnommées les dames aux chapeaux verts.... Elles sont aussi grotesques que surannées.... Je ne les ai guère vues qu'aux cérémonies de la famille : les enterrements et les mariages.... Mais je suis persuadée qu'elles sentent le tabac à priser et la naphtaline!...

— Tu exagères!... Ce sont nos seules parentes....

— Non, non, je n'exagère pas.... Au contraire!... D'ailleurs, jamais elles ne consentiront à me recueillir.... Elles auraient trop peur que la présence d'une Parisienne changeât leurs habitudes.... Songe un peu! Les habitudes de quatre vieilles filles! Ça doit être effrayant!...

— De loin, on juge mal....

— Non, non.... Je t'assure que, même si je voulais aller chez elles, elles ne me recevraient pas.... A leur âge on a le cœur ratatiné....

— Eh bien, tu te trompes....

— Crois-tu?

— Maître Clapeau leur a écrit. Il leur a dit ton caractère gai, enthousiaste, indépendant. Il ne leur a rien dissimulé de l'éducation un peu... un peu....

— Un peu... quoi?

— Un peu artiste que tu as reçue. Il leur a demandé si elles voient un inconvénient à ce que tu te réfugies chez elles....

— Elles ont répondu : oui?

— Elles ont répondu : non, par lettre fort aimable, affirmant qu'elles te donneront les bons conseils dont tu dois avoir grand besoin....

— C'est charmant!

— Nous n'avons pas le droit de nous montrer difficiles....

— D'après toi, je dois donc accepter?

— Je ne sais pas.... C'est à toi qu'il appartient de décider.... Réfléchis.... Pèse le pour et le contre....

— Je ne me sens aucun goût de jouer les Pénélope en province.... Je n'ai jamais aimé faire de la tapisserie.... »

Arlette a dix-huit ans, elle vit dans un perpétuel contraste, physiquement et moralement. Ses cheveux sont blonds et ses yeux sont noirs. Elle est plutôt petite et paraît grande, tant elle est mince et souple. Elle semble aimer le monde et l'agitation, elle pratique les sports. Elle n'est vraiment heureuse que dans sa chambre, avec ses chiens, ses poissons rouges, ses bouts de rubans et ses faveurs, ses bouquets de roses et ses rêves bleus! Elle prend volontiers des airs excentriques, mais c'est pour mieux cacher sa tendresse, car elle est surtout sentimentale. Evidemment elle est mal élevée, elle parle argot. On a eu tort de rire aux premiers mots qu'elle a prononcés ainsi, elle a continué. Ses professeurs déclaraient qu'elle était une enfant terrible. Son seul crime était de voir trop clair et de révéler, de façon trop vive, les ridicules qu'elle découvrait. Pas une ne sait comme elle lancer le trait juste à l'endroit sensible.

La maison des dames aux chapeaux verts ne paraît pas être précisément la maison idéale pour sa jeunesse et son espièglerie!

Malheureusement on ne choisit pas son destin. Après des heures de réflexion, Arlette est bien forcée de convenir que cette solution est la seule possible.

Dans quelques jours elle partira.

« Tu m'écriras souvent? dit-elle à son frère.

— Je te le promets.

— Et tu te dépêcheras de revenir du Soudan. Nous habiterons ensemble.

— Oh! ça, quand je rentrerai tu seras mariée.

— Non.... Je ne le serai pas.... Dans le rayon des dames aux chapeaux verts, on ne se marie pas.... Tu comprends bien qu'il n'y a pas de jeunes gens assez niais pour s'y fourvoyer.... Ou bien alors ce sont des petits jeunes gens qui ont de grands pieds et des boutons à la figure.... Non, non, si tu ne reviens pas me tirer de là, tu pourras te dire dans quelques années qu'il y a, grâce à moi, une vieille demoiselle en plus, bien propre, bien modeste et bien convenable dans une petite ville du nord de la France.... »

CHAPITRE II

Dans leur salle à manger, propre et calme, les quatre demoiselles Davernis sont réunies. Elles échangent quelques menus propos, lorsque Jeanne se tourne vers Rosalie :

« Je crois que neuf heures viennent de tinter à la cathédrale. Ma bonne sœur, voici le moment de partir....

— Vous avez raison. Je monte chercher nos houppelandes.... »

C'est presque à voix basse qu'elles ont dit cela. Il y a des maisons dans lesquelles on n'ose point parler haut, comme si on avait peur d'éveiller des fantômes dans les coins. Mais Telcide, l'aînée des dames aux chapeaux verts, n'éprouve pas cette crainte.

« Mon Dieu! mon Dieu! dit-elle sur un ton aigre, que je suis donc chagrinée de vous voir ainsi sortir en pleine nuit.... Au moins, ne vous refroidissez pas dans les ténèbres.... »

D'un claquement de la langue contre son palais, elle indique le degré de son ennui.

« Tranquillisez-vous, ma bonne sœur Telcide, reprend Jeanne; comme notre sœur Marie nous l'a conseillé, nous mettons nos petites camisoles de laine sous nos grandes pèlerines....

— Surtout n'oubliez pas de tenir votre mouchoir devant la bouche. On m'a affirmé que ce remède est souverain contre le brouillard. Jeanne, vous êtes faible des bronches. Vous devriez prendre un « boulot ». On s'enrhume moins lorsqu'on suce une friandise.... »

Comme Ernestine, la bonne, se tient debout à la porte, Telcide lui commande de prendre dans le buffet la boîte cylindrique en fer-blanc, qui renferme les morceaux de sucre d'orge qu'on appelle « boulots ».

Jeanne se sert, c'est-à-dire qu'elle saisit à grand-peine un des bonbons, car ils collent tous les uns contre les autres. Et celui qu'elle choisit s'obstine longtemps à s'attacher au bout de son gant de filoselle noire, si bien que, de ses dents, elle doit l'arracher :

« A tout à l'heure, ma sœur Telcide.

— A tout à l'heure! »

Les mains enfoncées dans les manches, à la manière des religieuses, le cou rentré dans les épaules, le dos arrondi sous leurs manteaux, Rosalie et Jeanne glissent sur les dalles du corridor.

Ernestine détache la chaîne de la porte, tire les verrous, tourne la grosse clef de la serrure et la petite clef du cadenas de sûreté.

« Vous ferez bien attention, mademoiselle Rosalie, de ne pas glisser sur les pavés humides, dit-elle.

— Non, non.

— Lorsque vous rentrerez, après avoir sonné, vous frapperez trois coups avec le marteau.

— Oui, oui.

— Que Dieu vous protège! »

Comme si elles accomplissaient la chose la plus inimaginable du monde, Rosalie et Jeanne Davernis sortent de leur maison à neuf heures du soir. Elles vont à la gare au-devant de leur cousine Arlette....

Derrière elles, la porte est refermée, la chaîne tendue, les verrous tirés, les clefs tournées. Ernestine regagne sa cuisine, Telcide et Marie, aussi légères que des ombres, reviennent s'asseoir dans la salle à manger.

Leurs paupières clignent un peu. Habituellement, à cette heure, elles sont couchées.

Telcide recommence soudain à faire claquer la langue contre son palais.

« Je suis très contrariée.... Cette petite débute mal chez nous.... Elle aurait dû prendre un autre train.... Une jeune fille ne voyage pas ainsi dans la nuit.... D'ailleurs, il était du devoir de son frère de l'accompagner.

— Ne vous a-t-il pas écrit pour s'excuser?... On l'a forcé à partir pour l'Afrique plus tôt qu'il ne pensait....

— C'est ce qu'il a prétendu!... Maître Clapeau, heureu-

sement, ne nous a rien dissimulé.... Nous savons que la jeune Arlette a été très mal élevée.... Je suis persuadée qu'elle va nous arriver dans une toilette invraisemblable.... Mais comptez sur moi pour y mettre bon ordre.... Je lui apprendrai ce que c'est qu'une autorité!... »

Marie ne réplique point. Comme elle est la plus jeune, elle a adopté cette méthode. Elle ne dit jamais qu'elle ne partage pas telle opinion qu'on lui oppose. Elle se tait.

Dans la circonstance, son instinct l'avertit qu'Arlette ne doit pas être aussi mauvaise que le prétend sa sœur. Au contraire! elle l'attend comme une amie, comme une compagne, avec qui il sera charmant de se promener, et à qui il sera délicieux de se confier!

Pour quelques minutes de méditation, Telcide tourne sa chaise vers l'ange gardien de plâtre coloré, qui, sur la cheminée, au milieu de deux candélabres de marbre noir à bougies vertes, dresse son index rose.

Marie, après avoir attiré sous ses pieds un des petits paillassons ronds, qui traînent sur le carrelage rouge, parfaitement ciré, se prépare à s'accorder un instant d'assoupissement, lorsque sa sœur lui dit :

« Puisque nous ne travaillons pas, vous pourriez baisser la lampe. Il est inutile de faire un aussi fort éclairage.... »

Sur la pointe des pieds, elle se hausse vers la suspension et tourne la clef de bronze. Le pétrole exhale aussitôt, en protestation, une odeur âcre.

Les deux sœurs, les doigts croisés sur les genoux, les épaules guindées, leur jupe de cachemire exactement tirée jusqu'aux pantoufles, s'endorment doucement sous l'œil indulgent de tous les chanoines qui sont passés dans la cathédrale depuis cinquante années et dont les portraits en médaillons sont accrochés au mur dans un immense cadre de bois noir.

De temps en temps, Ernestine ouvre la porte et passe la tête discrètement. N'ayant pas de pendule dans la cuisine, elle vient regarder l'horloge, dont le balancier s'agite lourdement. Chacune de ses entrées fait remuer Perrette et Blanchette, la chienne et la chatte, dont les moïses, aux rubans bleus, sont de chaque côté de la grille du poêle.

Une paix profonde règne dans la maison. Avec ses clairs rideaux d'étamine blanche, aux doubles fenêtres, cette salle à manger a l'aspect d'un parloir de couvent.

Dans un coin, quatre tables à ouvrage sont rangées sur

un alignement impeccable. Pas un seul bout de fil égaré! pas une aiguille hors des tiroirs!

Soudain, trois coups de marteau résonnent dans le couloir et la sonnette de la porte commence à s'agiter, dans un mouvement qui n'en finit jamais.

La chienne aboie dans la salle à manger. Telcide se réveille en sursaut. Tenant avant tout à la correction, elle remet, exactement au centre de sa poitrine plate, son crucifix d'argent, et cherche, dans les multiples fronces de sa jupe, celle de ses innombrables poches qui contient son mouchoir.

Marie, qui détesterait d'être prise en flagrant délit d'avarice, remonte la lampe de telle façon que celle-ci se met à filer.

Ernestine se dirige si précipitamment dans le couloir que son lampion, au verre arrondi, est éteint par le courant d'air. Elle doit revenir dans la cuisine où, comme par hasard, elle est obligée de craquer dix allumettes avant de pouvoir en brûler une.

Enfin,... enfin, après les verrous, les clefs, la chaîne, la porte est ouverte.

Rosalie et Jeanne s'effacent pour laisser entrer Arlette devant elles. Celle-ci, malgré tout, a la gorge serrée. Elle ne distingue rien dans ce couloir, immense trou noir, d'où sort une odeur d'humidité. Mais elle entend deux voix.

La première est aimable. Elle devine que c'est celle de Marie :

« Bonsoir, ma cousine.... »

La seconde est sèche :

« Comme vous arrivez tard! »

Aussitôt Arlette a senti que Telcide était son ennemie. Pas un mot de bienvenue! pas une phrase gentille! Rien qu'un baiser, plus froid que la plus banale des accolades.

Cependant Ernestine crie :

« Mademoiselle Rosalie, faites attention aux marches, vous allez encore glisser.... »

Et Jeanne chuchote à Telcide qu'Arlette est très gentille, qu'elle n'a aucune robe excentrique et qu'elle parle très convenablement. Mais une vieille demoiselle change plus facilement de confesseur qu'elle ne change d'opinion.

« Elle cache son jeu pour nous amadouer », répond Telcide....

Marie au contraire s'inquiète :

« Cousine Arlette, avez-vous fait bon voyage?

— Un excellent... et très rapide.... J'avais emporté un roman de Max Daireaux.... Je ne me suis pas ennuyée une minute....

— Ah! ah! vous lisez des romans! » prononce Telcide, satisfaite de constater qu'Arlette se rend impunément coupable de choses interdites aux jeunes filles de province.

« Oui, ma cousine.... Il est très amusant.... A moins que vous n'en préfériez un d'Henri Duvernois....

— Je vous remercie.... Seul, notre directeur de conscience règle le choix de nos lectures.... »

Rosalie et Jeanne aident Arlette à enlever son manteau et son chapeau. Elles croient avoir un privilège sur elle parce qu'elles sont allées la chercher à la gare.

Marie lui présente Perrette et Blanchette :

« Voici Perrette, la bonne petite bébête à sa maman. Elle fait l'exercice. Elle « chante ». Demain, vous l'entendrez.... »

Arlette, qui se souvient de Bob et de Peggy, prend la chienne dans ses bras et la caresse avec effusion :

« *Aoh! the pretty little thing!... I am very found of you!...* »

« Qu'est-ce qu'elle dit? qu'est-ce qu'elle dit? s'exclame aussitôt Telcide.... Qu'est-ce que nous allons devenir si elle ne parle même pas comme tout le monde?... »

Arlette, heureusement, n'entend pas. Elle est occupée à caresser la chatte Blanchette.

« C'est pour ses étrennes, explique Jeanne, qu'on lui a offert ce panier....

— Mais nous aimons beaucoup mieux Perrette, qui est plus affectueuse », intervient Marie.

Ernestine, qui, depuis un moment, essaie de parler, réussit enfin :

« La petite demoiselle veut-elle que je lui fasse chauffer quelque chose?

— Oui.... Du tilleul ou de la camomille? précise Rosalie.

— Mes chères cousines, je prendrai ce que vous prenez.... »

Ce disant, Arlette regarde Telcide en souriant. Elle a décidé d'user sa patience jusqu'au bout. Elle fera toutes les concessions.

« Nous, nous ne prenons rien », répond Telcide.

Pour amortir le coup, Ernestine s'empresse de décider :

« Je vais vous préparer de la camomille....

— Comme vous voudrez!

« AVEZ-VOUS FAIT BON VOYAGE? »

— Oui... oui.... La camomille, c'est très bon!... Et le matin, qu'est-ce que vous buvez?

— Nous, nous prenons du cacao et des échaudés, renseigne Marie....

— Si vous le permettez, je déjeunerai le matin avec du pain et du lait.

— Rien ne sera plus facile....

— Mon enfant, déclare alors Telcide, vous devez être lasse. Il est très tard....

— Il est à peine vingt-deux heures, ma chère cousine....

— Oh! vingt-deux! vous employez les expressions modernes! C'est dommage!... Pour éviter les malentendus, j'aime mieux vous prévenir tout de suite.... Il n'est pas dans nos habitudes de faire usage de ces locutions.... Je dirai même davantage.... Nous ne les comprenons pas....

— Je prends note, ma cousine....

— Il est dix heures du soir.... Depuis longtemps les honnêtes gens sont couchés.... Nous vous initierons demain à votre nouvelle existence.... Nous allons vous montrer votre chambre.... Mais auparavant, par une pieuse coutume, nous disons quotidiennement notre prière en commun. D'abord parce que cela nous vaut des grâces particulières et ensuite parce qu'il fait moins froid ici qu'au premier étage.... Prenez un de ces petits paillassons et agenouillez-vous.... »

Les quatre sœurs sont déjà installées. Ernestine est venue se joindre à elles. On sent qu'elles ont chacune leur place fixée.

La prière dure plus de dix minutes. Les demoiselles Davernis sont les clientes de différents saints. A tour de rôle, elles s'imposent de répondre à leurs oraisons réciproques. Après quoi, elles déroulent une suite interminable de litanies.

« Vous devez désirer faire une invocation particulière, dit Telcide à Arlette. Faites-la.... Nous la ferons avec vous. »

Sans qu'un muscle de son visage trahisse l'ironie de sa pensée, Arlette répond :

« Notre-Dame de la Délivrance, priez pour moi.... »

Les quatre demoiselles et leur bonne aussitôt de répéter :

« Notre-Dame de la Délivrance, priez pour elle.... »

C'est la fin. On se lève. On range exactement les chaises le long du mur. Il ne doit subsister aucun désordre dans la salle à manger.

Ernestine apporte la tasse de camomille. Sous l'œil

observateur des quatre sœurs, Arlette absorbe cette eau chaude.

« Cette tisane est exquise », dit-elle.

Sur la table sont maintenant disposés cinq chandeliers de cuivre, avec de hautes bougies, dont les flammes vacillent. Marie doit à sa jeunesse relative le privilège d'éteindre la lampe.

« Nous n'oublions rien? demande Telcide.

— Non.

— Eh bien, montons.... »

Telcide, Rosalie, Jeanne et Marie, comme si elles exécutaient la figure d'un quadrille, se donnent l'accolade en susurrant : « Que Dieu vous ait dans sa sainte garde, ma bonne sœur! »

Arlette est conviée à entrer dans la mêlée.

En cortège, par rang d'âge, elles gravissent alors l'escalier lentement; on croirait une retraite aux flambeaux, dans un opéra sans gaieté.

A la porte de la chambre d'Arlette le groupe s'arrête. Telcide prend la parole :

« Voici, mon enfant, votre appartement. Trouvez-y le repos qui vous est nécessaire. Je vous informe que nous assistons à la messe chaque matin à six heures. Demain, par exception, comme vous serez fatiguée, vous pourrez faire grasse matinée.

— Je vous remercie de votre permission, ma cousine....

— Oui, n'est-ce pas? Vous vous lèverez vers sept heures.... »

Et les dames aux chapeaux verts s'éloignent, laissant Arlette devant son lit de vieil acajou, son couvre-lit de coton et son édredon rouge....

CHAPITRE III

Un éteignoir,... deux éteignoirs,... trois éteignoirs....

Par une porte basse, ouverte dans un des côtés de la cathédrale, trois ombres, en forme d'éteignoirs, sortent. Ce sont Telcide, Rosalie et Jeanne Davernis, qui, vêtues de leurs houppelandes, modèle cloche, sont coiffées de capotes à brides.

Il est six heures et demie du matin. La première messe est finie. Le temps est gris. La journée sera mauvaise. Une brume agaçante flotte dans l'air qu'elle rend trouble, s'accroche aux pierres qu'elle noircit et se colle aux pavés qui deviennent gluants.

Dans cette atmosphère, tout ce qui est bas est amoindri et tout ce qui se dresse prend des formes gigantesques et menaçantes. Les pauvres arbres semblent rabougris. La cathédrale paraît formidable. Le sommet de ses tours se perd dans le brouillard.

Comme Rodenbach eût aimé vivre dans cet enclos!

Pas un bruit.... Seul, au loin, un coq chante, par habitude évidemment, car le soleil a plutôt oublié de se lever....

Par la même porte basse, un quatrième éteignoir glisse. Il a à peine rejoint les trois autres qu'on entend la voix grinçante de Telcide :

« C'est une injure qu'on a voulu nous faire.... Je vous prends à témoin, mademoiselle Clémentine Chotard.... »

La nouvelle venue, qui est aussi une vieille demoiselle, ne se fait nullement prier pour en convenir :

« Certes, c'est une injure.... Des personnes d'un âge

aussi respectable que le nôtre ont droit à plus de respect....

— Mais il y aura des sanctions.... Nous irons en cour de Rome, s'il le faut! »

Comme Telcide paraît violemment agitée, Mlle Clémentine Chotard juge prudent de la calmer.

« Ne vous inquiétez pas. On vous donnera satisfaction. Ce n'est pas raisonnable de se remuer les sangs comme vous le faites. C'est très mauvais. Ainsi, moi, chaque fois que je me mets en colère, j'ai toutes mes petites fonctions arrêtées....

— Jamais je n'aurais imaginé qu'une pareille chose puisse se produire dans notre paroisse, jamais!... »

Telcide n'est pas de celles qui obéissent aux conseils. Pour manifester son agacement, elle avance les lèvres et le bout pointu de sa langue fine; avec des grimaces, elle happe sa pauvre voilette innocente et la mordille. Puis elle reprend :

« Tout le monde sait pourtant que, chaque soir, après le salut, nous préparons nos chaises pour la messe du lendemain matin, devant l'autel où doit se célébrer le saint sacrifice. Pour bien indiquer que les places sont réservées, nous posons sur le siège des chaises les plus hautes le dossier des plus basses.... Ce matin nous n'avons retrouvé aucun de nos prie-Dieu! Vous m'avouerez que c'est un peu roide! »

Mlle Clémentine Chotard, qui est l'ennemie du premier vicaire, ne peut pas manquer de faire aussitôt un rapprochement :

« Du temps du précédent premier vicaire, jamais un tel scandale ne se serait produit.... Seulement le nouveau premier vicaire est jeune, riche et noble. Il exerce son ministère en amateur!

— Cette aventure est d'autant plus désagréable, constate Jeanne jusque-là silencieuse, que nous ne prions réellement bien que sur des chaises nous appartenant....

— Or, ces chaises, vous savez où nous les avons retrouvées?

— Deux aux fonts baptismaux!

— Deux dans l'escalier qui mène aux grandes orgues....

— Et les autres, sous un tas de chaises quelconques, dans un trou d'ombre.

— C'est épouvantable!...

— Mais je compte aujourd'hui même, déclare Telcide,

exposer mes doléances à M. le grand doyen. Respectueusement, je lui demanderai de renvoyer tous les enfants de chœur. Il y a parmi eux de véritables bandits!... Et s'il refuse.... »

Mlle Clémentine Chotard se penche, inquiète de ce que va lui révéler la redoutable demoiselle. Celle-ci ne s'est-elle pas arrêtée pour donner plus de force à son affirmation?

« S'il refuse?

— S'il refuse,... ma bonne Jeanne, vous donnerez votre démission de directrice du chœur de chant.

— Oh! oh! » proteste aussitôt la malheureuse sacrifiée en joignant saintement les mains. « Que deviendrait M. le grand doyen sans sa directrice du chœur de chant? Rosalie pourrait plutôt donner sa démission de directrice de l'atelier d'ornements d'église.... »

Mais Rosalie ne l'entend pas ainsi :

« C'est impossible!... absolument impossible!... L'autre jour encore, M. le second vicaire m'a dit : « Sans vous, « mademoiselle Rosalie, que deviendrait notre bel atelier « si prospère? Vous en êtes l'âme pieuse et inspirée!... »

Telcide, avec un air dédaigneux, prononce :

« Oh! M. le second vicaire! »

Ce qui amène aussitôt une protestation de Mlle Clémentine Chotard :

« Pardon! je ne partage pas votre opinion. J'estime que M. le second vicaire est un homme parfait, qui comprend les choses et qui sait les juger. Je le préfère de beaucoup à son collègue....

— Qu'est-ce que vous a donc fait celui-ci, ose demander Rosalie, pour que vous soyez si dure à son égard?

— Ce qu'il m'a fait?... Oui.... Je vais vous le dire.... Je l'avais choisi comme confesseur.... Eh bien, chaque fois que je me suis approchée du tribunal de la miséricorde, il m'a ordonné comme pénitence de dire trois *Pater* et trois *Ave*.... A mon âge!... Une pénitence d'enfant de première communion!... N'est-ce pas dérisoire? Figurez-vous qu'il se refusait à écouter mes petits scrupules de conscience.... Quand je les lui exposais, il me répondait : « Passons! passons! j'ai encore dix personnes à confesser. »

— C'est en effet inadmissible!... »

Tout en papotant ainsi, ces demoiselles Davernis sont arrivées devant leur maison. Ernestine est à la porte. Elle

tend une casserole en terre jaune, dans laquelle une laitière verse pour dix sous de lait....

Mlle Clémentine Chotard prend congé et s'éloigne à petits pas sur le trottoir cahoteux. Elle disparaît dans la première rue à gauche. A combien de gens rapportera-t-elle aujourd'hui l'histoire fameuse des chaises disparues?

Pour l'instant, Telcide entreprend de la raconter à Ernestine....

Lorsqu'elle descend à neuf heures du matin, Arlette trouve ses quatre cousines dans la salle à manger, chacune devant sa table à ouvrage.

De même que le soleil a commencé à se lever, le calme est rentré dans les esprits de Telcide. Non pas que celle-ci ait abandonné son projet de réclamer des sanctions contre les enfants de chœur, mais elle a cessé d'employer des termes excessifs pour clamer son indignation :

« Bonjour, ma cousine Telcide,... bonjour, ma cousine Rosalie,... bonjour, ma cousine Jeanne,... bonjour, ma cousine Marie,... bonjour, Ernestine.... »

Arlette ne sait si elle doit ajouter : « Bonjour, Perrette,... bonjour, Blanchette.... » Elle est si désireuse de faire toutes les concessions nécessaires qu'elle ne reculera devant aucun sacrifice!

« Avez-vous bien dormi? lui demande Rosalie.

— Parfaitement!... Je vous remercie.... Et vous aussi, j'espère, mes cousines?

— Oh! nous! nous!... »

Telcide a beau être calmée. L'occasion est trop belle pour qu'elle n'en profite pas.

« Nous! s'écrie-t-elle, nous avons eu ce matin l'aventure la plus invraisemblable qu'on puisse imaginer. Depuis huit ans, je n'avais pas été si fort courroucée!

— Huit ans? ma cousine, que s'est-il passé, il y a huit ans?

— Une scène terrible.... Nous avions demandé à notre propriétaire, M. de Fleurville, de faire réparer notre nochère....

— Votre....

— Autrement dit, la gouttière de notre grenier. Il avait eu l'audace de nous le refuser....

— C'est inimaginable!

— N'est-ce pas?... Mais, dans une entrevue, qui demeu-

rera célèbre parmi nous, je ne me suis pas gênée pour lui dire comment j'appréciais sa conduite.... Je lui ai signifié nettement notre colère....

— Il a compris?

— Je ne sais pas.... Toujours est-il que, depuis ce temps-là, elle fuit.

— La nochère?

— Oui.... L'eau répand de longues taches noires sur le mur. Heureusement c'est du côté de la cour. Mais c'est tout de même fort désagréable! Ce M. de Fleurville, je le déteste!... Or, figurez-vous que ce matin, à la cathédrale.... »

L'histoire terminée, Arlette est assez adroite pour affirmer que certainement M. le grand doyen sévira avec la dernière énergie contre les coupables.

Cela lui vaut enfin un regard sympathique de Telcide et une phrase aimable, lorsqu'elle sollicite l'autorisation d'écrire une lettre à son frère :

« Vous direz à notre cousin que nous lui souhaitons de réussir promptement dans ses affaires....

— Je n'y manquerai pas, ma cousine.... »

Arlette, sur un coin de la table de la salle à manger, rédige alors la lettre suivante :

Mon chéri,

Marque sur tes tablettes cet événement sensationnel. Hier soir, à neuf heures quarante-cinq, j'ai fait mon entrée dans le bocal des dames aux chapeaux verts. Je ne prétends pas te donner dès aujourd'hui mon impression définitive. Mais voici à peu près ce que j'ai cru distinguer.

Je ne te décrirai pas la vieille cité, qui aura l'honneur dorénavant d'abriter mes jours. Tu sais que jalousement elle garde, en les bordant de gazon, les pavés les plus inégaux du Pas-de-Calais.

Je te dirai seulement que j'habite dans l'ombre de la fameuse cathédrale. C'est le quartier le plus silencieux de la ville. On n'y voit passer que des prêtres, des religieuses et des « jeunesses prolongées ». On n'y entend que le bruit des cloches. Les maisons, qui bordent l'enclos Notre-Dame, sont basses. Il paraît que, jusqu'en 1806, elles furent habitées par des chanoines. Elles ont encore au-dessus de leurs portes des médaillons et des sculptures décoratives. Ernestine m'a déjà fait remarquer tout cela

de ma fenêtre. Ernestine, c'est notre larbine, une bonne fille aux gros bras rouges, qui m'a confié des tas de secrets : ainsi, quand elle mange du poisson, il lui arrive d'avoir de « l'antiquaire ». Quand il fait du vent, elle ne sort pas, car elle déteste d'être « éventrée »....

Ma chambre est petite, avec une seule fenêtre, mais convenable, sauf qu'une odeur de renfermé y rôde en permanence.

Je t'annonce que mes honorables cousines ne portent plus le chapeau vert avec capote de satin miroitant et bride de velours perroquet, qui leur a valu un surnom de la part de leurs concitoyens. Elles n'en sont pas moins ridicules. Avec elles, je me fais l'effet d'être dans une ménagerie, sauf que mes fauves sont des vieilles fauvettes! Pourtant, seule Telcide m'a paru méchante. Est-elle vexée d'avoir déjà cinquante-cinq ans? Je l'ignore.... En tout cas elle aurait tort de m'en rendre responsable.... Je t'assure que je n'y suis pour rien.... Il faut voir avec quelle rudesse elle traite sa plus jeune sœur, Marie. Celle-ci, qui est la résignation personnifiée, n'ose même pas protester. Parce qu'elle n'a que trente-cinq ans, Telcide la considère comme une petite fille. C'est tordant!

Jeanne et Rosalie, dans toute la mesure de leurs moyens, m'ont fait bon accueil.

J'ai suivi jusqu'ici les conseils que tu m'as donnés. Jamais une phrase inconvenante, un mot désagréable ne sort de mes lèvres. Je suis tout miel. Et pourtant lorsque je vois, comme maintenant, mes quatre cousines, avec quatre toilettes identiques, quatre gestes semblables, enfoncer avec quatre grimaces, quatre aiguilles dans quatre bouts de tapisserie, il me faut une certaine force pour ne pas éclater de rire.

J'attends une longue lettre de toi me racontant ton voyage. Je t'embrasse très tendrement.

Ta petite ARLETTE.

Cette lettre mise sous enveloppe et cachetée, pourquoi Arlette en écrit-elle une seconde, qu'elle adresse également à son frère et qui est ainsi conçue :

Mon cher Jean,

Je t'annonce que je suis arrivée à bon port chez mes chères cousines Davernis. Je suis déjà tout habituée dans

leur maison, qui est un véritable sanctuaire où le calme s'unit au recueillement et à la piété. Mes cousines sont si bonnes que je trouverai près d'elles le réconfort dont j'ai tant besoin. Ma cousine Telcide, dont tu connais la grande âme, m'a accueillie avec toute son affection. Ma cousine Rosalie..., etc., etc.

Si Arlette rédige ainsi quatre longues pages, c'est qu'elle veut pouvoir dire :

« Ma cousine Telcide, désirez-vous lire la lettre que j'adresse à mon frère?

— Volontiers, mon enfant.... »

Sans inconvénient, elle a le loisir de la lui remettre. Tour à tour, Telcide, Rosalie, Jeanne et Marie lisent. A leurs mines, on peut voir qu'elles sont satisfaites.

Elles le sont à ce point que Telcide envoie aussitôt à la poste Ernestine. Mais à celle-ci Arlette remet la première des deux lettres. Elle s'empresse de jeter la seconde dans le fourneau de la cuisine....

CHAPITRE IV

Arlette consacre le reste de la matinée au rangement de ses affaires dans les armoires mises à sa disposition.

De la malle d'osier elle tire un à un tous les souvenirs qu'elle a pu emporter. Il y a là des bibelots, des photographies, un portrait au pastel, qui la représente en toilette de bal. Avant que d'assigner à chacune de ces choses sa place définitive, elle les pose sur le lit, les chaises, la cheminée....

De temps en temps, Ernestine passe le nez à la porte : « Avez-vous bien tout ce que vous désirez? »

Elle semble pleine de prévenances. En réalité, elle est surtout curieuse.

Les livres, les albums, les coffrets s'entassent sur un fauteuil, lorsque soudain paraissent Telcide, Rosalie, Jeanne et Marie. La bonne les a prévenues qu'Arlette possède un tableau magnifique. Elles viennent l'admirer.

Mais Telcide n'a pas plus tôt fait un pas dans la chambre qu'elle dresse le nez dans tous les sens et renifle en murmurant :

« Quelle étrange odeur!

— Oh! la jolie peinture! s'exclame Marie en considérant le pastel.

— Jolie, peut-être, rectifie Telcide, mais bien inconvenante. De mon temps jamais une jeune fille n'eût consenti à poser demi-nue devant un artiste.... »

Arlette essaie d'expliquer qu'elle a été prise en toilette de soirée. Sa cousine ne l'écoute pas. Elle flaire dans les coins l'odeur qui l'intrigue.

Rosalie et Jeanne, qui préfèrent fureter, avisent dans un cadre d'argent la photographie d'un jeune homme en tenue de sport, les manches relevées et la chemise ouverte sur la poitrine.

« Votre frère, sans doute?... Comme il vous ressemble!... » disent-elles, appartenant à cette catégorie de gens qui ont la manie de découvrir partout des ressemblances.

« Non.... C'est Tommy, un Américain, qui avait des bras et des jambes admirables,... un athlète complet....

— Oh! Arlette!...

— Nous jouions ensemble au tennis. »

Rosalie et Jeanne voudraient bien quelques renseignements complémentaires. Mais Telcide intervient :

« Mon enfant, il y a dans votre chambre une odeur que je ne reconnais pas. Est-ce que vous vous parfumeriez?

— Oh! non, ma cousine. Mais j'ai fumé tout à l'heure une cigarette égyptienne, dont le parfum persiste longtemps. N'est-ce pas que c'est agréable?

— Comment? comment? dit Telcide, qui manque de suffoquer. C'est de la fumée de cigarette que vous nous faites respirer? Malédiction!... Ouvrez la fenêtre.... Agitez des mouchoirs.... Qu'on aère au plus vite!... »

Furieuse, elle sort; Rosalie et Jeanne la suivent.

« Cette petite me rendra folle », leur crie-t-elle.

Marie, restée seule avec Arlette, lui conseille doucement, pour éviter de déplorables conflits, de cacher dans un tiroir le pastel lumineux, la photo de Tommy et la petite boîte de cigarettes égyptiennes. Après quoi elle se met en mesure d'aider la jeune fille.

On imagine ses hésitations et ses gestes craintifs devant les fines chemises, les combinaisons brodées et les pantalons de soie. Ses mains, sèches et jaunes, habituées aux toiles rudes, ont mille précautions pour saisir les linons soyeux et les mousselines caressantes.

Lorsque Arlette dispose son nécessaire de toilette sur le lavabo, timidement elle lui demande à quoi servent ces brosses de tailles différentes, ces lames luisantes, ces polissoirs, dont la peau est si douce, et ces tubes de verre, qui contiennent des pâtes de diverses couleurs....

A midi, Rosalie vient prévenir sa bonne sœur Marie que le dîner est servi.

Pauvre Rosalie! elle glisse dans l'antichambre sur le ramasse-poussière d'Ernestine. On la relève. Non seule-

ment elle a les jambes faibles, mais encore elle a cette manie, tout en marchant, d'emmêler sur un petit instrument en forme de losange des fils compliqués.

Lorsqu'on lui demande ce que signifie cette dentelle, tout en minaudant, elle répond :

« C'est ma petite frivolité.... »

Le dîner des demoiselles Davernis est simple et rapide : la « soupe », un plat de viande avec des légumes, du fromage, un biscuit. Telcide, Rosalie et Marie prennent du café. Jeanne se contente d'un morceau de sucre trempé dans la tasse de l'une de ses sœurs.

Arlette est anxieuse de savoir comment se passera l'après-midi. Elle ressent déjà son exil de Paris! et il n'y a pas encore vingt-quatre heures qu'elle est là!...

Après le dîner, afin de faciliter, par un repos, leur digestion, ces demoiselles ont l'habitude de s'asseoir devant les fenêtres qui donnent sur la rue. Pour ne pas trahir leur présence, elles ne déplacent aucun des rideaux. Mais des glaces, appelées judas, sont fixées à l'extérieur avec un angle tel qu'elles peuvent y voir, sans bouger, tout ce qui se passe au-dehors :

« Tiens! le chanoine Boulanger a fait mettre des rideaux propres dans le salon », constate Jeanne.

Il faut dire que le chanoine Boulanger est leur voisin.

Durant une heure, ces demoiselles discutent ainsi des sujets les plus passionnants. Arlette, avec une patience dont elle ne se serait pas crue capable, les écoute jusqu'au moment où on lui dit :

« Habillez-vous.... Nous allons rendre visite aux demoiselles Lerouge.... »

En grande hâte, elle met son manteau et son chapeau. Marie, en lui prenant le bras, commence de lui expliquer :

« Les demoiselles Lerouge sont des personnes fort respectables. Elles comptent parmi nos meilleures amies. Nous les voyons fréquemment. L'aînée, Félicité, boite depuis qu'elle a eu une atteinte. Elle vous amusera. Sur le devant de la bouche, elle n'a plus qu'une dent, qui s'agite chaque fois qu'elle parle.

— On a toujours peur de la voir tomber, ajoute Rosalie en riant comme une petite folle.

— Ajoutez qu'elle porte aux oreilles deux longues larmes de corail, qui sont en perpétuel mouvement. Nous aimons bien nous moquer d'elle entre nous!

— Sa sœur Caroline est la plus mauvaise langue de la

ville. Il n'y a pas un potin qu'elle ne connaisse. Vous remarquerez qu'elle a de faux cheveux qui ne sont pas de la même couleur que ses cheveux véritables.... »

Arlette ne répond rien, mais elle pense :

« Quel étrange besoin ont ces femmes de chercher les ridicules de leurs amies, alors que celles-ci leur ressemblent comme des sœurs!... »

La maison des demoiselles Lerouge est toute proche. On y vient en voisins.

Marie a à peine tiré le cordon de la sonnette que la porte s'ouvre. Pour être si prompte, Mlle Caroline devait être à l'affût derrière son judas; Mlle Félicité s'empresse. Elle glapit :

« Bonjour,... bonjour,... la voilà donc, cette petite Parisienne. En son honneur, entrez dans le salon. On va pousser les persiennes....

— Non, non, intervient Telcide.... Vous avez l'habitude de nous recevoir dans la cuisine.... Cette enfant n'est pas plus difficile que nous.... »

Par un long couloir étroit, aux carreaux noirs et blancs, Arlette arrive dans une cuisine largement éclairée, où, sur des planches en étagères, des vieux plats de cuivre et d'étain sont disposés par rang de taille.

Mlle Félicité lui présente une chaise de paille :

« Avez-vous fait bon voyage?

— Oui, mademoiselle.

— Je suis sûre que vous avez été bien heureuse de retrouver vos excellentes cousines.

— Oh! oui!... »

Arlette s'était formellement promis de ne trouver drôles ni la dent, ni les larmes de corail, ni les faux cheveux des demoiselles Lerouge. Mais réellement le tremblement de cette dent, l'agitation frénétique de ces larmes, le contraste de ces cheveux étaient trop extraordinaires pour qu'elle n'en fût pas distraite. C'est à peine si elle entend Mlle Caroline lui dire :

« Je connais beaucoup Paris. C'est une ville dont j'aime l'activité. On donne au Palais-Royal des fêtes admirables! Ah! le Palais-Royal! C'est le rendez-vous de toutes les élégantes. C'est là que sont les plus riches magasins.... »

Après une heure de conversation inutile et de potins, Telcide rappelle qu'elle a décidé de présenter Arlette, ce jour même, à M. le grand doyen :

« Allons, mon enfant, dites au revoir à mesdemoiselles Lerouge et remerciez-les de leur aimable réception. »

Dès qu'elles sont dehors, Rosalie, Jeanne et Marie demandent en même temps à leur jeune cousine :

« Eh bien, comment les trouvez-vous?

— Très sincèrement, répond Arlette, ces demoiselles Lerouge appartiennent pour moi à la catégorie des gens « moches »....

— Des gens moches? Qu'entendez-vous par là? »

Telcide, qui s'est approchée, s'inquiète d'un ton acerbe. Arlette, brusquement, regrette d'avoir formulé de façon aussi nette sa pensée. Elle sait que sa redoutable cousine est capable de se fâcher. Heureusement, elle a vite fait de s'en tirer :

« Ma chère cousine, « moche » est un mot nouveau qui signifie à la fois indulgent et modeste.

— Ah! bien... oui, dans ce cas, ces demoiselles Lerouge sont vraiment moches.... »

C'est à la cathédrale, après le salut, qu'on rencontre le plus facilement M. le grand doyen. Par une des petites portes des bas-côtés, les dames aux chapeaux verts entrent dans l'église où elles ont la joie de constater que leurs chaises sont bien à l'endroit où elles les avaient laissées.

Ces chaises sont de véritables meubles. Elles ont double siège, dont l'un de velours se soulève à volonté. Sous leur planche, où s'appuient les coudes, une boîte fermée à clef contient une bibliothèque de livres de prières : *Gros Formulaire, Imitation de Jésus-Christ, Imitation de la Vierge,* le *Guide de la Jeune Fille chrétienne,* la *Vie des Saints,...* et quelques opuscules de moindre importance....

Le salut est commencé.

En s'agenouillant, Arlette fait cette constatation, qu'il est dans le destin des grandes églises de ne pouvoir servir de cadres qu'à de grandes cérémonies. Les cathédrales exigent les orgues somptueuses, les lumières radieuses en pyramides, en guirlandes, en buissons, les voix profondes des chantres, la foule des fidèles dans l'immense nef, la foule des ecclésiastiques, chanoines, diacres, et sous-diacres en surplis avec pèlerines dans les stalles, la foule des officiants chargés d'ors et de dentelles, la foule des enfants de chœur, qui essuient de leurs jupes rouges les marches de marbre de l'autel.... Un salut ordinaire, avec

huit malheureux cierges, qui coulent devant quatre ou cinq vieilles dames, est, dans une cathédrale, la chose la plus pitoyable du monde. Le prêtre semble opérer dans une toute petite oasis de clarté au milieu d'un désert de ténèbres où un bedeau est toujours occupé à remuer des chaises....

« Venez, nous allons voir M. le grand doyen.... »

Le salut est terminé. On entraîne Arlette dans la sacristie, encombrée d'ornements d'église, de chasubles rutilantes, de surplis fragiles, de rochets de mousseline, qui attendent d'être rangés en de hautes armoires de chêne.

M. le grand doyen reçoit avec une bonhomie patriarcale. Comme on sent qu'il y a loin de la religion de ce prêtre intelligent et doux, à celle des « dévotes renforcées » de la paroisse! Il y a, dans ses yeux, de la bonté et dans son sourire, de l'indulgence. Il paraît avoir cinquante ans. Grand et fort, il a la poitrine large. Son front découvert est blanc sous ses cheveux gris. Sa main arrondie, aux doigts boudinés, est faite pour bénir.

Il sait à la suite de quelles circonstances Arlette est venue habiter chez ses cousines. Il y fait une discrète allusion et ajoute :

« J'espère que la vie austère de notre enclos ne vous paraîtra pas trop lourde. Ces demoiselles Davernis sauront s'appliquer à vous la rendre supportable.... »

Arlette a à peine le temps de répondre quelques paroles confuses. Telcide est pressée de raconter à M. le grand doyen l'incident des chaises. Mais celui-ci est déjà au courant :

« C'est une gaminerie! Ne soyons pas plus gamins que les gamins en exigeant d'eux un sérieux que nous n'avions pas à leur âge.

— Oui, mais M. le premier vicaire a dû vous faire part de mon irritation....

— En effet, il m'a fait part!... Mais il a ajouté qu'il ne doutait pas que vous fussiez calmée. A la réflexion, cet incident lui a paru de très minime importance. Or, vous pouvez avoir confiance dans le jugement de M. le premier vicaire. C'est un homme sérieux, très intelligent....

— Oh! oui, s'écrie Telcide, d'un ton décisif, M. le premier vicaire est tout à fait moche!... »

CHAPITRE V

Voici l'heure de se coucher. Après un souper rapide, la prière dite en commun, Arlette est montée dans sa chambre. Elle n'est point triste, mais elle est lasse d'avoir fait, au cours de sa journée, tant de choses vaines. Son esprit est vide. Elle a l'impression d'être loin, très loin....

Pourtant il n'est que neuf heures. Elle ne peut tout de même pas se coucher si tôt.

Puisque ses affaires sont encore éparses sur des chaises, elle décide d'achever leur rangement. Elle en a tant que ses armoires ne seront pas trop grandes pour les contenir!

Or, en vidant un tiroir des fleurs artificielles qui y traînent, rabougries, avec leurs calices de coton et leurs tiges de laiton prises dans des tuyaux de caoutchouc vert, que trouve-t-elle? une liasse de papiers.

Curieuse, elle les prend. Une couche de poussière glisse en nuage. Sur le premier feuillet, elle lit :

CECI EST MON JOURNAL.

Les papiers ont jauni. L'encre a pâli, comme anémiée par le temps :

« Tiens! tiens! murmure Arlette. Est-ce que par hasard j'aurais mis la main sur un trésor? Le journal d'une des demoiselles Davernis ne peut être qu'une chose précieuse! Comment devient-on vieille fille? me suis-je souvent demandé. Quels sentiments éprouve-t-on à mesure qu'on

voit le monde se resserrer autour de soi et qu'on assiste à la mort lamentable de tous ses rêves, tombant un à un comme tombent les roses d'un jardin? Ce manuscrit va me renseigner. Et tout d'abord quel en est l'auteur?... Est-ce Telcide? Est-ce Rosalie? Est-ce Jeanne? Est-ce Marie?

« A cet égard, l'écriture est peu significative. Elle est petite, nette, régulière, très couchée. Pas une jeune fille, sortant d'un couvent, n'écrivait autrement jadis.

« Et aucune signature!

« Bah! se dit Arlette. Lisons. J'aurai vite fait de reconnaître celle de mes honorables cousines, qui fut assez romanesque pour confier ses secrets à ce vilain papier écolier.... »

CECI EST MON JOURNAL.

3 août.

Petit cahier, c'est à toi qu'aujourd'hui, jour de ma sortie de pension, je décide de confier mes impressions quotidiennes. L'honneur que je te réserve est grand. J'espère que tu l'apprécies. Puisses-tu demeurer toujours le plus discret de mes amis!

Je ne te cacherai rien.... Si je te dis quelquefois des choses... des choses.... Tant pis pour toi! Tu ne les répéteras à personne.

Et tout d'abord, je te préviens que je crois être une jeune fille de caractère.

J'ai dix-huit ans, et j'ai décidé de réaliser, de gré ou de force, les projets admirables qu'au long des heures d'étude j'ai eu le temps d'élaborer sous l'œil indulgent de mes surveillantes.

Projets admirables! ai-je écrit. Projets uniques!...

Sœur tourière, en m'ouvrant vos grilles, vous ne savez pas quel bel horizon vous avez ouvert devant moi.

Sœur Athanase, vous ignorez quel carillon de joie a sonné dans mon cœur, lorsque, en agitant le trousseau de vos clefs, vous m'avez susurré : « Eh bien, mon enfant, vous allez entrer dans le monde.... »

Et vous, madame la prieure, qui avez pleuré lorsque je vous ai adressé mes adieux, ne m'en veuillez pas si je n'ai pas mêlé mes larmes aux vôtres. Je ne suis pas une ingrate. Mais j'étais si heureuse! Finies, les classes au tableau noir! fini, le réfectoire avec la haute chaire! fini, le dortoir avec

la veilleuse tremblante! fini, le parloir avec le tableau d'honneur!

Ah! si mon père avait vécu, jamais on ne m'aurait mise en pension. Comme la plupart de mes camarades, j'aurais été externe. Chaque soir je serais revenue à la maison.

Il m'aimait bien, papa. C'est à moi qu'il réservait toujours des surprises. J'étais sa préférée.

Oh! il était gai, papa!

Il était jeune, papa!

Il était élégant, papa!

S'il avait vécu, notre maison serait plus amusante. Maman est une excellente femme. Je la vénère. Elle n'a que de bonnes intentions.

Mais elle n'est pas gaie, maman!

Elle n'est pas jeune, maman!

Elle n'est pas élégante, maman!

Oh! je l'aime bien tout de même.... Mais je déplore que, chez nous, tout soit sombre. Les tapisseries, avec leurs couleurs foncées, sont laides. Dans le salon, on ne retire les housses des fauteuils, qu'au 1er janvier pour recevoir trois visites. Les pendules sont toutes du style Empire. Je préfère le Louis XV. Et toutes sont sous globe, comme des melons, avec une chenille rouge!

Pourquoi notre beau lustre est-il enfermé dans un sac de toile gommée? On croirait une montgolfière. C'est si amusant, quand on entre brusquement dans une pièce, d'entendre la vibration sonore des bâtons de cristal!...

10 août.

A quel âge cesse-t-on d'être grondée par ses parents?

Ce matin, maman m'a reproché d'avoir changé de place un meuble dans ma chambre.

J'estime que ce meuble est beaucoup mieux là où je l'ai placé. J'ai voulu le démontrer à maman.

« C'est possible, m'a-t-elle répondu. Mais ce meuble était là depuis quarante ans, vous n'avez pas le droit d'y toucher.... »

13 août.

Maman m'a dit :

« J'ai l'intention de vous offrir un cadeau.... Réfléchissez et voyez quel souvenir vous fera le plus grand plaisir.... »

Je n'ai pas voulu répondre aussitôt, mais depuis long-

temps mon choix était fait. J'aime les bijoux : les bracelets, les broches, les bagues, les médaillons, les breloques.

Oh! ma première bague! l'ai-je assez vue en rêve! ce sera une perle très blanche avec des reflets mauves. Je la sens déjà à mon doigt. Je cligne des yeux et je la vois. Il me semble qu'elle rend ma main plus fine....

Et mon premier bracelet! une simple chaîne d'or, qui glisse sur le bras à chaque mouvement....

Et ma broche! un trèfle d'or avec une bordure de rubis,... ou une barrette avec des perles et des brillants....

Mais il est convenable que je laisse à maman le soin de désigner l'objet; sans préciser davantage, je lui dirai :

« Puisque vous voulez m'offrir un cadeau, offrez-moi un bijou et je serai la plus heureuse des femmes. »

Maman m'a répondu :

« Bien, mon enfant.... »

Sera-ce une bague, un bracelet ou une broche?...

15 août.

Depuis avant-hier, je ne vivais plus, j'attendais le bijou promis.

Maman vient de m'offrir une montre en argent avec un cordon noir :

« Tu la porteras suspendue à ton cou, m'a-t-elle dit. Qu'elle te soit un souvenir de ma bonté! »

C'est à peine si j'ai eu la force de remercier....

Je suis triste.

Maman m'a rappelée pour me faire remarquer que la montre est à remontoir....

4 septembre.

Impossible de sortir!... Voici quatre jours que la pluie incessante frappe aux carreaux,... une pluie régulière, monotone....

Quand je serai mariée, j'habiterai une maison rose, dont les tapisseries seront pittoresques et les meubles pimpants. Aux rideaux, je nouerai des rubans clairs avec de larges coques.

Chaque semaine, de parti pris, je changerai de place les guéridons, les fauteuils, les tables, les buffets et même le piano. Lorsqu'on demeure au milieu de choses fixes, il me semble qu'on doit vieillir plus vite.

Dans mon jardin je n'aurai surtout pas la grosse boule

de verre qu'on rencontre sur son trépied de fonte dans tous les presbytères et chez les vieilles demoiselles.

Mais je ferai construire, en forme de châteaux forts, des cages où chanteront des oiseaux au poitrail rouge et aux ailes dorées.

Même quand il pleuvra durant quatre jours, ma maison sera gaie....

15 septembre.

Grande nouvelle! événement considérable! Maman m'a dit ce matin :

« Il va falloir songer à nos toilettes d'hiver.... »

Je sais quels modèles je prendrai. J'ai su regarder autour de moi. J'ai consulté les catalogues.

Comme je ne suis pas très grande, il ne me faut rien de compliqué. Peu de garnitures, mais de la souplesse et surtout de la ligne....

Mes idées sont particulièrement précises en ce qui concerne la robe de soirée. Je compte faire mon entrée dans le monde cet hiver. Il importe qu'en me voyant on dise sous les éventails :

« Oh! oh! elle est gentille, la petite Davernis! »

Du succès que j'aurai, dépendra mon mariage plus ou moins proche. Je ne dois pas cesser de me le répéter.

Lorsque je m'avancerai dans le salon illuminé, je baisserai les yeux, non par modestie — je ne suis pas modeste! — non par timidité — je ne suis pas si timide! — mais par décence et par malice. Il paraît que les jeunes gens n'épousent pas les filles qui menacent, par des regards trop droits, d'être des femmes un peu volontaires.

Or je tiens à me marier.

Il y a beaucoup de vieilles filles autour de moi! Je les trouve assommantes. Elles ont des idées étroites dans l'esprit et du coton dans les oreilles....

Je choisirai ma robe de soirée, rose, et mon premier costume de ville, bleu....

17 septembre.

Je relis les notes que j'ai écrites avant-hier. Certes, je tiens à me marier. Mais je ne voudrais pas que ce fût avant deux ans.

Quand on est marié, on a des enfants. On doit les soigner. On ne va plus dans le monde!

18 septembre.

Il paraît que dans la famille de maman, les jeunes filles ne vont jamais au bal. Je n'aurai pas de robe de soirée.

En écrivant cela, je pleure.

Il me semble que, d'un grand trait de plume, j'efface un des plus beaux rêves de ma vie....

19 septembre.

Si je ne vais pas au bal, comment me marierai-je?

22 septembre.

Cet après-midi, visite à la couturière.

Je croyais que maman me conduirait chez « Léonie, sœurs » qui habille les dames élégantes de la ville. Elle m'a menée chez une couturière en chambre, Mlle Bernet.

Celle-ci nous a reçues, avec des épingles plein la bouche, dans une sorte de salon où traînait une odeur de soupe aux choux. Elle a bégayé en me dévisageant :

« Ah! ah! voilà cette jeune fille sortie de pension.... Qu'est-ce que nous allons lui faire? »

Pour bien montrer mes préférences qui étaient nettes, j'ai commencé d'expliquer :

« Mademoiselle, la teinte que je désire est le bleu. Il n'y a rien de plus pratique et de plus convenable pour l'hiver. Comme forme je vous demande de trouver un modèle très simple avec le cou dégagé, la taille assez marquée et la jupe serrée pour que la ligne soit parfaite.... »

Je n'avais pas remarqué que maman me regardait avec stupeur. Elle arrachait nerveusement la soie du gland de son parapluie.

« Tel n'est pas mon avis, a-t-elle déclaré. Dans ma famille, les jeunes filles ne portent pas le cou dégagé, la taille marquée et la jupe serrée....

— Pourtant, maman, la ligne....

— Je ne comprends pas ce que signifie cette expression.... Mademoiselle Bernet, prenez les mesures de cette enfant, vous lui confectionnerez, en cheviote noire, une robe sérieuse. Je la veux en tous points semblable à celle que vous avez réussie si parfaitement pour moi l'année dernière....

— Mais, maman, je vais être « fagotée ».

— Vous trouvez donc que je le suis?... »

Mlle Bernet, qui continuait de mâchonner ses épingles, a pris mes mesures en disant :

« Je vais vous la faire bien large pour que vous puissiez la mettre deux ans! »

1er octobre.

J'ai essayé ma robe.

La décrirai-je?

Elle est indescriptible.

3 octobre.

Je sais que je ne suis pas jolie, mais je crois avoir, dans la physionomie, surtout dans les yeux, une expression très personnelle.

Si j'étais homme, il me semble que je m'aimerais....

J'ai fait le compte des jeunes filles de la ville. Je ne vois guère que Léontine Bouvard et Henriette Vincent qui soient mieux que moi.

Et encore?

J'ai le secret espoir que ma vilaine robe sera cause de mon bonheur.

Qui sait le mystère des destinées?

Un jeune homme est très capable d'être pris de pitié en me voyant si mal habillée et de se dire : « Oh! comme « elle doit souffrir, cette pauvre petite! Dépêchons-nous de « l'épouser pour lui offrir des toilettes dignes de sa grâce « et de sa beauté. »

10 octobre.

Ma mère et moi venons d'avoir une explication terrible.

Il paraît que cet hiver nous ne ferons pas de visites.

« Dans ma famille, m'a dit maman, on ne reçoit pas. On ne va donc pas chez les autres.... »

« Dans votre famille!... dans votre famille!... » Je ne sais pas ce que j'ai répondu.... Mais maman m'a ordonné de monter dans ma chambre et de n'en sortir que pour lui faire des excuses.

Je n'en sortirai jamais... jamais!

11 octobre.

J'ai demandé pardon à maman, qui m'a dit :

« Vous avez une mauvaise tête, mais un bon cœur. »

15 octobre.

Je suis allée cet après-midi voir ces demoiselles Lerouge. Je les ai soigneusement examinées. Elles m'ont raconté leurs occupations quotidiennes :

Saint Joseph, je vous en prie, faites que je ne reste pas vieille fille....

16 octobre.

Si je me marie avant Pâques, j'offrirai à saint Antoine de Padoue un cierge aussi grand que le sera mon époux....

J'ai juré devant sainte Catherine, si je suis fiancée avant six mois, de mettre un ex-voto *dans la cathédrale, sur le côté droit du maître-autel, au-dessus de l'*Amiral Quinard sorti sain et sauf d'un naufrage, bien que ne sachant pas nager.

Saint Joseph, saint Antoine de Padoue, sainte Catherine, je vous mets en ligne. Piquez-vous d'émulation. Il y va de votre honneur.

28 octobre.

Il n'y a que trois mois que j'ai quitté le couvent. Et je désespère déjà de me marier.

Pourquoi?

29 octobre.

En y réfléchissant, je constate que jadis à la pension je n'étais pas aussi malheureuse que je me l'imaginais.

Il y a des moments où je regrette les salles d'étude, blanchies à la chaux, les dortoirs avec les lits bien alignés, les cours de récréation avec leurs « escarbilles ».

16 avril.

Je ne sais plus à quel saint me vouer.

Ni saint Joseph, ni saint Antoine de Padoue, ni sainte Catherine ne m'ont exaucée....

5 mai.

Je m'ennuie....

1er décembre.

Cahier secret, confident de mon cœur, je t'ai négligé depuis des mois.

Que t'aurais-je annoncé?

« Je m'ennuie » est devenu le refrain de ma vie.... Et cette phrase tombe sur mon cœur comme l'eau, goutte à goutte, sur une pierre.

Ce qui me console pourtant, c'est que je n'en suis pas encore à l'état des vieilles demoiselles que je rencontre. Elles ne s'ennuient même plus!

5 février.

J'ai commandé une nouvelle robe. J'ai trouvé tout naturel de la prendre de la même étoffe et de la même forme que la précédente.

Je me coiffe maintenant comme ma mère. Mes cheveux sont partagés sur le front en deux bandeaux plats.

Mes bottines sont si grandes, avec des bouts larges et des talons d'homme, que j'ai l'impression de marcher comme un canard.

Mais ça m'est égal....

25 février.

Dans un almanach, j'ai lu une histoire qui me hante.

Un voyageur errait sur la grève autour du Mont-Saint-Michel. Imprudent, il voulait admirer de loin l'Ile jaillissant parmi les flammes du soleil couchant.

Tout à coup ses pieds s'enfoncèrent. Il essaya de les soulever. Horreur! Il était pris. Aucun effort ne pouvait le sauver.

Il jeta des cris désespérés. Vainement! Le sable monte, monte. Comme un serpent qui roule ses anneaux, il absorbe sa proie.

Lorsque le voyageur sent sa poitrine écrasée, les esprits mauvais de la grève commencent à danser devant ses yeux. Ils lui chantent : « C'est à peine si ton âme t'appartient encore. Peu à peu elle se dégage. Tout à l'heure elle rompra sa dernière attache, et grossira le troupeau des démons errants et maudits, qui roulent sans but dans les solitudes.... »

Mon imagination est folle.... Je me demande à certains moments si je ne suis pas une enlisée.... J'ai parfois l'impression que mon âme flotte au-dessus de mon corps....

6 mars.

C'est curieux! Je ne m'ennuie plus.

Je vis ma vie comme on fait une besogne coutumière. Si

on me demandait pourquoi je suis sur la terre, je répondrais : « Parce que j'en ai l'habitude. »

Aucune joie ne m'est sensible. Aucune douleur ne me touche!

Les amies de ma mère trouvent que je deviens une jeune fille parfaite....

Décidément pour moi tout est fini!...

3 mai.

Journal de ma vie, tu as vu tour à tour mes rêves, mes désillusions et ma résignation.

Je veux qu'aujourd'hui, sur ton papier banal, qui en sera transfiguré, s'étende le premier rayon de soleil de l'année. J'écris près de ma fenêtre.

Il fait beau.

J'ai acheté un bouquet de muguet que je ferai sécher entre deux de tes pages. Le printemps jaillit comme un feu d'artifice. Les arbres ont des feuilles d'un vert si tendre qu'on aurait envie de les croquer. Le ciel est clair. Les oiseaux, qui s'en donnent à cœur joie, volent très haut. Les cloches de la cathédrale, qui, l'hiver, n'ont guère la force de chanter plus loin que l'enclos, éparpillent aujourd'hui sur toute la ville et bien au-delà des fortifications leurs chansons légères.

Cloches des églises et clochettes des fleurs!

Est-ce la lumière,... est-ce mon imagination,... est-ce un ancien rêve, qui n'était pas tout à fait mort et qui se secoue,... est-ce,... est-ce?... Ce printemps m'émeut délicieusement.

J'ai rencontré tout à l'heure un homme, dont je tairai le nom. Il est descendu du trottoir, pour me laisser passer. Il a murmuré une phrase que je n'ai pas comprise, j'ai lu la douceur dans ses yeux....

Petit cahier, petit cahier, je ne t'en apprendrai pas davantage aujourd'hui....

Il me semble que je vais aimer....

.....

Le manuscrit s'arrête là.

« Juste au moment où il allait être le plus intéressant! » constate Arlette. Tel quel, il pourrait porter comme sous-titre : *L'Art de devenir Vieille Fille....* »

Mais on distingue nettement la déchirure du cahier.

Il est évident qu'il y a eu une suite. Peut-être est-elle éparse en plusieurs endroits de la maison?

Arlette jure de la découvrir. Brusquement cela donne un but à sa vie dans la maison des dames aux chapeaux verts. Car elle se demande quel est l'auteur de ce journal :

« Telcide? Rosalie? Jeanne? ou Marie? »

CHAPITRE VI

Depuis dix jours, Arlette ouvre les armoires, fouille les tiroirs, retourne les garde-robes, force les secrétaires, plonge dans les grands vases, explore les buffets, soulève des planches, en abaisse d'autres, bouleverse les bibliothèques pour vérifier si la rangée des livres droits ne dissimule pas dans son ombre des papiers mystérieux.... Elle défonce des cartons à chapeaux, des caisses de bois blanc où sont pliés de vieux châles avec des boules de naphtaline.... La serrure d'une malle résiste. Elle lui fait un peu violence.... Il n'est pas jusqu'à une certaine boîte carrée, en laque, qui n'abandonne entre ses doigts un de ses panneaux. C'était, sous Napoléon III, un coffret à parfums. Seul, en survit un carafon à fleurs. Et encore est-il tout ébréché!

Cette perquisition en règle ne donne aucun résultat. Arlette est désolée.

Elle aimerait tant savoir quelle est celle de ses cousines, dont les rêves ont été si impitoyablement étouffés par Mme Davernis. Il lui semble qu'elle la prendrait comme confidente, de préférence aux autres.

Mais est-ce que les quatre sœurs ne sont pas aujourd'hui devenues semblables? Telcide, Rosalie, Jeanne et Marie sont sur le même modèle. Les seules différences qu'elles offrent sont dues à leur âge. Dans trois ans, Marie sera ce qu'est aujourd'hui sa sœur Jeanne. Dans dix ans, elle sera ce qu'est Rosalie. Et rien ne permet de croire que, dans vingt ans, elle sera faite autrement, avec d'autres sentiments, d'autres gestes, d'autres boniments que Telcide....

Brusquement Arlette a peur de suivre la même pente. Elle se demande si les angoisses éprouvées par l'auteur de ce journal ne seront pas les siennes. Est-ce que ces feuillets n'ont pas secoué leur poussière uniquement pour lui crier sur quelle route elle s'engage? En sera-t-elle réduite, elle aussi, à attendre d'avoir trente ans pour qu'un homme descende du trottoir sur son passage un jour de printemps?

Non, non, elle luttera. Mais déjà, l'imagination aidant, elle s'observe, et croit découvrir des nuances neuves en elle. L'influence du milieu! Et pourtant elle n'est là que depuis quelques jours....

On se suggestionne facilement lorsqu'on a dix-huit ans!

Mon pauvre chéri, écrit-elle à son frère, *je n'ose plus regarder le tableau, qui me représente en robe. J'ai peur de ne pas me reconnaître, tant je suis changée. Jusqu'ici, heureusement, je conserve mes toilettes de Paris. Mais qu'arrivera-t-il lorsque je devrai recourir aux bons offices de Mlle Bernet?*

Plains-moi, mon cher Jean, plains-moi.

Les négresses de ton pays, qui ne sont pas obligées d'être les clientes de Mlle Bernet, ne connaissent pas leur bonheur.

Arlette terminera sa lettre ce soir. Ernestine lui annonce la visite de M. le grand doyen. Celui-ci est au salon et l'attend.

Bien entendu, elle veut descendre au plus tôt. Mais il importe cependant qu'elle se présente en tenue convenable. Deux secondes pour revêtir cette petite robe charmante, une de ses préférées! elle est prête.

Elle ne l'est pourtant pas assez vite pour que Telcide ne fasse irruption dans sa chambre.

« Dépêchez-vous,... voyons,... votre retard est incompréhensible.... M. le grand doyen vous fait un immense honneur en vous rendant visite.... Vous ne semblez guère l'apprécier.... Vous êtes d'une impolitesse....

— Je vais vous expliquer, ma cousine.... Les boutons-pressions ne marchent jamais bien quand on se hâte.

— Et qu'est-ce que c'est que cette toilette éhontée?

— Ehontée? Une robe grise, couleur terne! en mousseline, tissu pour jeunes filles! Je ne connais rien de plus correct. Comme garniture, rien que quatre petits pois

brodés noirs au bas des manches; une dizaine d'autres autour du cou, et une vingtaine au bord de la jupe.... Ce n'est pas exagéré.... Est-ce que vous craignez par hasard que M. le grand doyen n'aime point les petits pois?

— Mon enfant, vous êtes....

— Je vous fais le pari de le lui demander.

— Vous êtes une petite sotte, dont les bras et le cou sont outrageusement dégarnis....

— Je vais changer de robe....

— Non, non, trop tard. Vous vous excuserez....

— Je ferai selon votre désir, ma cousine.... »

Arlette entre dans le salon au moment où le prêtre commente pour Rosalie et Jeanne les détails de la gravure qui est attachée au mur et qui représente le siège d'Arras. Aussitôt il vient vers elle et lui tend les mains. Mais elle, reculant d'un pas, s'incline en pliant un genou et déploie sa robe pour la plus gracieuse des révérences.

« Voilà ce qui s'appelle me recevoir de façon fort convenable, prononce M. le grand doyen.

— Notre cousine Arlette, dit Telcide, est infiniment flattée que vous ayez daigné lui rendre la visite qu'en paroissienne respectueuse elle vous avait faite.... »

Mais ce genre de phrases cérémonieuses ne plaît guère à M. le grand doyen. Il y répond par des hochements de tête paternels. Pas davantage! Il préfère une bonne conversation franche et cordiale :

« Ma chère petite, dans quel quartier habitez-vous à Paris?

— Dans le quartier de l'Etoile, monsieur le grand doyen.

— Vous deviez aller vous promener fréquemment avenue du Bois?

— Oui. Chaque matin.

— Je connais assez bien ce quartier. Une de mes cousines, qui est d'ailleurs paralysée, a son appartement au Trocadéro. Elle ne me pardonnerait pas si je n'allais pas la voir au moins tous les six mois.... J'aime d'ailleurs beaucoup Paris.

— Oh! moi aussi.

— Parce que, chaque fois que j'en reviens, j'apprécie encore davantage mon enclos, si calme qu'on ne risque pas d'y être écrasé en même temps par des bicyclettes, des cochers, des automobilistes.... Pour vivre à Paris, il faut avoir l'habitude. Les provinciaux, comme nous, ne se meuvent pas facilement au milieu de cette agitation et de

ce bruit. Ils s'affolent, et pour éviter un cheval, ils se jettent dans un bec de gaz.... »

Comme Arlette sourit, il ajoute :

« En tant que Parisienne, vous devez nous trouver naïfs....

— Je ne suis plus Parisienne.

— Oh! oh! Pour penser le contraire, il suffit de regarder votre robe.... »

Arlette aurait grande envie d'interpeller Telcide. M. le grand doyen ne trouve ni ses bras, ni son cou outrageusement dégarnis. Mais elle préfère triompher autrement.

« A ce propos, monsieur le grand doyen, demande-t-elle, est-il vrai que vous n'aimiez pas les petits pois?... »

Les quatre sœurs prennent l'air effaré.

« Ma cousine Telcide, ajoute Arlette, m'a défié de vous poser cette question. »

Telcide est toute rouge. Elle suffoque trop pour riposter. Elle articule avec peine :

« C'est faux.... Je ne vous ai pas défiée.... »

Le prêtre, qui a deviné qu'il s'agit là d'une bonne malice, répond, avec un geste onctueux :

« Mon Dieu!... à la rigueur,... mon estomac.... »

Mais Arlette ne veut pas que se prolonge le quiproquo :

« Je parle des petits pois brodés comme ceux que je porte au col et sur les manches.

— Oh! très bien.... Je m'occupe rarement du détail des toilettes. Je compte si peu d'élégantes parmi mes ouailles.... Mais ces petits pois — puisque petits pois il y a — me semblent très convenablement accommodés en ornements. Je me les représente en guirlande le long d'une nappe d'autel. Je crois que l'effet serait joli....

— Vous en jugerez, monsieur le grand doyen. Je broderai à votre intention la nappe, dont vous aurez vous-même inventé le modèle.... »

La conversation continue ainsi. Elle est si enjouée que les quatre vieilles demoiselles, ne se sentant pas au diapason, se taisent. Mais elles suivent, avec un même mouvement de tête, les phrases de M. le grand doyen, et sourient du même sourire aux mêmes répliques.

Pourtant Telcide a décidé de ramener les choses à son niveau.

« Monsieur le grand doyen, demande-t-elle, avez-vous quelques renseignements sûr la mort de Mlle de Valincourt?

— Oui, ma bonne demoiselle.... Cette vénérable personne s'est éteinte alors que je lui administrais l'extrême-onction.... Elle avait soixante-seize ans!...

— Ce n'est pas encore bien vieux! » soupire Telcide, pendant que Rosalie et Jeanne commencent de donner des renseignements biographiques et généalogiques sur Mlle de Valincourt.

Cela menaçant d'être long, M. le grand doyen, qui déteste perdre son temps, s'empresse de prendre congé.

Il est déjà dans le couloir que Jeanne lui parle de l'amiral de Valincourt, qui fit la conquête des Pays-Bas. Il a réussi à gagner la rue que Telcide lui énumère encore tous les titres du chancelier de Valincourt, qui a siégé aux Etats généraux.

« Excusez-moi, murmure-t-il, j'aperçois là-bas M. l'abbé Grégoire. J'ai une communication urgente à lui faire.... »

Il se sauve. Il est sauvé!

« Pauvre chancelier de Valincourt! dit Arlette avec un grand geste de désolation.

— Pourquoi plaignez-vous le chancelier? demande Telcide.

— Parce que ce malheureux n'a peut-être acquis tous ses titres et n'a peut-être siégé aux Etats généraux que pour vous permettre de le dire à M. le grand doyen.... Et M. le grand doyen ne vous a même pas écoutée....

— Pardon!

— Chancelier de mon cœur! réjouissez-vous d'être mort.... Cette désillusion vous eût tuée!...

— Je ne vous permets pas de vous moquer ainsi.... »

Telcide est furieuse. Elle l'est contre Arlette, qui l'a ridiculisée. Elle l'est contre M. le grand doyen qui a attaché une importance exagérée à une fillette mal élevée.... Elle l'est contre elle-même parce que, sur le moment, elle n'a trouvé aucun mot affirmant son autorité.

Arlette, au contraire, dans la joie d'avoir fait admirer les petits pois de sa robe, a repris ses attitudes exubérantes de jadis. Elle danse sur un pied.

« Tenez-vous mieux, lui dit Telcide.

— C'est que je me sens très gaie, ma cousine. J'ai un besoin de faire des folies. »

Telcide plisse le front :

« Je ne m'explique pas ce que vous entendez par le mot « folies ».

— Oh! très simple!... Les folies? ce sont les choses qu'on

commet sans autre but que de s'amuser soi-même et d'étonner les autres.

— Je déplore la mentalité de ceux qui agissent de telle façon. Elle est piètre....

— Vous m'avouerez, ma cousine, qu'il vaut mieux faire des folies que d'aller au café.

— Aller au café?... Qui va au café?...

— Ou bien de passer sa vie à médire de son prochain....

— Pardon.... Pardon.... Que voulez-vous insinuer?

— Oh! rien du tout.... Ma dicrétion s'opposerait à ce que j'insinuasse.... »

Les imparfaits du subjonctif font sur Telcide le même effet que le drap rouge sur le taureau. Elle a à peine entendu celui-ci que sa fureur éclate.

Rosalie, Jeanne et Marie s'interrogent des yeux. Doivent-elles intervenir? Elles craignent de mécontenter leur sœur. Elles se décident à rester les témoins du drame.

« Vous avez le diable au corps, crie Telcide.... Vous êtes une petite impudente.... Mais je vous corrigerai.... Vous plierez ou bien je vous briserai....

— C'est ce qu'il faudra voir!

— Je suis la maîtresse ici.... Et vous, comme les autres, vous m'obéirez.... Insolente,... pécore.... Venez, mes sœurs, venez.... »

Suivie de Rosalie, de Jeanne et de Marie, Telcide sort dignement. C'est l'heure du salut. Elle compte beaucoup sur la prière pour calmer son âme irritée....

Or, en rentrant, une heure plus tard à la maison, ces demoiselles Davernis font une douloureuse constatation : Arlette a disparu.

CHAPITRE VII

Où peut-elle être?

Telcide ne doute pas un seul instant qu'Arlette ne se soit enfuie. Avec sa nature capricieuse, elle n'aura pas supporté que quelqu'un osât lui imposer sa volonté. Marie croit plutôt qu'il y a un malentendu. Si Arlette est sortie, elle ne doit pas être loin. Elle va revenir. Rosalie et Jeanne n'ont aucune opinion et ne soupçonnent même pas qu'elles puissent en avoir une.

Toutes quatre, elles se dirigent vers la cuisine.

Ernestine, grimpée au sommet d'une échelle, est occupée à « vasinguer » ses carreaux. Telcide se campe devant elle comme si elle voulait jouer la fable du corbeau et du renard :

« Ernestine, vous avez bien dit tout ce que vous savez?

— Tout,... absolument tout....

— Mais vous nous avez dit que vous ne saviez rien.

— C'est la vérité, mademoiselle Telcide, la pure vérité.

— Vous ne l'avez pas entendue sortir?

— Non. Je croyais qu'elle était allée avec vous au salut. Mais elle a pu ouvrir la porte sans que je l'entende. J'étais dans ma buanderie....

— C'est curieux! curieux! Nous avons fouillé toute la maison. Elle aurait été très capable de bouder dans un coin. Nous ne l'avons trouvée nulle part.... Où peut-elle être?... »

Marie, dont les idées sont quelquefois pratiques, propose d'aller à la gare? Peut-être attend-elle un train pour Paris! Mais Telcide constate qu'il est six heures. Le train de Paris passe à 5 h 52. Si Arlette l'a pris, elle est déjà loin :

« Venez, mes sœurs, nous allons aviser.... »

Dans la salle à manger, un véritable conseil de famille se réunit alors. Rosalie, Jeanne et Marie sont assises côte à côte. Telcide se tient devant elles, comme présidente :

« Vous étonnerai-je, mes sœurs, en vous disant que je redoutais cette catastrophe?

« Je regrette que le temps n'ait pas eu le loisir d'accomplir son œuvre. Cette enfant se serait sans doute amendée. Mais en ce qui nous concerne, nous avons fait tout notre devoir. Nous n'avons rien à nous reprocher.... »

Trois mouvements de tête, de gauche à droite, indiquent à l'orateur que les trois juges partagent son avis.

« Qu'allons-nous faire maintenant? continue Telcide. Nous avons à remplir quelques formalités....

— Si nous prévenions M. le grand doyen? risque timidement Marie.

— Gardons-nous-en bien! répond énergiquement la présidente. M. le grand doyen, avec sa trop profonde indulgence, a été la cause que notre cousine a osé me heurter de front. Je n'ai pas besoin de vous rappeler la scène. M. le grand doyen ne peut nous être d'aucun conseil....

— Si nous informions M. le commissaire de police?

— Non... pas de scandale! Je vais écrire une lettre circonstanciée à maître Clapeau, me déchargeant entre ses mains du fardeau qu'il m'avait confié.... »

Trois nouveaux mouvements de tête, cette fois, de haut en bas, témoignent à Telcide que sa décision est unanimement approuvée :

« Inutile que je vous dise, n'est-ce pas, mes sœurs, que notre maison sera dorénavant fermée à celle qui vous a toutes insultées dans ma personne? Nous n'accepterons aucune excuse. Nous sommes sans reproche, nous avons le droit de nous montrer sans peur! »

Telcide a parlé sur un ton définitif. Il semble que rien ne pourra fléchir son intransigeance. Pourtant Rosalie et Jeanne sont bien hésitantes. Il leur en coûte de prendre une décision aussi impitoyable. Inconsciemment elles se tournent vers Marie. Elle seule peut oser se lever et faire admettre une autre résolution.

Marie, en baissant les yeux, commence, à voix très basse :

« Ma bonne sœur Telcide, je m'excuse d'intervenir

dans ce débat. La résolution que vous avez prise est certainement basée sur la justice. Notre cousine Arlette a eu tort de vous provoquer tout à l'heure. Elle a été tout à fait déraisonnable en s'enfuyant. Mais ce sont des coups de folie qu'elle a commis. Peut-être les regrette-t-elle déjà? Plusieurs fois, en promenade, Arlette m'a confié quelques-unes de ses pensées. Elle m'a dit ses goûts. Je vous assure qu'elle est très capable de bons sentiments.

— J'en doute, proteste Telcide.

— Que deviendra-t-elle si nous l'abandonnons? Je frémis lorsque je songe aux dangers qui la menacent! Si elle se perd, n'en serons-nous pas, dans une certaine mesure, responsables? Oui, oui, mes sœurs, je vous en supplie. A tout péché miséricorde!... Si Arlette, repentante, revient frapper à notre porte, n'est-ce pas que nous lui ouvrirons?... Nous l'accueillerons avec toute l'indulgence dont nous sommes capables. Nous la consolerons, nous la ferons à notre image,... pieusement.... »

Telcide ne peut s'empêcher de remarquer l'accent émouvant de Marie. Devant elle, Rosalie et Jeanne versent des larmes silencieuses. Il est évident que la solution du pardon leur plaît infiniment.

« Mes sœurs, on ne fera jamais appel en vain à ma pitié. Puisque vous m'en priez, dit-elle, je consens à oublier les injures dont j'ai été l'objet. J'écrirai à maître Clapeau que cette petite pourra revenir. Je ne lui demanderai aucune explication.... »

Rosalie, Jeanne et Marie se sont levées. Dans un même élan, elles s'écrient :

« Oh! merci! »

Et elles embrassent Telcide, qui a montré une si belle abnégation.

« Et le grenier? avez-vous visité le grenier? »

L'entrée intempestive d'Ernestine met fin aux effusions des quatre sœurs qui se tamponnent les yeux et se mouchent dans le désarroi le plus attendrissant.

Elles s'interrogent :

« Avons-nous visité le grenier?... »

Sur le moment elles ne savent plus.

« Que pourrait-elle faire là-haut? demande Telcide.

— On ne sait jamais! conteste Marie. Allons-y.... »

Toutes les quatre elles y vont. Ernestine les suit.

Arrivée devant la porte, Telcide, qui marche en tête, hésite.

« C'est ridicule. Elle n'est certainement pas là. Elle est repartie pour Paris, vous dis-je.... »

Mais, ô surprise! la porte s'ouvre. Et Arlette paraît. Elle est souriante :

« Oh! ma cousine, je vous ai peut-être donné des inquiétudes, déclare-t-elle gentiment. Excusez-moi....

— Je vous somme, lui crie Telcide, de me dire pourquoi vous vous êtes cachée....

— Cachée? Oh! je ne me suis pas cachée.... Vous étiez sortie, je ne pouvais pas vous prévenir que je montais au grenier....

— Oui.... Vous boudiez.... C'est très vilain, mademoiselle....

— Je vous prie de me pardonner, ma cousine.... J'ignore la bouderie, on ne me l'a jamais apprise....

— Vous avez été vexée.

— Moi? vexée? pourquoi? Tout à l'heure vous êtes sortie sans m'inviter à vous accompagner. J'ai pensé que vous aviez par là l'amabilité de m'éviter une de ces visites qui me sont si désagréables.

— Je n'apprécie pas votre ironie.

— Je sais trop que vous agissez toujours au mieux de mes intérêts pour suspecter la moindre de vos intentions. Lorsque vous m'adressez un reproche, n'est-ce pas pour me remettre dans le droit chemin? Vous êtes ma conseillère et mon guide, ma bonne cousine.... Jamais vous n'avez eu la pensée de me froisser.... Le croire serait même vous offenser.... J'aurais été folle de me vexer.... Vous voyez que je vous accueille avec mon meilleur sourire....

— Oui, oui, mais tout ça, ce sont des mots.... Je vous prie de m'expliquer ce que vous avez fait depuis deux heures....

— Voici, ma cousine.... »

Arlette, avec sa gaminerie, s'est assise sur la plus haute marche de l'escalier. Telcide, Rosalie, Jeanne, Marie et Ernestine sont, l'une derrière l'autre, à différentes hauteurs, comme des élèves qui assistent à un cours. L'imprévu des circonstances les déconcerte à ce point qu'elles sont bouche bée.

« Le mot « grenier », commence Arlette, est un mot magique. Pour une Parisienne, comme moi, il n'en est pas qui soit plus prometteur d'explorations et de découvertes. Dès qu'on le prononce, surgissent de toutes parts des

visions charmantes. Je ne sais si vous me comprenez exactement. Chez mes parents, mon frère et moi, nous jouions dans une pièce de l'appartement, qui nous était pourtant réservée. C'était notre domaine, un domaine jonché de têtes de poupées brisées, de trains télescopés, de ballons crevés. Ah! ce que nous y avons joué!... Eh bien, souvent, au milieu de nos parties, qui étaient de vraies entreprises de démolition, nous nous exclamions en levant les bras au ciel : « Ah! si nous étions dans un « grenier, comme on s'amuserait mieux! » Une chambre, c'est propre, c'est régulier, c'est clair. Tandis qu'un grenier, c'est taillé en pointe. C'est éclairé bizarrement avec des coins profonds et sombres. C'est niché parmi les toits et les girouettes. Les grosses solives s'entrecroisent de façon baroque. Les poutres puissantes portent une épaisse couche de poussière. Lorsqu'on passe les mains sur elles, on a l'impression de toucher du duvet et on a les doigts tout noirs.

— Vos goûts sont bizarres....

— Depuis quelques jours, j'étais hantée par l'idée qu'il y avait ici un grenier....

— Il fallait nous le dire!

— Vous ne me l'avez pas demandé....

— Vous n'êtes plus en âge de jouer....

— Non. Mais je suis une fureteuse.... Or, que ne trouve-t-on pas dans les greniers?... Des robes, datant d'un siècle ou deux; des crinolines fripées, mais encore solides sur forme; des chapeaux gigantesques à la Maupin; des chapeaux minuscules à la Récamier; des bottes avec éperons d'argent; des cadres dorés avec de jolis nœuds en plein bois; des peintures à l'huile, des portraits d'ancêtres si drôlement crevés dans le front, dans la bouche ou, pan! dans l'œil; des pastels dont la poudre est tombée comme celle des marquisettes qu'ils ont représentées; des boîtes d'ivoire, contenant peut-être une mouche oubliée, qui n'aura pas eu le temps d'être assassine; des éventails dont les branches cassées l'ont sans doute été sur les doigts ou sur les lèvres d'un galant trop impatient; des perruques de cour ou de comédie, ce qui est à peu près la même chose, perruques à marteau, perruques Moyen Age, perruques de satyres décorées de petites cornes d'or; des bijoux sans valeur, mais quelquefois historiques; le miroir de Psyché; l'épingle de Cléopâtre; le peigne de Théodora; le bracelet de Messaline; des vases qui ont

tour à tour connu la cheminée du salon, la salle à manger, la chambre d'amis, la boîte à débarras; des pipes avec la tête de Louis-Philippe; des tirelires avec celle de M. Thiers; des images qu'on acheta un sou dans la rue et qu'on cherche maintenant pour le carnaval de Carnavalet; des livres enluminés; des premières éditions de Voltaire....

— Voltaire chez nous! grand Dieu!

— On le trouvait chez nos grand-mères les mieux pensantes! On le trouvait même surtout là.... Et je n'ai pas fini : des commodes ventrues ou plates; des fauteuils, dont le crin a pris le dessus; des bonbonnières cerclées d'or, dont l'une a peut-être été présentée par M. Talleyrand aux premiers diplomates du monde; des boîtes en acajou foncé de Mme Tallien ou en bois de rose de Mme Dubarry; des tabatières de Sieyès; un bouton de la capote de Bonaparte; des restes d'une féerie de salon, la toque du Prince Charmant, la houlette de la bergère, l'habit de Cadet Rousselle, la batte d'Arlequin, la culotte du roi Dagobert; et enfin le sabre d'un grand-père, qui fut maréchal; la lorgnette d'un autre qui fut amiral; la crosse d'un troisième, qui fut évêque; les panonceaux d'un quatrième, qui fut notaire; le blason brodé d'une cousine, qui fut princesse; et le miroir d'une autre qui fut... comédienne.... En un mot, mes chères cousines, en un mot, le grenier? C'est le décrochez-moi ça des générations précédentes....

— Oh! cette expression! »

Telcide et ses sœurs ont écouté ce long discours avec ahurissement. Devant leurs yeux, Arlette a fait briller un tel kaléidoscope qu'elles sont à la fois surprises, ravies et choquées. Elles saluaient au passage des noms qu'elles reconnaissaient pour les avoir appris jadis. Elles auraient volontiers applaudi. Seulement le décrochez-moi ça les a gênées dans leur respect pour le passé.

« Hélas! j'ai été bien déçue, poursuit Arlette. Votre grenier, mes chères cousines, est si soigné que j'y ai cherché vainement, pendant une demi-heure, une toile d'araignée. Les caisses y sont alignées sans un grain de poussière. Décidément tout se perd, même les greniers....

— Apprenez, mon enfant, dit Telcide, qu'il est très peu hygiénique de conserver chez soi de vieilles choses.

— Oui.... C'est l'hygiène qui tue en France le goût des antiquités....

— Vous ne nous avez toujours pas expliqué comment vous avez passé deux heures sous ces toits.

— J'ai dormi sur cette pile de tapis, devant les flèches et les tours de la cathédrale. J'ai rêvé que j'étais un de ces pigeons qui font connaissance dans le manteau de saint Martin, font des cabrioles dans le giron de saint Jean Chrysostome et font leur nid dans la couronne de saint Louis....

— C'est bien. Il est sept heures. Descendons souper. »

Ni Telcide, ni Rosalie, ni Jeanne, ni Marie ne se doutent alors qu'Arlette emporte dans son corsage la suite du manuscrit enfin découverte.

CHAPITRE VIII

Arlette croyait avoir exploré toute la maison. Brusquement elle avait pensé au grenier. Il était possible que la suite du journal fût là. Comme elle tenait absolument à la découvrir, elle avait commencé la visite complète de toutes les caisses. Le hasard l'avait favorisée. Elle allait justement descendre, porteuse des précieux papiers, lorsqu'elle avait entendu dans l'escalier le monôme de ses cousines....

Le soir, dans son lit, les reins bien calés avec son oreiller, penchée sur le côté pour tendre les feuillets à la lumière, elle continue sa lecture.

16 mai.

Il s'appelle M. Hyacinthe. Son petit nom est Ulysse....

Je ne l'ai pas rencontré.... Mais depuis que, du trottoir, il est descendu pour me livrer passage, je n'ai qu'à fermer les yeux pour le revoir en moi-même.

Il doit être âgé de trente et un ou trente-deux ans. Grand, fort, il a la tête puissante. Son visage respire la réflexion. Il n'est ni mièvre, ni anémique. Son nez m'a paru ample et bien découpé. Sa moustache est légère et ses lèvres abondantes. Des favoris blonds frisent sur ses joues. On croirait des flammes courtes « autour du foyer de son intelligence ».

Son regard, plutôt bas, est celui d'un penseur. Il doit porter des lunettes à la maison....

Depuis des années, on le voit vêtu du même pardessus beige. Ce qui pourrait paraître aux autres d'une grande monotonie me semble, à moi, parfait. Car je déduis de cette circonstance les choses les plus favorables.

1° C'est un homme de goût. Jamais un ouvrier ne porte un pardessus beige;

2° C'est un homme peu dépensier. Car il sait conserver longtemps ses vêtements;

3° C'est un homme d'ordre. Il les garde propres en les sauvant des mites pendant les mois d'été;

4° C'est un homme de jugement. Il ne se croit pas obligé de suivre la mode comme les freluquets.

C'est un homme,... c'est un homme... c'est un homme admirable, puisqu'il m'a remarquée.

Je me demande seulement pourquoi il porte toujours une petite valise jaune.

20 mai.

Quelle joie!... je suis enrhumée....

Au lieu d'assister à la messe de six heures avec mes sœurs, je vais toute seule à la messe de sept heures. Et au retour je rencontre M. Hyacinthe.

Comme il est professeur au collège, c'est le moment où il va faire sa classe.

Il habite avec sa mère, rue du Vieux-Pigeonnier-Fleuri, une maison qui a trois fenêtres sur la façade et un balcon.

Il me salue.

J'aime le voir s'éloignant avec sa lenteur pondérée et sa petite valise jaune....

25 mai.

Ce qui m'arrive est inimaginable. Il me faudrait employer tous les adjectifs de Mme de Sévigné pour exprimer mon étonnement, tant cette coïncidence est invraisemblable.

Jamais je n'aurais cru que cela fût possible.

J'en ai été si confuse que maintenant encore, rien que d'évoquer cette scène, je rougis.

Il me semble que je devrais avoir des remords. Il serait logique que j'en eusse. Je n'en ai aucun. Au contraire, j'ai l'impression que la Providence a réglé elle-même le cours des événements pour que mon bonheur en jaillisse....

Fixons les détails de l'incident pour que ma mémoire les garde à jamais!

Je revenais de la messe de sept heures. Selon ma coutume, je marchais sur le côté droit de la rue. Rien ne permettait de prévoir ce qui allait arriver, lorsque j'aperçus, à quarante mètres devant moi, M. Hyacinthe.

Certes, j'étais émue. Ne le suis-je pas toujours quand je rencontre le professeur? Mais je l'étais particulièrement.

Il me salua. Je lui répondis d'un signe de tête discret, mais sympathique. Et je passai.

On n'ignore pas que j'avais pris l'habitude de me retourner, dès que j'estimais qu'il devait avoir parcouru à peu près vingt-cinq pas. J'aimais le voir, foulant le trottoir de son pas lourd.

Or, tout à l'heure, quelle n'a pas été ma surprise, en me retournant, de me trouver nez à nez avec lui!

J'ai cru m'évanouir. Par quel prodige était-il sur mes talons alors que je le pensais vingt mètres plus loin! Instinctivement j'ai poussé un cri.

Très respectueusement, il a commencé à s'incliner devant moi pour un grand salut. Avais-je l'air distrait? Craignait-il que je ne l'eusse pas remarqué? ou plutôt était-il aussi ému que moi-même? Toujours est-il qu'interloqué, ne trouvant aucun mot et ne sachant que faire, son premier salut étant fini, il m'en a adressé un second, puis un troisième,... et à chaque fois il se penchait de plus en plus fort. Il était charmant!

Enfin, avec un petit geste gêné, il m'a tendu une chose que j'ai prise.

« Pardon, mademoiselle, m'a-t-il bredouillé, vous avez perdu ce petit objet.... »

J'ai balbutié :

« Merci, monsieur! »

Il s'est incliné une quatrième fois avec une absolue dignité et a poursuivi sa route, me laissant sur le trottoir, figée comme une statue, mais en proie au bouleversement complet de toutes mes idées....

Quand je songe qu'un homme éminent s'est baissé pour ramasser cela, une gêne immense s'empare de mon être.

Et il m'a dit :

« Pardon, mademoiselle, vous avez perdu ce petit objet.... »

Et j'ai répondu :

« Merci, monsieur! »

Pourvu qu'il ait entendu mon remerciement! Quand je suis émue, j'ai la gorge qui se serre,... et ma voix s'éteint. Peut-être m'accusera-t-il d'ingratitude! A la première occasion, je lui exprimerai à nouveau ma reconnaissance.

Il ne faut surtout pas qu'il s'imagine que je suis frivole. Je crains qu'il ait voulu me le faire comprendre en appe-

« PARDON, MADEMOISELLE,
VOUS AVEZ PERDU CE PETIT OBJET.... »

lant « petit objet » le gant de filoselle noire que j'avais si étourdiment laissé tomber.

30 mai.

Je donne à ma coiffure une forme moins plate. Je m'applique à réaliser insensiblement cette transformation pour que mes sœurs ne m'interrogent point.

Que se passerait-il si elles se doutaient de quelque chose?

Ma mère a observé que je consacrais plus de temps à la toilette.

Il faudra dorénavant que je me lève plus tôt....

2 juin.

Ulysse Hyacinthe.... Ulysse Hyacinthe.... Ulysse Hyacinthe.... Ulysse Hyacinthe....

J'aime écrire son nom. Je l'écris en ronde, en gothique, en bâtarde.

Ulysse Hyacinthe.... Ulysse Hyacinthe... Ulysse Hyacinthe.... C'est un joli nom!

Ulysse Hyacinthe.... Ulysse....

Je me le répète à voix basse en fermant les yeux.... Ulysse....

4 juin.

Cet après-midi, chez les demoiselles Lerouge, j'ai rencontré Mme Hyacinthe.

Malheureusement elle s'en allait juste au moment où je suis arrivée. Je l'ai d'autant plus regretté qu'elle achevait de parler de son fils. Elle disait :

« Ulysse est ma consolation. Nous nous portons l'un à l'autre une affection suprême. Il a toute confiance en moi depuis....

— Depuis? demandait Mlle Félicité Lerouge.

— Depuis sa petite scarlatine. Il ne consentait à boire ses potions que si je les lui présentais moi-même....

— Ah! M. Hyacinthe a eu la scarlatine? s'inquiétait Mlle Caroline.

— Oui.... A l'âge de sept ans.... »

Je me sens pleine de respectueuse tendresse pour Mme Hyacinthe. C'est dommage que, par un tic, ses yeux, à certains moments, clignent si vite que ses cils se mettent

à ressembler à des mouches en plein vol. Mais je m'y habituerai.

Quand je lui ai tenu la porte ouverte, elle m'a dit :

« Vous êtes bien honnête, mademoiselle.... »

J'ai rougi.... Il me semble que je rougis souvent depuis quelque temps....

15 juin.

L'habitude en est prise. Je continue à assister à la messe de sept heures. Je ne suis plus enrhumée. J'aurais eu beaucoup de chagrin si je n'avais plus rencontré M. Hyacinthe....

1er juillet.

Un orage m'a surprise à la sortie de la messe et je n'avais pas de parapluie.

J'étais sous le porche de l'église. L'eau cascadait de tous les côtés comme si les statues se la renvoyaient en éclaboussures.

Je considérais mes bottines de cachemire noire, qui trempaient dans une flaque grandissante, lorsque M. Hyacinthe est passé :

« Oh! »

Il n'a pas trouvé d'autre mot en me voyant. Il s'est rapproché.

« Monsieur? ai-je murmuré.

— Oh! a-t-il repris,... vous?... sous ce déluge!...

— Oui, moi,... je me serais bien réfugiée dans la cathédrale, mais on m'attend à la maison. Je veux profiter d'une éclaircie....

— M. Hyacinthe! »

Pourquoi me disait-il son nom? J'avoue que, sur le moment, je ne l'ai pas compris. Suis-je assez niaise! Il a fallu qu'il me répétât :

« M. Hyacinthe.... M. Ulysse Hyacinthe! »

Il se présentait.... Où avais-je la tête?... Pour lui montrer que j'avais retrouvé mes esprits égarés, je lui ai dit :

« M. Hyacinthe, professeur au collège.... »

Il m'a paru sensible à cela. Il m'a répondu dans un gros soupir :

« Oui! »

Après quoi il s'est mis à me parler très vite :

« Mon parapluie est vaste. Il m'abrite souvent avec maman. Si j'osais,... si je me permettais,... si vous vou-

« Mon parapluie est vaste. »

liez,... ce serait pour moi un honneur de vous conduire.... Vous habitez à quatre pas. Je ne risquerai guère d'être en retard pour ma classe.... »

L'enclos était désert. Le porche s'inondait de plus en plus. J'ai accepté.

Nous sommes partis côte à côte. Le parapluie était vraiment confortable pour deux personnes. Sur son dôme de coton distendu, un peu déteint, avec des rayons vert pâle à l'endroit des plis entre les baleines, la pluie tombait avec un bruit mou. Nous étions séparés par la grosse boule du manche. Il marchait à longues enjambées. J'avançais à pas menus. Je lui ai dit à un moment :

« Prenez garde aux flaques.... »

Il marchait en plein dedans. Il était trop occupé de ce qu'il voulait me dire. Il n'a pas paru m'entendre.

« Je me lève invariablement, m'a-t-il exposé d'une voix grave, été comme hiver, à six heures du matin. Pour le déjeuner je prends un bol de café noir et une tartine de pain sans beurre. Au collège, mon cours ne commence qu'à huit heures, mais je suis dans ma classe quinze minutes plus tôt pour jeter l'œil du maître. Je range sur mon bureau toutes mes petites affaires : mon crayon, mon porte-plume, ma règle et ma gomme. Je place dans la rainure du tableau noir un bâton de craie. Je consacre généralement beaucoup de temps à la recherche du chiffon, qui devrait rester accroché au chevalet, mais que les élèves se jettent à la figure dans le désordre du départ.... L'hiver, c'est-à-dire à partir du 1er novembre, je m'assure que le poêle est bien rempli de charbon.... Enfin j'enfonce mes bras dans les petites manches de lustrine verte que maman m'a cousues de ses mains, et j'attends mes élèves.... J'en ai quinze, dont la plupart sont des cancres. Il faut vous dire que j'enseigne la cinquième!... la cinquième classique — car il y a aussi la cinquième moderne, mais elle est moins forte. J'ai dans ma classe Augustin Bidon, que vous devez connaître....

— Le fils de la fruitière?

— Oui.... Eh bien, c'est un mauvais sujet, un vaurien, un bandit. Il ne vit que pour faire des niches. Il ne sait quoi inventer pour me tracasser. Avant-hier n'a-t-il pas, d'une chiquenaude, lancé au plafond une boule de papier mâché à laquelle il avait supendu, par un fil, un pantin? Comme c'était juste au-dessus de mon pupitre, j'ai tenté de l'abattre avec le bâton qui sert à désigner les points

géographiques sur la carte. Le bâton était trop court.... Après la classe, je retourne à la maison où je retrouve maman.... Mais vous voici arrivée.... A la prochaine occasion, je vous continuerai le récit de mon existence quotidienne.... Je vous présente mes civilités, mademoiselle Davernis.... »

Et il s'en est allé.

Je n'ai pas eu le temps de lui demander quel usage il fait de sa valise jaune....

1er août.

Les vacances!

Le collège est fermé depuis trois jours. Je suis passée devant sa grille. La cour est déserte. Le concierge a pris un air arrogant. Pendant deux mois il régnera sur les salles vides et les préaux abandonnés.

Tous les ans, M. Hyacinthe s'absente pendant août et septembre. S'absentera-t-il cette année?

Je n'aime pas du tout l'époque des vacances.

2 août.

Sans m'avoir revue, il est parti en voyage ce matin avec sa mère.

Je ne veux plus penser à lui.

3 août.

Non, décidément, je ne veux plus penser à lui.

4 août.

Je l'oublierai, je le jure.

5 août.

Monsieur Hyacinthe, adieu!

17 août.

Je suis une faible fille. Je ne songe qu'à mon serment de ne plus penser à lui....

De sorte que je ne pense qu'à lui!

25 août.

M. Hyacinthe est rentré avec sa mère. Il n'a pas attendu la fin des vacances.

Dès que j'ai appris la nouvelle, je suis passée devant sa maison. Les persiennes étaient ouvertes.

Quel bonheur!

27 août.

Nous nous sommes rencontrés chez les demoiselles Lerouge. Les vacances lui ont fait du bien! il a une mine! il est gros, rose....

Malheureusement, Mlle Félicité nous a offert des caramels, qu'elle avait reçus d'une de ses nièces. M. Hyacinthe, qui en avait mis un tout entier dans sa bouche, était très gêné pour parler. C'est bien en vain qu'il essayait, avec des tortillements de lèvres et de grands coups de langue, de le faire passer d'une joue dans l'autre. Il était congestionné. J'avais peur qu'il étouffât.

Enfin, comme nous étions assis l'un à côté de l'autre et que ces dames bavardaient ensemble, il a fini par pouvoir me dire ce qu'il n'avait pu achever l'autre jour.

De sa belle voix caverneuse, il m'a demandé :

« Vous rappelez-vous exactement le point où nous avons laissé notre dernier entretien?

— Sous le parapluie?

— Sous le?... oui.... Vous ne désirez pas que je résume en quelques mots ce qui a été son objet?...

— Je m'en souviens très exactement.... Après la classe vous rentriez à la maison où vous attendait votre maman.

— Merci de n'avoir pas oublié,... merci.... Dès que je rentre, je raconte à maman les divers incidents de la classe. Maman s'intéresse beaucoup à mes travaux. Elle me réconforte quand je suis découragé....

— Mme Hyacinthe paraît très intelligente.

— Oui.... Jusque midi, je corrige les devoirs de mes élèves. Ce n'est pas amusant....

— Ah?

— De lire quinze copies qui, s'il y avait un barbarisme à faire, le contiennent quinze fois. Au crayon rouge, j'inscris mes notes dans le coin : mal, très mal, inepte.... Après le dîner — un dîner frugal et sain — je lis une gazette. J'estime qu'un professeur doit se tenir au courant de toutes les manifestations de la pensée.... Je retourne au collège à deux heures pour la classe de l'après-midi, généralement réservée à l'histoire, à la géographie et aux sciences.... A quatre heures, je rejoins maman et nous nous livrons au sain exercice de la promenade.... Nous rentrons pour le souper.... La soirée se passe en conversation et en lecture.... J'aime vivre dans le commerce des

poètes. Quelquefois je déclame pour maman des vers de Musset :

L'homme est un apprenti, la douleur est son maître....

Peu m'importe si maman, qui est distraite, m'interrompt pour me demander :

« Ulysse, que voudras-tu demain pour ton dîner? »

Je réponds : « Du veau », et je continue :

Et nul ne se connaît tant qu'il n'a pas souffert....

A neuf heures et demie, nous gagnons chacun notre chambre. Les hygiénistes recommandent de se coucher tôt.... Et voilà!... »

Il avait fini. Il levait sur moi ses bons gros yeux où flottaient de vagues inquiétudes. Je le sentais anxieux d'un mot d'espoir, d'un encouragement, d'une approbation. A demi défaillante, je lui ai murmuré :

« Vous menez une très belle vie. C'est celle d'un homme d'esprit et d'un homme de cœur!... »

Il a caressé ses favoris. Ses yeux ont clignoté. Sa respiration est devenue bruyante, comme si trop d'efforts l'avaient essoufflé....

« Merci, m'a-t-il dit.... Si vous désirez un éclaircissement sur quelque point, interrogez-moi.... J'habite une maison de verre.... »

L'occasion était propice pour satisfaire ma curiosité. J'en ai profité :

« Permettez-moi de vous demander, sans indiscrétion, à quoi vous sert la jolie valise de toile jaune, qui ne vous quitte jamais....

— Ma valise? Mais... c'est avec elle que je transporte les livres de classe et les devoirs de mes élèves.... »

Comment ne l'avais-je pas deviné?

29 août.

Deux heures précises,... un grand coup de sonnette.... La bonne ouvre la porte de la salle à manger et dit :

« Une dame est au salon.... Elle demande madame.

— Encore une dame patronnesse pour une quête!

— Non,... c'est Mme Hyacinthe.

— Que peut-elle me vouloir? »

Ma mère a posé la question. Elle ne se doute de rien. Quelle va être la surprise!

Pour que mes sœurs ne remarquent pas mon trouble, je monte dans ma chambre. J'ai envie de pleurer, tant je suis joyeuse.

Il me semble que tout le bonheur du monde est en moi. J'ai des ailes! Car bien entendu je ne prévois aucun obstacle.... Et pourtant s'il en surgissait un?... Non, non, c'est impossible!...

Jeunes filles, mes sœurs, et jeunes femmes, j'en appelle à vos souvenirs. Ne sont-ils pas délicieux, les moments de rêve et d'angoisse que l'on vit dans sa chambre pendant qu'au salon, une mère dit à la vôtre :

« Madame, j'ai l'honneur de vous demander pour mon fils la main de mademoiselle votre fille.... »

Anxieuse et frémissante, on éprouve les alternatives du doute et de la certitude. On écoute au plancher, on écoute à la porte, on tend l'oreille par-dessus la rampe de l'escalier, comme si toute la maison devait s'unir pour colporter de pierre en pierre la phrase fameuse :

« Madame, j'ai l'honneur.... »

La porte de la rue vient de claquer. J'ai entendu :

« Au revoir, madame Davernis.

— Je vous salue, madame Hyacinthe.... »

Je descends en hâte. Dans mes yeux, maman lit une interrogation.

« Mme Hyacinthe désirait le dessin d'un ornement d'église », me dit-elle simplement.

Ne me cache-t-elle rien?

Après tout, il est possible que Mme Hyacinthe ait pris ce prétexte pour entrer en relations avec notre famille....

Dire qu'il y a des peuples pour qui le mariage se pratique sans délai, sans complications et sans formalités! Comme je voudrais vivre chez eux! Il est vrai que c'est chez les sauvages.

31 août.

M. Hyacinthe ne va pas au collège, puisqu'il est en vacances et cependant, chaque matin, je le rencontre au même endroit, à la même heure....

4 septembre.

Maman est allée cet après-midi porter à Mme Hyacinthe le dessin d'ornement d'église. Elle avait jugé bon, pour la circonstance, de mettre sa plus belle robe.

Elle n'a pas voulu que nous l'accompagnions.

Quand elle est rentrée, comme par hasard je me trouvais dans le couloir, elle m'a tapoté la joue....
Elle n'avait pas fait cela depuis cinq ans.

6 septembre.

J'aurai un mari, j'aurai des enfants.
Je peux l'avouer maintenant. Je commençais à désespérer de me marier.
J'aime M. Ulysse Hyacinthe....

10 septembre.

A certains moments, je me demande si je ne suis pas folle.... Voyons, voyons, que s'est-il passé?... Ai-je fait un rêve?... Mais non.... J'ai des certitudes....
Il n'est pas faux que M. Hyacinthe ait ramassé mon gant, qu'il m'ait abritée sous son parapluie et qu'il m'ait raconté sa vie.
Il n'est pas faux que sa mère soit venue chez nous sous un prétexte qui n'a pu tromper personne.
Il n'est pas faux que maman m'ait donné une tape sur la joue dans une circonstance facile à deviner....
On annonce que M. Hyacinthe va repartir pour le Midi où il achèvera ses vacances. Mlle Caroline Lerouge affirme même que nous ne le reverrons jamais. Il serait nommé dans un autre collège....
Est-ce que par hasard il ne m'aurait jamais aimée? est-ce que ma dot aurait paru insuffisante? est-ce que?...
Je n'ai pas la force d'écrire davantage.
Ayez pitié de moi, je vous en supplie, mon Dieu!

12 septembre.

Je ne veux même plus douter. Mlle Caroline Lerouge avait dit vrai. M. Hyacinthe s'en va sans esprit de retour....
Je l'ai vu tout à l'heure, qui suivait une voiture de déménagement, chargée de meubles, de linge et de livres. Il surveillait pour qu'aucun objet ne tombât sur la chaussée. Comme le soleil était accablant, il tenait son chapeau à la main. Le cheval marchait au pas. Les cloches de la cathédrale sonnaient la fin de la grand-messe.
Ce cortège,... cette voiture au pas,... cet homme, nu-tête,... ces cloches.... J'ai cru voir passer un enterrement pitoyable....
Celui de mon bonheur.

.. ..

Une ancienne amie de Mme Hyacinthe ne m'a rien dissimulé. M. Ulysse a failli mourir de chagrin. Depuis qu'il a quitté notre ville, il a déjà demandé trois fois son changement. A peine est-il dans un nouveau collège qu'il s'y ennuie. Actuellement il est à Saint-Brieuc. L'humidité de la Bretagne est très nuisible à la santé de sa pauvre mère. Si elle en meurt, j'aurai sa mort sur la conscience.

Devais-je crier la vérité à la vieille amie de Mme Hyacinthe? Je n'ai pas osé....

D'ailleurs, à quoi bon? Tout n'est-il pas fini pour moi?...

CHAPITRE IX

Arlette ne vit plus que pour découvrir le nom de l'amoureuse d'Ulysse Hyacinthe.

Les demoiselles Lerouge doivent passer l'après-midi chez les demoiselles Davernis. Sur l'ordre de Telcide, Rosalie a revêtu son mantelet, pris son « cabas », c'est-à-dire son sac plat, en paille, avec un soufflet de drap. Elle est allée chez l'épicier acheter une livre de « sucreries ».

Elle est à peine rentrée que Félicité et Caroline arrivent. Elles sont dans une grande effervescence. Il paraît que des saltimbanques sont installés sur la place. Ils ont disposé leurs roulottes, grouillantes d'enfants malpropres, juste devant le *Grand Café*. Ils vont monter un cirque et annoncent une représentation pour demain soir, la foire devant commencer dimanche.

« Ma sœur Jeanne, s'écrie Telcide, nous monterons cette nuit l'argenterie dans notre chambre. Ces brigands sont très capables d'enfoncer les portes pour voler nos douze couverts dans le tiroir du buffet....

— Ils ont des mines terrifiantes, précise Caroline. Il y a surtout un géant, qui enfonçait des pieux entre les pavés. Une vraie tête d'assassin!... »

A ce moment Arlette entre en coup de vent. Elle vient de voir passer sous ses fenêtres les forains, qui, sur un misérable char de gala, font une parade ambulante à travers la ville.

« Prenez vos places, bonnes d'enfants et soldats.... Vous allez assister au spectacle le plus sensationnel, lance-t-elle de toutes ses forces. Le cirque Louftingue and Cie est dans vos murs. Vingt clowns! dix écuyères, cinquante phé-

nomènes! trente chevaux, dont quelques mulets!... Nous vous présentons la petite Zizi Panpan du Bengale, qui s'introduit subrepticement dans le ventre de la baleine, s'assied sur son foie, lui crache sur la rate et lui sort par la narine en exécutant le double saut périlleux. Inutile de vous dire que la baleine, étonnée, s'évanouit dans de multiples « conversations »... Entrez, mesdames et messieurs, entrez,... nous avons de très bonnes places à trente centimes,... six sous.... Zim! boum! boum! en avant la musique.... Mademoiselle Caroline et mademoiselle Félicité, j'ai bien l'honneur de vous saluer.... »

Telcide ne prise pas du tout ce genre de boniment. Elle a froncé le sourcil :

« Arlette, je vous en prie, soyez sérieuse....

— J'adore les foires, ma cousine, nous nous y rendrons ensemble et je vous offrirai un petit cochon de pain d'épice avec dessus votre nom marqué en sucre blanc.

— Mon nom sur... sur un porc?

— Mais oui.... Ça se fait beaucoup!

— Quel dévergondage! »

Les demoiselles Lerouge n'ont pas pour les folies d'Arlette la sévérité de Telcide. Au contraire. Sa jeunesse et sa fantaisie les amusent. Comme elle le sait, elle en profite.

Ainsi un jeu de cartes est sur la table, elle le prend :

« Mademoiselle Caroline, désirez-vous que je vous dise la bonne aventure?

— Mais....

— Je vais vous faire le grand jeu.... Coupez de la main gauche.... »

Instinctivement Mlle Lerouge obéit.

« Méfiez-vous d'un jeune homme brun, qui vous veut du mal.... Un homme roux vous sauvera.... Un homme blond vous fera son héritière.... Mon Dieu! que d'hommes dans votre vie, mademoiselle Caroline!... »

Mais Telcide prononce :

« Tout ça, c'est de la sorcellerie. Retirez-vous, Arlette.

— Volontiers, ma cousine. Place au noble jeu du mariage. »

Pendant que ces demoiselles battent les cartes, se les distribuent, se font couper, réalisent des levées, Arlette a tout le loisir de les observer pour déchiffrer l'énigme qui l'intéresse.

Telcide a des gestes saccadés. Elle est cassante, auto-

ritaire. Son visage est sec. Très austère pour elle-même, elle l'est pour les autres. Elle n'a aucune sensibilité. Mais, se demande Arlette, est-ce que son masque n'aurait pas durci sous l'empreinte de la douleur? La souffrance a des effets différents selon les êtres. Il en est qu'elle rend meilleurs en aiguisant leur pitié. Il en est d'autres qu'elle aigrit en exacerbant leur dépit. Est-ce que Telcide ne pleurerait plus que parce qu'elle aurait trop pleuré? Si elle n'a plus d'illusions, n'est-ce pas parce qu'elle les a toutes effeuillées sur la tombe d'un amour? Il est très possible qu'elle ait été jadis rêveuse, sensible et romanesque....

« Ma sœur Rosalie, c'est à vous de couper....

— De la main gauche!... Je coupe toujours de la main gauche.

— Est-ce que vous seriez superstitieuse?

— Non,... mais c'est une idée que j'ai comme ça!... »

Pauvre Rosalie! sa voix n'est qu'un souffle, ses traits sont flous, sa poignée de main est inconsistante. Jamais elle ne formule une critique. Elle est toujours de l'avis de son interlocuteur, car, en fait d'opinions, elle estime que la meilleure, c'est de ne pas en avoir. En tout cas, c'est la moins fatigante! Elle n'a aucune disposition particulière. Elle s'intéresse à tout également, c'est-à-dire qu'elle ne s'intéresse à rien. On pourrait assez exactement la comparer à une bouée, qui flotte sur la mer et que les vagues font danser. Arlette se demande si, pour être ainsi éteinte, il ne faut pas qu'à une certaine période de sa vie, Rosalie ait brûlé d'une flamme trop ardente. N'est-ce pas seulement lorsqu'on a vidé la coupe de l'amertume jusqu'à la lie qu'on a pour toutes choses cette indifférence? Il est très possible que Rosalie ait été jadis enthousiaste, vibrante et sentimentale....

« Je joue l'as de trèfle....

— Vous sauvez les meubles....

— Dame! j'ai pour principe qu'on doit faire tout de suite les levées qu'on a dans son jeu. Après, à la grâce de Dieu!

— Eh bien, votre as de trèfle, je le coupe....

— Oh! la vilaine!... »

Celle qui coupe aussi énergiquement, c'est Jeanne. Il n'y a qu'elle pour avoir cette netteté. Rude, malgré sa timidité, lorsqu'elle joue, elle abat sur la table un poing solide. Sa carrure est massive, sa physionomie masculine. Elle mâchonne toujours quelque chose entre les dents.

Mais à certains moments elle est distraite, mystérieuse. C'est comme si elle se retirait dans un autre monde. Peut-être celui de ses souvenirs.

Arlette se rappelle les confidences qu'elle a reçues d'elle. Son rêve eût été de consacrer sa vie aux mathématiques et à la philosophie. Si son père avait vécu — hélas! pour leurs enfants les pères meurent toujours trop tôt! — elle serait sans doute devenue professeur dans une école normale. Elle avait conquis les premiers diplômes. Mais sa mère, dès qu'elle a été la maîtresse de la maison, lui a déclaré : « Je ne veux pas de bas bleus dans ma famille.... » C'est seulement depuis quelques années qu'elle a réouvert ses livres. Hélas! ce n'est plus maintenant que par distraction. Pendant que d'autres font du crochet, elle résout des équations. D'où ses allures étranges. Une conversation semble l'intéresser. Brusquement elle s'en dégage. Son esprit s'envole à la poursuite d'une « inconnue ».

Arlette remarque la coïncidence. Avec son désir d'être institutrice, n'était-il pas tout naturel que Jeanne distinguât tout particulièrement un professeur? Et dans son regret de n'avoir pu réaliser son rêve, n'est-il pas logique qu'elle ait redemandé à l'étude les consolations nécessaires?...

« Cette levée est à vous, Marie.

— Ah! vous croyez?

— Mais oui.... Et c'est à vous de jouer.

— Voilà! voilà! je joue le roi de cœur.... »

Marie est toujours un peu affolée. Ses gestes sont gentiment maniérés. Lorsqu'elle lève la main, elle tient son petit doigt en arrière, coquettement dégagé. Elle parle non pas sans préciosité. Son visage se parchemine déjà, mais peut encore faire illusion. Modeste et timide, elle a une âme d'oiseau. Elle a pourtant trente-cinq ans. Mais elle est plus innocente qu'une Parisienne de seize ans. La moindre niaiserie l'amuse. C'est comme si son corps seul vieillissait. Sa mentalité n'évolue pas. Elle est parvenue à un certain point et elle n'a plus bougé.... Lorsqu'une catastrophe se produit dans le monde, toutes les horloges qui sont à portée de la secousse sont arrêtées. Leurs aiguilles marquent la minute du bouleversement. Est-ce que Marie n'aurait pas senti sur son cœur passer une bourrasque? Est-ce que sur le cadran de son âme l'heure d'un grand chagrin serait restée fixée?... Pour écrire ses impressions dans un pareil journal et pour laisser ensuite traîner son

manuscrit, il faut être à la fois naïve et inconséquente....

Arlette ne douterait pas que l'amoureuse de M. Hyacinthe fût Marie, si elle n'avait discerné autant de raisons pour que ce fût Telcide, pour que ce fût Rosalie et pour que ce fût Jeanne.

Pauvres chagrins d'amour! que vous êtes étranges! et comme vos desseins sont impénétrables! On peut vous imaginer, avec la même logique, à la base des attitudes les plus différentes....

Désespérant de tirer une certitude de ses observations, Arlette adopte donc une nouvelle tactique :

« A nous les grands moyens! »

Ces demoiselles ont terminé leur partie de cartes, elle leur propose un jeu, qui n'est pas nouveau, mais qu'elles ignorent, celui des « petits papiers ».

Les demoiselles Lerouge applaudissent. Elles aiment les innovations.

« Ma cousine Telcide, dit Arlette, voulez-vous distribuer une feuille de papier blanc à chacune des personnes de l'honorable société?

— C'est très facile.... »

Telcide abaisse le panneau de son haut secrétaire d'acajou, et prend deux feuilles de ce papier qui est fait pour écrire aux ministres et dont elle se sert le vendredi pour faire cuire les maquereaux :

« Je suppose que vous avez toutes des crayons, dit Arlette.

— Oui, oui.... »

Les six vieilles filles plient le buste, et fouillent les poches profondes de leurs jupes, de leurs sous-jupes et de leurs jupons....

« Nous sommes prêtes, déclare Félicité.

— Eh bien, voilà : Vous allez écrire en haut du billet, le *qualificatif* d'un monsieur.... Une entière liberté vous est laissée.... Plus vous aurez d'idées abracadabrantes, plus ce sera amusant.... Vous ferez ensuite deux plis au papier pour qu'on ne lise point et vous le passerez à votre voisine de droite....

— Oh! ça va être amusant! déclare Mlle Caroline.

— Je cherche.... Qu'est-ce que je peux bien mettre? » s'inquiète Rosalie.

Telcide ne dit mot. Elle se méfie.... Jeanne, qui a des prétentions littéraires et qui veut faire trop bien, est en retard.... Elle prie qu'on l'attende.

« Moi, je mets ce qui me passe par la tête! » annonce Rosalie.

Arlette continue son explication :

« Écrivez maintenant le nom d'un monsieur....

— D'un vrai monsieur? » interroge Marie.

Comme on éclate de rire, la pauvre petite, en rougissant, balbutie :

« Il faut me dire!... Je ne sais pas, moi.... Est-ce que vous considérez M. le grand doyen comme un monsieur?

— Bien sûr! ma cousine..... »

Successivement Arlette fait écrire à ces demoiselles : le qualificatif d'une dame ou d'une jeune fille, l'indication d'un endroit de la ville, la phrase que le monsieur dit à la dame, la phrase que la dame répond au monsieur, ce qu'il en est résulté, et ce que le monde en a dit....

En se penchant vers Rosalie, Mlle Félicité confie qu'elle ne distingue pas très bien la conclusion de tout cela. Gravement Telcide prononce :

« J'attends de voir le résultat.... »

Arlette a ramassé dans une corbeille tous les papiers pliés. Elle les mêle :

« Attention! vous allez rire.... »

Un à un, elle les prend et les déroule. Quand elle en a formé un petit paquet bien régulier, elle en commence la lecture :

Le très aimable — Monsieur le grand doyen — a rencontré — *la sémillante — Jeanne Davernis* — *au marché aux poissons.* — Il lui a dit : — « *J'aime le ciel quand il est pur.* » — Elle lui a répondu : — « *J'aime mieux les épinards.* » — Il en est résulté : — *un feu d'artifice.* — Le monde a dit : « *Ce sont deux enfants.* »

Des oh! et des ah! de satisfaction témoignent à Arlette du succès de son jeu. Telcide fait bien quelques réserves sur l'inconvenance de mêler M. le grand doyen à ces fantaisies. Mais Arlette lui réplique :

« Il me semble, ma cousine, reconnaître votre écriture. N'est-ce pas vous qui avez inscrit le nom de M. le grand doyen?

— C'est possible. Mais je ne savais pas alors que vous le feriez aller au marché aux poissons....

— Peu importe! conclut Caroline. Voyons les autres billets.... »

Arlette lit :

Le respectable — Monsieur Ulysse Hyacinthe — a rencontré — *la froufroutante — Mademoiselle Clémentine Chotard — à l'Ecole de natation.* — Il lui a dit : — « *Voulez-vous accepter un bonbon?* » — Elle lui a répondu : — « *Non, merci, je ne fume pas.* » — Il en est résulté — *un accident de chemin de fer.* — Le monde a dit : « *C'est bien fait.* »

Les exclamations de joie se renouvellent, bien entendu. Mais elles se prolongent moins que pour le premier billet. Le nom de M. Ulysse Hyacinthe a provoqué une vive surprise. C'est Arlette, qui malignement l'a jeté dans le jeu. Mais on s'imagine aussitôt que c'est Mlle Caroline Lerouge, car celle-ci annonce :

« A propos.... Vous connaissez la nouvelle?... M. Ulysse Hyacinthe, le professeur du collège, qui est parti depuis dix ans, revient parmi nous....

— Ah! dit Telcide, intéressée.

— Vraiment? murmure Rosalie.

— Tiens! tiens! » répète Jeanne sur un ton équivoque.

Marie ne prononce pas un mot. Sous le prétexte de remettre la boite à sucreries dans l'armoire, elle s'est levée.

Lorsqu'elle revient à table, Arlette observe qu'elle est encore toute rougissante....

DEUXIÈME PARTIE

CHAPITRE PREMIER

Il n'y a pas de coïncidences sans raison. Pour que le journal de Marie Davernis ait été exhumé juste au moment où revient Ulysse Hyacinthe, il faut que le Ciel ait un dessein secret.

Arlette n'en doute pas un seul instant.... De là à conclure qu'elle est chargée d'une mission, il n'y a qu'un pas. Elle le franchit et l'écrit à son frère.

Mon cher Jean,

Ta dernière lettre m'a comblée de joie. Je suis heureuse que tu te portes bien et que tes affaires réussissent. Figure-toi que je ne m'ennuie plus au milieu de mes phénomènes. Un événement est survenu, qui m'amuse infiniment. J'ai découvert qu'une de mes cousines, la moins « avancée », Marie, a été jadis amoureuse d'un professeur, qui répond au doux nom d'Ulysse Hyacinthe. Le mariage a raté pour des motifs que je ne peux t'expliquer ici. Toujours est-il que le bel Ulysse, après avoir promené son chagrin dans tous les collèges de France, revient parmi nous. Il me semble que je ne peux pas ne pas découvrir une signification à cette coïncidence. Tu me diras ce que tu en penses. Mais j'ai décidé d'essayer de « rabibocher » les choses. Evidemment ce ne seront plus de très jeunes époux. Ils seront ridicules s'ils veulent prendre des mines de tourtereaux. Ils n'auront sans doute pas beaucoup d'enfants. Mais tout de même, ils peuvent avoir encore devant eux quelques années de bonheur. Certes! il y a une question préalable. Je vais devoir me rendre compte s'ils n'ont pas cessé de s'aimer. Sait-on jamais? Pourtant, je ne le

crois pas. Ces gens-là, quand ils sont amoureux, c'est pour longtemps.... Seulement je me demande comment je pourrai parvenir à mes fins. Ce ne sera pas très commode. L'amour est un meuble rare chez les vieilles demoiselles! J'avais pensé adresser des lettres anonymes à M. Hyacinthe : « Elle attendait le retour d'Ulysse!... Elle vous aime toujours!... C'est sa mère, qui a été seule coupable!... Pitié pour elle!... Soyez grand et généreux.... Oubliez le passé, revenez.... » J'aurais signé : Une femme qui vous veut du bien. *Mais j'ai réfléchi, je trouverai mieux et je te tiendrai au courant. Plus tard, quand je publierai mes* Mémoires, *j'intitulerai cette partie de ma vie : « Les distractions d'Arlette ou les amours d'Ulysse et de Marie. »*

Je te parie qu'il y aura quelqu'un pour en tirer un film, qui sera un gros succès.

Je t'embrasse de tout mon cœur, mon chéri.

Ta petite,

ARLETTE.

Pendant deux jours, Arlette est pensive. Elle établit dix projets aussi peu pratiques les uns que les autres. Elle a contre elle tous les préjugés. Tel obstacle, qui serait négligeable à Paris, est insurmontable en province où l'on doit compter avec la routine, les petites habitudes et l'incompréhension.

Ce qu'il faut avant tout, c'est sa liberté. Comment la conquérir? Il lui sera nécessaire de circuler et de circuler sans contrôle.

Elle croit en avoir trouvé le moyen.

Elle ne se dissimule pas que son idée sera difficilement acceptée par Telcide. Mais, avec de l'ingéniosité, on arrive à tout. Il faudra seulement beaucoup de doigté et d'opportunité.... Il ne semble pas que le moment actuel soit des plus favorables. Telcide est couchée avec la fièvre. On attend le médecin qui se prononcera sur la gravité de son mal.

Et Rosalie, Jeanne et Marie commencent leur grand nettoyage du printemps, nettoyage périodique, qui ne saurait être retardé d'un jour, nettoyage traditionnel, qui dure six semaines.

Déjà la cuisine est toute bouleversée. Les trois sœurs rangent, en des paniers pleins de paille, les bassines de cuivre, les plats d'étain, les grosses cuillers de bois, les casseroles émaillées....

De temps à autre, l'une d'elles monte prendre des nouvelles de Telcide!

« Comment va-t-elle? demande-t-on à Jeanne, qui précisément descend de sa chambre.

— Elle se plaint.

— Ah! elle souffre?

— Non, elle se plaint de nos prévenances. Il paraît que chaque fois qu'elle commence à dormir, l'une de nous entre pour lui demander si elle a besoin de quelque chose....

— Comme le docteur tarde!

— Tenez, le voilà! »

Par un léger coup de marteau, le docteur Crépinois s'est annoncé. Il entre à pas glissants. C'est un vieillard de quatre-vingt-quatre ans, qui a des binocles d'or, des cheveux blancs et le dos voûté, de sorte qu'il semble ausculter perpétuellement quelqu'un. Depuis longtemps, il ne professe plus régulièrement. Mais il a gardé quelques fidèles qui sont plus ses amis que ses clients. Les demoiselles Davernis ont été mises au monde par ses soins :

« Je n'oublierai jamais, aime-t-il à répéter, que j'ai aidé à mourir votre sainte mère.... »

Il porte la redingote, la cravate blanche, un faux col largement échancré. Jamais il n'a eu une autre coiffure que ce chapeau de forme archaïque.

En gravissant l'escalier, il s'arrête deux ou trois fois pour respirer. Rosalie est la seule qui l'accompagne. Jeanne et Marie continuent leur nettoyage.

« Je suis contente, dit Marie, que le docteur ne m'ait pas vue. Je suis tout « ébouriffée. »

Pauvre chérie! dont les cheveux alourdis par l'eau et le cosmétique sont si plats!

« Ernestine, passez-moi le moulin à café, ordonne Jeanne. Il est sur la pierre à évier.... »

Arlette, qui assiste au spectacle, estime le moment propice pour essayer de gagner à sa cause ses deux cousines.

« Savez-vous à quoi je pense? leur demande-t-elle.

— Non.

— Je pense qu'il y a beaucoup de misères à soulager. »

Elle croit ce préambule très adroit. Elle prend même un petit air mystérieux pour que Marie et Jeanne soient intriguées et désirent connaître ce qu'elle va dire. Mais Jeanne lui coupe net la parole :

« Oui, oui, mon enfant. Vous nous raconterez cela plus

tard. Vous voyez que nous travaillons. Vous nous dérangez beaucoup. Montez dans votre chambre, puisque vous ne pouvez pas nous aider.

— Ernestine. Que contient ce récipient? du poivre ou de la graine de moutarde pour les cataplasmes?

— Vous n'avez qu'à sentir.... »

Jeanne avance le nez, renifle, éternue, coup sur coup, trois fois.

« C'est du poivre! » constata Marie....

Arlette, qui a obéi, entre dans sa chambre au moment où le médecin sort de celle de Telcide. Elle l'entend, qui dit à sa malade :

« Tranquillisez-vous, ma petite. C'est un peu de langueur, dans deux jours vous serez sur pied. Reposez-vous. Vous prendrez votre potion, bien sagement, comme je vous l'ai ordonné.... N'est-ce pas? Vous me le promettez? »

Et il s'en va. Au seuil de la porte, il tapote la joue de Rosalie :

« Au revoir, ma petite. »

Il les appelle toutes « ma petite »!

Arlette demandant si elle peut être admise à embrasser sa cousine, Rosalie lui répond :

« Notre malade s'est assoupie. Vous la verrez cet après-midi. »

A deux heures, Telcide, prévenue, fait elle-même informer Arlette qu'elle l'attend. Celle-ci s'empresse de se rendre à son invitation.

Elle entre dans une chambre noire. On a fait la demi-obscurité, car la lumière est, paraît-il, fatigante. Dans un verre posé près de la pendule, une couche d'huile sur de l'eau supporte une rondelle de liège argenté et une courte mèche.

Telcide a revêtu sa toilette de malade. Comme elle paraît maigre dans ce lit encombré de couvertures! Sa chevelure que, d'habitude, elle renforce, comporte un chignon minuscule dans une résille blanche. Elle se tient haute sur l'oreiller, presque assise. Elle a mis son « dodo » gris. Avec son menton saillant et les tendons de son cou décharné, qui tirent sa peau, comme les cordes tirent les toiles d'une tente, elle ressemble aux sorcières qui jettent des sorts :

« Comment vous sentez-vous, ma cousine?

— Mieux.... Cela réconforte toujours de voir son médecin....

— Tiens! on sonne,... sans doute une visite....

— Ce doit être M. le grand doyen.... Rosalie l'a prévenu de mon malaise....

— En effet.... Je crois reconnaître sa voix dans le couloir....

— Est-ce que tout est bien en ordre dans la chambre?

— Oh! oui, ma cousine.... D'ailleurs on n'y voit rien.... »

Dès son entrée, M. le grand doyen s'écrie :

« Ma bonne demoiselle, j'ai tenu à vous apporter tout de suite mes souhaits de prompte guérison.... »

L'obscurité est telle qu'il va vers le lavabo, croyant trouver à droite le lit, qui est à gauche.

« Je vous remercie, répond Telcide d'une voix mourante....

— J'ai rencontré cet excellent docteur Crépinois, qui m'a renseigné sur votre état de santé. Si j'avais eu des craintes, il me les eût dissipées. C'est un peu de langueur, paraît-il. Aucune complication n'est à redouter. Dieu soit loué! Après-demain dimanche, vous assisterez à la grand-messe.

— Je n'ose vous promettre. Je suis si faible!... »

Bien entendu Rosalie, Jeanne et Marie sont au chevet de leur aînée. Elles considéreraient comme une faute grave de n'être point là quand M. le grand doyen honore l'une d'elles d'une visite. La flamme vacillante de la veilleuse met sur les visages des lueurs et des ombres étranges. M. le grand doyen se tourne vers Arlette :

« Et c'est vous, mademoiselle, qui soignez votre chère cousine?

— Oh! non », proteste Telcide, qui retrouve toujours des forces dès qu'il s'agit de protester. « Cette enfant est trop jeune. D'autant plus que mes sœurs ne consentiraient jamais à abdiquer un privilège, dont elles sont jalouses....

— Je dois me contenter, dit Arlette, de souhaiter le rapide rétablissement de ma cousine. Je le fais de tout mon cœur. Entre-temps, je m'occupe d'ailleurs....

— A quoi, s'il n'est pas indiscret?

— A l'établissement d'un projet que je désirais précisément vous soumettre, monsieur le grand doyen....

— Je vous écoute....

— Ma cousine Telcide, je comptais vous en parler aujourd'hui même. Votre maladie m'en a empêchée.... J'ai essayé de le dire à ma cousine Jeanne et à ma cousine Marie. Elles étaient trop occupées. Voici ce dont il s'agit....

— Voyons!

— Vous avez dû, comme moi, monsieur le grand doyen, remarquer combien le nombre des pauvres augmente chaque année.

— En effet, c'est effrayant!

— Les âmes charitables s'efforcent bien, par tous les moyens, de guérir les misères qu'elles rencontrent. Je ne vous dirai pas ce que font mes cousines à ce point de vue....

— Je le sais!...

— C'est admirable!... Mais il faudrait donner encore plus qu'on ne donne....

— Hélas! les ressources de la paroisse ne sont pas illimitées.

— Que diriez-vous si je vous offrais le moyen de les augmenter dans une notable proportion?

— Je dirais que vous êtes un ange....

— Eh bien, ce moyen, je l'ai, je vous l'apporte.

— Vous, mon enfant?

— Oui, nous allons organiser une tombola.

— Nous, mais je n'y connais rien.

— Je me charge de tout.... J'obtiens les lots.... Je place les billets.... J'organise la fête....

— C'est prodigieux....

— J'espère que ma cousine Telcide voudra bien m'autoriser.... Je ne saurais rien faire sans son approbation la plus complète....

— Vous l'aurez, mon enfant, vous l'aurez.... N'est-ce pas que vous la lui donnerez, ma bonne demoiselle?...

— Certainement, monsieur le grand doyen, puisque vous avez l'indulgence d'acquiescer à la proposition de cette jeune fille....

— L'hiver sera rude. Je songe aux pauvres à qui cette tombola vaudra un peu de pain et un peu de charbon.

— Il y aura peut-être une difficulté, s'écrie soudain Arlette. Ce sera la seule....

— Nous la résoudrons.... Quelle est-elle? »

D'avance le prêtre brise les obstacles.

« Pendant quarante jours, mes cousines vont être retenues par leur nettoyage du printemps....

— En effet! nous l'avons commencé ce matin.

— Comment pourrai-je faire mes visites?

— Désirez-vous que je prie l'un de mes vicaires de vous accompagner?

— Ce sera pour lui un tel surcroît de besogne!

— Oui. Le ministère de la paroisse est déjà si chargé. Pourquoi donc ne les feriez-vous pas seule, ces visites?

— Ce serait certes plus pratique.

— Je me suis laissé dire que les jeunes filles des meilleures familles ne craignent pas de sortir sans leurs parents. Nos rues sont si peu dangereuses! Qu'en pensez-vous, ma bonne demoiselle Telcide?

— Je ne me permettrai jamais de proférer une autre opinion que la vôtre, monsieur le grand doyen.

— C'est donc entendu.... Ma chère enfant, je vous souhaite de toute mon âme de mener à bien votre charitable entreprise.... Je mettrai à votre disposition une des salles du catéchisme....

— Dès que mon plan sera établi, je me ferai un devoir de vous le soumettre....

— Volontiers.... »

A ce moment entrent dans la chambre Félicité et Caroline Lerouge. Elles ont pris une physionomie de circonstance. Les coins de leurs bouches sont plissés dans une grimace douloureuse. Elles baissent les yeux et leurs pas frôlent à peine la carpette. Avec une commisération profonde, elles s'arrêtent devant le lit, en silence. Quel n'est pas leur étonnement d'entendre Telcide leur dire :

« Votre visite me fait un grand plaisir.... »

Elles sont comme vexées que leur amie ne soit pas plus malade. Pour un peu elles le lui reprocheraient, tel un manque de tact....

Arlette et Marie accompagnent à la porte M. le grand doyen, qui a profité de l'occasion pour se retirer.

Arlette est radieuse. Elle n'aurait jamais osé espérer que son projet se réaliserait si vite :

« Vous paraissez contente, mon enfant, lui dit Marie en revenant vers la chambre de Telcide.

— Mon enfant! mon enfant! s'écrie Arlette, vous me chagrinez beaucoup en m'appelant ainsi, ma cousine Marie. Il ne faut pas vous vieillir à plaisir. Vous n'en avez pas le droit. Vous pourriez plutôt être ma sœur que ma mère. Que diable! vous êtes jeune. Ne l'oubliez pas.... Vous vous marierez.... Il y a peut-être un homme qui vous aime.... Vous l'épouserez.... Vous serez heureuse....

— Moi? Moi?... »

La pauvre fille, effarée, s'enfuit en comprimant, de ses mains croisées, les mouvements soudain désordonnés de son cœur.

CHAPITRE II

« Rosalie, avez-vous frotté les chanoines?

— Non, pas encore.

— Dépêchons-nous,... dépêchons-nous....

— Ne vous impatientez pas, ma sœur. Avant ce soir, tous les chanoines seront empaquetés.... »

Telcide est guérie. Le nettoyage bat son plein. On arrose les chambres au crésyl; on décroche les rideaux. On range dans une immense caisse les portraits des chanoines de la salle à manger.

« Marie, demande Jeanne, vous vous êtes assurée que le compte est exact?

— Non, ma sœur.... Je vais voir.... »

La vérification montre qu'il en manque un.

« Lequel?

— Le chanoine Buran.

— Ah! oui.... Je m'en souviens.... Notre sœur Telcide, un jour que le chanoine Buran ne l'avait pas saluée, a décidé de mettre son portrait en pénitence dans le coin du buffet. Il doit y être encore. Comme nous avons reculé le meuble, il doit même être écrasé....

— C'est tout ce qu'il mérite, intervient Telcide.

— Dégageons-le.... »

Ces demoiselles s'arc-boutent.... Elles font glisser le buffet et retirent de l'ombre un tableau couvert de toiles d'araignée.

« Ernestine, emportez le chanoine Buran à la buanderie et nettoyez-le.... »

L'après-midi, Arlette commence ses premières visites. C'est un événement considérable. Dix fois déjà Telcide lui a dit que jamais elle ne lui eût donné l'autorisation de sortir seule, si M. le grand doyen ne lui avait pour ainsi dire imposé sa volonté. Elle ne songe pas un instant à reprendre son acceptation, mais elle s'inquiète :

« Quelles seront les premières personnalités que vous visiterez?

— Je suivrai exactement l'ordre qui m'a été fixé par M. le grand doyen.... »

Regardant la liste, Telcide fait un bond. Un des premiers noms qu'elle lit est celui de M. de Fleurville :

« Vous allez voir cet homme. Je vous plains. Il n'en est pas de plus désagréable et de plus avare. Je vous ordonne de ne pas lui révéler que vous êtes notre parente. Il s'imaginerait que j'ai oublié l'histoire de la nochère.

— M. le grand doyen prétend que M. de Fleurville est très riche et que son adhésion, s'il me la donne, en entraînera beaucoup d'autres....

— On exagère son influence.... Tiens! vous irez aussi chez M. Hyacinthe?... Il doit être à peine installé....

— Je ne sais pas, ma cousine. Je ne le connais pas....

— C'est un petit professeur. Je ne crois guère à sa générosité.... Il doit être sans fortune.... »

Arlette, inconsciemment, regarde Marie. Celle-ci était très rouge d'avoir collaboré au nettoyage. Elle ne peut pas rougir davantage. Alors elle pâlit....

Décidément elle n'a pas cessé d'aimer M. Hyacinthe!

Et Arlette s'en va....

Dans la rue, elle découvre que les pavés sont pointus et inégaux. Etant seule, elle a le loisir de trotter légèrement. Ses hauts talons glissent. Quand elle sortait avec ses cousines, elle marchait toujours d'un pas de procession. Elle savoure sa liberté, comme une écolière, avide de grand air. Personne n'est là pour lui dire :

« Saluez à droite Mlle Virginie,... saluez à gauche M. le chanoine.... »

Il lui semble sortir pour la première fois. Elle fait des remarques insoupçonnées. Ainsi jamais la cathédrale ne lui a paru aussi belle que vue de cette ruelle étroite pardessus les toits de tuiles rouges et d'ardoises bleues. Jadis l'enclos était fermé dès que le soleil se couchait. Il se transformait alors en une sorte de béguinage. Dans l'ombre de la basilique dormaient tous les servants de la paroisse.

Les rues allaient en se rétrécissant plus elles se rapprochaient de l'église. De sorte qu'à leur extrémité une chaîne courte suffisait pour les obstruer.

Arlette arrive dans l'avenue principale de la ville. Des hôtels modernes, avec de grandes portes à deux battants et de hautes fenêtres, la bordent. Ce n'est peut-être pas aussi pittoresque, mais ici au moins l'on respire. De temps à autre une automobile regagne son garage. Un domestique en livrée apparaît sur un balcon.

« M. le doyen, pense Arlette, m'a dit de m'adresser à chacune des personnes qui habitent cette rue. Il paraît qu'on doit solliciter d'abord les souscriptions des gens riches. Ceux-ci, flattés qu'on les invite les premiers, se montrent d'autant plus généreux que tous leurs concitoyens, en consultant la liste, connaîtront leur générosité. Quant aux autres, ils se trouveront entraînés par le mouvement général et donnent plus qu'ils ne le voudraient pour que leur obole ne soit pas trop modeste à côté des précédentes.... Et pourtant je serais volontiers allée directement chez M. Hyacinthe. J'ai hâte de connaître ce professeur fameux!... Un peu de patience! Arlette.... Il ne faut jamais brusquer les événements.... »

Elle sonne au numéro 1 de la rue :

« Je viens, mademoiselle, pour une tombola....

— Madame est sortie. Elle regrettera beaucoup.... »

Elle s'adresse au numéro 3 :

« Est-ce que monsieur est chez lui? Je voudrais lui offrir des billets?

— Monsieur est en voyage. Il sera désolé.... »

Et ainsi de suite.... Arlette commence à douter du succès de son entreprise. Visiblement les domestiques ont des ordres spéciaux pour les dames patronnesses comme pour les marchands de vin. Elle arrive au numéro 15! C'est là que demeure M. de Fleurville. Elle presse le bouton électrique. Une vieille servante, en tablier blanc et en bonnet frisé, apparaît :

« Mademoiselle, voulez-vous demander à M. de Fleurville de me recevoir?

— M. de Fleurville regrettera infiniment. Il est sorti,... il y a cinq minutes.... »

Arlette ne peut s'empêcher de répliquer :

« Cela m'étonne. Depuis dix minutes, je me promène sur le trottoir. Et je n'ai vu sortir personne.... »

Un peu déconcertée, la bonne répond :

« J'ai dit cinq minutes, comme j'aurais dit une demi-heure. Excusez-moi....

— C'est que je suis envoyée par M. le grand doyen pour offrir à M. de Fleurville des billets de tombola....

— Monsieur en prendra certainement.

— Au profit des pauvres de Notre-Dame!

— Monsieur est très généreux! A quel prix sont-ils, vos billets?

— Cinquante centimes.

— Ce n'est pas cher, En attendant que monsieur vous envoie son offrande, voulez-vous accepter la mienne, mademoiselle?

— Mais volontiers....

— Hélas! je ne suis pas riche. Voici deux francs.... »

Arlette tire la grande feuille blanche où elle espérait inscrire tant de noms aristocratiques.

« Quel nom dois-je mettre? demande-t-elle.

— Joséphine Flipot.

— P... e... a... u...?

— Non... p... o... t... pot!... comme un pot!... »

Le geste de cette femme modeste est trop joli pour qu'Arlette s'en moque. Elle en sourit au contraire non sans émotion.

« Mais j'y pense!... peut-être bien que M. Jacques souscrira aussi avec plaisir?

— M. Jacques?

— Le fils de M. de Fleurville. Il est justement dans son bureau. Donnez-vous la peine d'entrer. Je vais le prévenir. Il n'est pas souvent ici. Il est toujours à Paris.... »

Arlette est introduite dans un vestibule garni de plantes vertes. Un ours immense en bois sculpté supporte, sous l'escalier, des chapeaux et des manteaux, des parapluies et des cannes, qu'il a l'air de vouloir embrasser tant il les enlace de ses pattes recourbées.

Elle passe dans un salon élégant où des fauteuils Louis XVI et des bergères soyeuses lui rappellent son petit boudoir d'antan. Dans une vitrine, s'étale une collection rare de bonbonnières avec des médaillons, des incrustations, des ivoires sculptés, des camées aux ombres douces. Dans un cadre ovale, sur la glace, un pastel du XVIII[e] siècle! Sur les murs, des esquisses roses de Boucher, un paysage de Sisley, une étude vigoureuse de Jonas.

Arlette respire avec joie dans cette atmosphère parfu-

mée, lorsqu'une voix d'homme retentit à travers les tentures :

« Joséphine, vous n'auriez pas dû laisser entrer. Je ne suis pas comme mon père, moi, je manque de patience. Je n'éprouve nul désir d'être embêté par toutes les vieilles filles de la paroisse.... »

Le front plissé, Jacques de Fleurville ouvre la porte avec un geste de contrariété. On sent qu'il aura vite fait de se débarrasser de la quêteuse indiscrète. Mais Arlette le regarde droit dans les yeux. Elle a la tête un peu penchée et un sourire, qui ne se dissimule à demi que pour se rendre plus expressif.

« Excusez-moi, monsieur, de n'être pas une vieille fille, dit-elle. Vous auriez peut-être préféré.... »

Sans la moindre gêne, il éclate de rire :

« Ah! vous m'avez entendu? Ne m'en veuillez pas....

— Je partage trop votre opinion pour vous en vouloir. J'ai beau me raisonner, j'ai beau me forcer.... Moi, non plus, je ne peux arriver à supporter les vieilles demoiselles.... C'est très curieux! Ça doit être de naissance....

— Peut-être!... Or, moi, j'en ai ma famille encombrée. Quand nous avons une cérémonie, un dîner de mariage ou de première communion, ou d'enterrement, il en traîne dans tous les coins. C'est lamentable!

— Eh bien, moi, monsieur, j'en ai un salmis à la maison....

— Vous?

— Oui, monsieur, moi qui vous parle!

— Permettez que je vous adresse....

— Vos condoléances? merci.... Je les accepte.

— Non,... mes consolations.... Je ne me serais pas permis.... Puis-je vous demander le nom de ce salmis....

— C'est un salmis de quatre!

— Ah?

— Vous allez les reconnaître. On peut les voir en liberté le matin quand elles vont à la messe. Pendant des années, elles ont porté le même chapeau vert avec capote de satin miroitant et bride de velours perroquet....

— Comment? si je les reconnais?... Ce sont nos vieilles loc....

— Vous l'avez dit! Locataires!

— Que je vous plains!

— N'est-ce pas? ma destinée est douloureuse. Quand

on est affligée de quatre crampons, comme je le suis, on n'est presque plus présentable dans le monde....

— Vous exagérez....

— Hélas! non.... Ainsi, tenez, nous deux, nous bavardons gentiment. Nous sommes là, comme des camarades. Nous ne nous connaissons pas depuis longtemps, mais nous nous sommes découvert les mêmes idées sur les vieilles filles. Eh bien, nous aurons beau faire. Il y aura toujours une chose qui nous séparera, une chose grave, une chose terrible....

— Qu'est-ce que c'est?

— Une gouttière.

— Hein?

— Oui,... une gouttière, qui coule depuis huit ans, mon cher monsieur, et qui met de longues taches noires sur le mur.... C'est horrible!

— C'est une honte!... Il faut l'arrêter....

— Oh! gardez-vous-en bien....

— Pourquoi?

— Parce que c'est par cette gouttière que se déverse la bile de mes cousines. Les vieilles demoiselles ont besoin d'avoir dans leur vie, toujours prêt, un motif de discussion pour les jours de mauvaise humeur. Si vous leur supprimez celui-ci, les dames aux chapeaux verts devront en inventer un autre. Ça fatiguera leur imagination. Ayez pitié d'elles. Soyez bon pour les vieilles filles!

— Vous êtes amusante.... Mais dites-moi,... est-ce que vous êtes obligée d'habiter....

— Avec mon quatuor?

— Oui.

— Je suis forcée,... absolument forcée.... Sans quoi!...

— Ah!

— C'est curieux d'ailleurs que vous ne connaissiez pas mon histoire. Tout le monde la sait en ville. Arlette, c'est moi!

— Enchanté....

— Arlette! la petite cousine ruinée que ces demoiselles Davernis ont été assez bonnes pour recueillir!... Vous n'êtes donc au courant de rien, cher monsieur?

— Je vous prie de m'excuser....

— Oh! je ne vous en veux pas. C'est d'ailleurs un fait qui n'est pas encore entré dans l'histoire de France....

— J'habite Paris, n'est-ce pas? Je suis arrivé cette nuit par le train de onze heures....

— De Paris?... vous venez de Paris!... Ah! que je vous regarde!... Paris!... Paris!... »

Arlette éprouve soudain une vive émotion. Déjà de se sentir dans ce salon coquet, elle était comme transfigurée. De voir un Parisien, de pouvoir parler avec lui de la ville si chère à son cœur, elle a envie de pleurer. Jacques s'en aperçoit....

« Vous connaissez Paris? lui demande-t-il avec de la tendresse dans sa voix.

— J'y suis née,... avenue Kléber.... J'avais confiance dans mon « Etoile »..... Hélas!... Enfin! n... i... ni, c'est fini.... Je n'y pense plus.... J'y retournerai un jour... ou jamais!... Ça m'est égal.... Mais vous, parlez-m'en, dites?... Vous serez si gentil!

— Que désirez-vous que je vous raconte?

— Est-ce que vous allez souvent au Bois?

— Oui, fréquemment.

— Dire que nous nous sommes peut-être rencontrés jadis!

— Qui sait?

— C'est probablement faute d'avoir fait préalablement connaissance que nous ne nous sommes pas reconnus?...

— Probablement!

— J'ai souvent pensé au nombre des gens qui avaient les mêmes goûts, les mêmes caractères et qui se seraient follement aimés si le hasard les avait amenés une seconde sur le même chemin, tandis qu'ils traînent lamentablement sur des routes différentes....

— Comme vous êtes étrange! Jamais je n'ai rencontré une jeune fille qui soit autant que vous à la fois sérieuse et narquoise. On croit que vous allez dire une plaisanterie et vous formulez une observation qui ne manque pas de profondeur....

— Merci pour la profondeur!

— On croit que vous parlez gravement et vous lancez une blague....

— Qu'est-ce que vous voulez? C'est la vie!

— Je vous trouve délicieuse!

— Et au théâtre? Qu'est-ce qu'on a donné de nouveau, ces temps-ci? »

Arlette parle, parle. Jacques répond à toutes ses questions. Ils sont assis l'un près de l'autre sur un canapé. Soudain elle demande :

« Dans quel quartier habitez-vous?

— Boulevard Malesherbes.
— Et vous venez souvent ici? »
Avant de se prononcer, Jacques se lève. Il va s'assurer que personne ne l'écoute derrière les portes. Il constate qu'il peut s'exprimer sans crainte. Prenant un ton de confidence, il déclare alors :
« Je reviens le moins possible.
— Comme je vous comprends!
— Il faut vous dire que mon père est un vieux Parisien. Il passe six mois de l'année auprès de moi.... »
Une pendule sonne à ce moment quatre heures. Arlette sursaute :
« Mais nous bavardons.... Excusez-moi.... Il faut que je me sauve....
— Déjà?
— Je dois voir cet après-midi M. Hyacinthe....
— Quel Hyacinthe? J'en ai connu un jadis....
— C'est le même,... professeur au collège, avec une valise jaune....
— Je le croyais parti....
— Oui.... Comme le volatile de la fable, il a fait son globe-trotter pendant dix ans. Fatigué, rompu, il a fini par regagner son premier pigeonnier....
— Pauvre homme!
— J'espère pouvoir le cueillir sur son perchoir.... Au revoir, cher monsieur, je suis enchantée de vous connaître....
— Et moi, je suis ravi, mademoiselle.... »
Elle lui tend la main pour une poignée franche, à l'anglaise. Il la regarde en souriant.
« Pourquoi me regardez-vous?...
— Parce que vous n'allez pas partir ainsi....
— Comment?
— Vous n'allez pas partir sans m'avoir donné des billets de tombola.
— Ah! oui, c'est vrai.... Mais vous n'y tenez pas.... Je m'en voudrais d'insister.... Vous m'avez reçue si aimablement....
— Au contraire.... J'en désire quelques-uns....
— C'est au profit des pauvres!
— Ce serait au profit des charcutiers divorcés ou des généraux arthritiques que ce serait absolument la même chose.... Du moment que c'est vous qui offrez, je ne puis qu'accepter.... Voici deux cents francs pour mon père et pour moi....

— Oh! c'est trop!

— Non, non....

— Que je vous marque! Fleurville s'écrit F... l.. e... u... r, fleur, comme une fleur?

— Oui.... Et ville... comme une ville!

— Le tirage de la tombola aura lieu dans six semaines au cours d'une matinée artistique. Je vous enverrai une invitation....

— Je me ferai un plaisir d'y assister....

— Au revoir, monsieur....

— Au revoir, mademoiselle.... »

Arlette est à peine dans la rue qu'elle se sent incapable d'aller aujourd'hui chez M. Hyacinthe. Pour dire à ce dernier tout ce qu'elle veut lui laisser entendre, il importe qu'elle ait les idées absolument nettes. Elle les avait tantôt. Elle ne les a plus maintenant. Son esprit est brouillé. Est-ce le ton primesautier de sa conversation avec Jacques de Fleurville? est-ce l'amabilité du jeune homme? est-ce son évocation de Paris? Elle ne discerne rien, sauf qu'elle est troublée et que son trouble est exquis. Loin de le secouer, elle s'y abandonne.

Ne songeant plus à sonner à d'autres portes, elle marche droit devant elle. Il y a là un jardin public autour des ruines d'une ancienne abbaye. Elle s'y assied un instant. Des enfants, en jouant, se poursuivent et se chamaillent.

Elle se répète en elle-même tout ce que Jacques lui a dit. Et elle pense :

« Il est très gentil ce jeune homme.... Nullement snob. Il m'a paru intelligent.... Viendra-t-il, dans six semaines, à ma grande représentation? Mystère.... Il m'a semblé que je ne lui étais pas indifférente.... Est-ce que par hasard je ne serais pas aussi loin de Paris que je me l'imaginais?... Ce serait la réalisation d'un joli songe!... En travaillant pour les pauvres, j'aurais travaillé pour moi-même, et la tombola m'aurait valu le gros lot : mon bonheur!... »

L'imagination a vite fait de réaliser des prodiges! Lorsqu'elle rentre chez elle, Arlette ne pense plus du tout au roman de Marie. Elle en a entrevu un autre.

« Eh bien, mon enfant, lui demande Telcide.... Avez-vous réussi dans vos premières démarches?...

— Oui, ma cousine,... au-delà de toutes mes espérances.

— M. de Fleurville vous a reçue?

— Non, mais j'ai vu son fils, qui m'a donné deux cents francs.... Il a été fort aimable....

« Vous connaissez Paris? » lui demande-t-il.

— C'est étonnant!... Vous a-t-il annoncé qu'il va épouser une jeune fille noble, très riche, Mlle de Poulbacques?... Il paraît que ses fiançailles sont officielles....

— Il ne m'en a rien dit.... »

Arlette a brusquement l'envie de jeter par la fenêtre les billets de la grande tombola....

CHAPITRE III

« M. Ulysse Hyacinthe ne serait-il pas chez lui? »

Arlette a tiré une première fois le pied-de-biche de la sonnette. Personne ne répond. Elle le secoue à nouveau. La maison est silencieuse.

Elle descend les deux marches et vient au milieu de la rue, comme si la façade pouvait lui révéler son mystère. Pas un rideau des fenêtres ne bouge.

Enfin, au premier étage, une porte claque.... Puis une seconde.... Le bois vert d'un escalier neuf gémit sous un pas lourd.... On perçoit le glissement de deux savates sur les dalles d'un couloir.

Un gros homme presque chauve, aux favoris jaunes, au nez rond et plat, apparaît. Il a des lunettes, mais il regarde par-dessus, en faisant des yeux blancs. D'un air bougon, qui lui est peut-être coutumier, il questionne :

« Pourquoi avez-vous sonné deux fois?

— Parce que je désirais parler à M. Hyacinthe.

— Le professeur?

— Lui-même.

— C'est moi. »

Arlette a la force de réprimer une envie de pouffer. Ce malheureux Ulysse est absolument ridicule. Il devait se laver les mains, il a encore les manches de son veston relevées. Son gilet, fermé seulement par le bouton du haut, laisse voir un triangle de sa chemise en flanelle rayée gris et vert.

De sa voix grave, qui faisait frissonner délicieusement Marie et qu'Arlette juge sépulcrale, il demande :

« Qu'est-ce que vous me voulez?
— De la part de M. le grand doyen....
— M. le grand doyen? »

Visiblement il s'étonne qu'un prêtre aussi considérable s'occupe de sa modeste personnalité laïque.

« Oui.... Je viens vous offrir des billets....
— De chemin de fer?... Merci.... Je ne voyage plus.... Je n'ai que trop voyagé.... »

Le pauvre homme! il est hanté par le souvenir de ses courses à travers la France, à la poursuite d'un repos et d'une sérénité à jamais perdus!

« Non.... Des billets pour une tombola, organisée au bénéfice des pauvres....
— Ah! bon!... Entrez.... »

« L'avarice n'est toujours pas son principal défaut! » songe Arlette.

Il l'amène dans une salle à manger, carrée, presque sans meubles, mais claire, propre, avec une tapisserie crème aux fleurs roses. Tout en traversant le couloir, il abaisse ses manches et ferme son gilet. Comme une odeur fraîche de peinture et d'essence la saisit à la gorge, Arlette tousse. M. Hyacinthe disparaît.

Il revient un moment plus tard, porteur d'un verre d'eau. Il tient dans sa main un morceau de sucre.

« Au fond c'est un bon homme! » pense Arlette. Doucement il met le sucre dans le verre et longuement il remue l'eau avec une cuiller de ruolz :

« Buvez.... Ça vous soulagera.... Elle est très fraîche.... J'ai fait couler l'eau « avant ».
— Merci.... Je me sens mieux.... »

Avait-il été vraiment inquiet? Il prend un air satisfait.

La petite quêteuse en profite pour lui commencer son boniment sur le ton emphatique qui lui semble devoir convenir à son interlocuteur :

« Vous avez certainement remarqué, monsieur, combien le nombre des malheureux s'accroît chaque jour. Il faut, comme moi, s'être penché sur la misère humaine pour connaître les profondeurs qu'elle peut atteindre. Je ne sais rien de plus effarant.... »

En signe d'acquiescement, il balance sa grosse tête comme un Bouddha chinois.

« M. le grand doyen estime qu'il est du devoir de chacun de collaborer, selon ses ressources, à l'œuvre sublime de la charité. Dans quelques semaines, une tombola sera

tirée, dont le bénéfice appartiendra intégralement aux pauvres de Notre-Dame. J'ai pensé.... M. le doyen a pensé que vous tiendriez à participer, dans la mesure que vous....

— Oui... oui. »

Arlette en a assez dit. M. Hyacinthe tire de la poche de son pantalon un porte-monnaie vaste, dont le cuir repoussé garde les traces dorées d'une tour Eiffel au-dessus d'une inscription : *Souvenir de l'Exposition de 1900.* Et il y prend une pièce de monnaie :

« Je ne sais pas le prix des billets. Donnez-m'en pour « ça. »

« Ça », c'est deux francs!

« Je voudrais vous offrir davantage, mais je ne suis pas riche. »

« Tiens! il dit la même chose que la domestique des Fleurville! pense Arlette. S'il se doutait pourtant que toute cette comédie est organisée pour son bonheur! »

Mais il n'en a pas la moindre idée. Sa souscription offerte, il n'attend plus que le départ de la jeune fille. Celle-ci, qui est loin de vouloir s'en aller, inscrit sur son carnet :

« M. Hyacinthe!... Quel prénom, s'il vous plaît?

— Ulysse....

— Ah!... Est-ce que vous connaissez Ithaque? »

Cette question le surprend si fort qu'il en roule des yeux. Mais c'est là son domaine de professeur, il a saisi l'allusion. Il daigne en sourire tout en croisant ses mains sur le cordonnet noir, qui lui sert de chaîne de montre et qui balafre son abdomen.

Dans ce geste, Arlette s'aperçoit qu'il a le bout des doigts jaunis par le tabac.

« Non.... Je ne suis pas allé en Grèce. J'ai pourtant beaucoup trop circulé....

— *Heureux qui, comme Ulysse, a fait un beau voyage!...*

— Vous connaissez les classiques....

— Oui.... J'ai énormément de relations....

— C'est parfait!... Vous avez vos brevets?

— J'en ai un : mon brevet de chauffeur.... »

Comme Arlette lance ses boutades avec un sérieux imperturbable, M. Hyacinthe est un peu déconcerté. Son esprit n'est pas assez vif pour la suivre dans ses fantaisies, mais c'est à dessein qu'elle le bouleverse. Ainsi, à brûle-pourpoint, elle peut lui déclarer familièrement :

« Alors, « comme ça », mon cher monsieur, vous voilà revenu dans votre vieille cité!... »

« JE VIENS VOUS OFFRIR DES BILLETS.... »

Comment cela peut-il intéresser une jeune fille de cet âge! Il est si dérouté qu'il ne se le demande pas, il condescend à répondre :

« Vous êtes trop jeune pour vous souvenir de moi....

— En effet, dit-elle gentiment, mais j'ai si souvent entendu parler de vous que j'éprouvais le plus vif désir de vous connaître.

— Ah!

— Je suis très renseignée sur votre compte. Je pourrais vous dire sur vous des choses qui vous étonneraient bigrement.

— Ah!

— Vous ne pouvez pas vous douter à quel point vos amis ont regretté votre départ, il y a dix ans....

— Mes amis,... lesquels? Je n'en ai jamais eu....

— Croyez-vous?... M. le grand doyen me répétait encore l'autre jour combien Mme Hyacinthe était une sainte femme....

— Maman!

— Tous ceux qui ont eu la faveur de l'approcher se consolent mal de sa disparition....

— Pas tant que moi.... »

Très sincère, il tire un large mouchoir à carreaux de sa poche et se tamponne violemment les yeux en reniflant.

« Heureusement, continue Arlette, vous n'êtes pas de ceux pour qui une maison est triste dès qu'elle ne contient pas une femme et des enfants....

— Moi?

— Oui.... Vous êtes un esprit supérieur.... Vous avez la science pour femme, vos élèves pour enfants et vos livres pour amis....

— Evidemment,... en principe....

— Il n'y a pas d'existence plus admirable que la vôtre. L'apostolat que vous vous êtes imposé est le plus noble de tous. Vous façonnez à votre image les jeunes intelligences. Vous pétrissez, de vos doigts savants, les esprits incultes. Et vous faites s'ouvrir les âmes aux beautés du monde.... »

Sans sourciller, M. Hyacinthe reçoit ce couplet en pleine figure. C'est la première fois qu'on lui parle ainsi. Des horizons inconnus brillent devant lui. Il gonfle sa poitrine comme un soufflet d'harmonium et exhale :

« C'est pourtant vrai que je fais tout cela!

— C'est si vrai, poursuit Arlette, que je n'ai jamais pu contempler un professeur sans être pénétrée de respect....

— Vous?

— Oui.... Qu'est-ce que c'est que le professeur, sinon le semeur d'idées?... La graine que vous jetez peut être longue à germer. Le moment vient toujours de la moisson radieuse. Un homme accomplit-il une action d'éclat, qui sait si ce n'est pas parce qu'à cette minute-là fleurit une des semences que l'éducateur a déposées en lui alors qu'il n'était qu'un tout petit enfant?... »

M. Hyacinthe sourit, mais en sceptique. Le bel enthousiasme de la jeune fille l'amuse, mais elle ne le convainc pas. Il sait trop que la vérité est plus cruelle. Comme un des principes de sa vie est de traquer l'erreur partout où elle s'embusque, il juge utile de répliquer, au risque de tuer une illusion :

« Vous venez de peindre, mademoiselle, le portrait du professeur. Vous avez pris les couleurs les plus flatteuses. Malheureusement votre portrait n'est pas ressemblant....

— Comment? dit Arlette, qui feint l'étonnement.

— Certes, si les élèves étaient attentifs et studieux, notre mission serait à peu près celle que vous avez imaginée. Notre joie serait intense de préparer la nourriture intellectuelle de la jeunesse en disséquant et en assaisonnant pour elle les chefs-d'œuvre....

— Ces musées dont vous êtes les gardiens!

— Mais les collégiens sont des cancres, de mauvais garnements, qui n'ont pour tout génie que celui du mal. Ils ne comprennent rien parce qu'ils ne veulent rien comprendre. A la fin de la récréation, je m'avance vers eux, en frappant des mains pour leur indiquer que c'en est fini des jeux et des ris. Je leur crie : « *Et nunc erudimini!* » A cet appel, chacun devrait ouïr la voix de sa conscience. Bienheureux ceux à qui les pures délices de l'étude sont permises! Ils devraient crier : « *Hosannah!* » Ils répondent : « La barbe! »

— Oh!

— Avant de commencer ma classe, je dois, pendant dix minutes, agiter ma sonnette et taper, avec ma règle, sur le bord de mon bureau.

— Ce sont des mœurs déplorables....

— Connaissez-vous Véron?

— Non.

— C'est un galopin.... Hier je lui ai demandé la traduction de *Puer, abige muscas.*

— Enfant, chassez les mouches!

— Oui.... Il m'a répondu : « Ça veut dire : Pierre a pigé « la muscade. » Vous avouerez que ce ne sont pas là des choses de mon âge! Vous pensiez que j'étais un homme heureux! Hélas! non, je ne le suis pas.... Un professeur? ça devrait être tout ce que vous avez dit... et ça n'est qu'un garde-chiourme.... »

Arlette juge utile pour sa cause de prendre une physionomie apitoyée, quoique l'entretien suive exactement la courbe voulue par elle!

« Mais alors? » murmure-t-elle d'une voix où, dans le lointain, il y a un vague bruit de sanglots.... « Mais alors, si vous n'avez pas la science pour femme, vos élèves pour enfants et vos livres pour amis, vous devez vivre des heures mortelles d'ennui....

— Je ne sais pas....

— Mariez-vous.

— Il est trop tard!

— Ah! ah! vous êtes puni.... Vous êtes bien tous les mêmes.... Tant que vous êtes jeunes, vous refusez d'aller à la mairie.... Vous ne voulez pas vous mettre la corde au cou.... Vous faites le dandy dans les salons.... Vous faites le beau sur les boulevards.... Vous courez le monde.... Vous voyagez....

— Je vous assure que je n'ai jamais fait le beau!... »

M. Hyacinthe se trouve là sur un terrain glissant. Peu à peu il perd pied. Son regard papillote. Il essuie les verres de ses lunettes comme si ceux-ci en étaient responsables. Arlette constate qu'il a les yeux tout petits et tout drôles.

« Et puis un jour, continue-t-elle, vous vous apercevez que vous avez eu tort de ne pas fonder un foyer.... Et vous vous dites : « Il est trop tard!... » Mais sapristi! il faut réagir, monsieur Hyacinthe.... Une femme est nécessaire à l'homme....

— Oui,... pour le linge! »

La réponse est trop imprévue pour qu'Arlette n'en soit pas elle-même interloquée....

« Pour le linge!

— Oui,... mon linge s'abîme.... Jadis maman le recousait toujours avant de le remettre à la blanchisseuse. Et elle le comptait!... La semaine dernière, on m'a rendu une chaussette de moins....

— Vous le voyez bien!... Mariez-vous.... Si vous ne le faites pas pour vous, faites-le au moins pour vos chaussettes.

— Me mariez ... me marier?... vous croyez que c'est facile!

— Il y a tant de jeunes filles, dont tout le rêve est d'épouser un professeur.... D'ailleurs, quand on a votre situation et vos avantages personnels, on a dû aimer... et être aimé.... Je suis convaincue que si vous regardiez au fond de votre cœur.... Mais je me mêle là de questions intimes.... Excusez-moi, cher monsieur. Je vous laisse.... J'habite chez mes cousines, qui doivent m'attendre.... »

Elle pense qu'il va s'inquiéter du nom de celles-ci. Il se contente de lui ouvrir la porte en silence. Il est tout songeur! Elle précise donc :

« Mes cousines sont les demoiselles Davernis! »

Ils entraient dans le couloir. M. Hyacinthe s'arrête. Il relève ses lunettes sur le front, se croise les bras, et profère :

« Ah! ces dames sont vos cousines? J'ai logé jadis dans une maison voisine de la leur....

— Je suis orpheline.... Elles m'ont recueillie.... Elles sont si bonnes!

— Oui....

— Ma cousine Marie surtout est très gentille. Elle est d'ailleurs beaucoup plus jeune que ses sœurs. Son caractère est charmant. Je l'aime infiniment.... »

Après un temps et un soupir, elle ajoute :

« C'est triste que sa mère lui ait gâché les plus belles années de sa vie....

— Ah! sa mère?...

— Oui.... Mme Davernis n'agissait jamais qu'à sa guise. Elle était si jalouse de son autorité que ses filles pouvaient être demandées en mariage, elle répondait « non », sans même les consulter....

— Est-ce possible!

— Ma cousine Marie a beaucoup souffert, car, paraît-il, on a fréquemment sollicité sa main. Elle n'en a jamais rien su.... Mais je vous fais là des confidences, monsieur Hyacinthe.... Je ne sais pas pourquoi je vous dis tout cela.... C'est votre faute!

— Ma faute?

— Oui.... Vous avez une de ces façons d'interroger les gens!

— Ah! vous trouvez?

— Vous auriez dû être juge d'instruction.... Mais cette fois, je vous quitte.... J'espère que vous assisterez à notre

tombola.... Je m'arrangerai pour que nous formions un petit groupe sympathique avec mes cousines.... »

Elle lui tend une main qu'il serre dans ses grosses pattes. Il voudrait dire quelque chose pour remercier. Mais il ne trouve rien. Il est extrêmement troublé. Arlette achève en lui disant :

« Une recommandation : vous ne répéterez surtout pas à ma cousine Marie que les professeurs ne sont pas heureux. Elle en serait navrée....

— Ah! pourquoi?

— Parce que... parce que... c'est elle qui m'a dit....

— Qui vous a dit quoi?

— Que les professeurs sont des semeurs d'idées.... »

CHAPITRE IV

Les rideaux sont propres, d'une blancheur crue, avec des plis raides, car ils sont à demi empesés. Des housses immaculées recouvrent les meubles. Le globe de cristal de la pendule est si clair que, dans sa transparence, on aperçoit l'image des fenêtres déformées selon la courbe. Les boutons de cuivre aux portes luisent comme de l'or jaune, tant ils ont été frottés. Le grand corridor, lavé, relavé, est plus humide que jamais.

Le bataillon des chanoines est en ordre sur le mur. Le chanoine Buran est rentré en grâce.

Dans les armoires, les piles de linge sont alignées harmonieusement. Pas un cordon de tablier ne dépasse. Une odeur de lavande s'en exhale. Ces draps, ces serviettes, ces taies d'oreiller ont séché dans la campagne et sont imprégnés de l'odeur fraîche des herbes.

Plus rien ne traîne. Tout est net. Sur les cheminées, les vases ont été vidés des bouchons, des bobèches ébréchées, des bouts de ficelle pleins de nœuds, des épingles à cheveux, qu'on y trouve fréquemment.

Dans la cuisine, Ernestine est comme un général au milieu de ses troupes, un jour de revue.... L'escadron des casseroles de cuivre, le régiment des plats d'étain, l'artillerie lourde des marmites en fonte, l'artillerie légère des cocottes en terre,... tout cela rutile à sa place, par rang de taille, en bonne position, admirablement aligné et astiqué, devant le plumeau, sorte de général à panache.

Le grand nettoyage du printemps est terminé....

Ces demoiselles Davernis sont bien lasses. Elles ont les

mains usées par les lavages et les frottements. Mais elles parcourent leur maison, comme un champ de bataille, témoin de leur victoire contre les toiles d'araignée et la poussière.

D'avoir tout bouleversé pendant six semaines et d'avoir reconquis le calme, il leur semble que, par elles, un problème, des plus profonds, a été résolu.

Mais voici que Telcide désire ses socques pour aller au jardin sans se mouiller les pieds :

« Où sont-ils? ma bonne sœur Rosalie, ne les avez-vous point vus?...

— Ils étaient rangés dans le bas de la commode, ma bonne sœur Telcide....

— Je vais y voir.... »

Mais Telcide est arrêtée par Marie, qui s'est enfoncé une aiguille dans le doigt et qui cherche le carnet de taffetas gommé.

« Où est-il? demande-t-elle. D'habitude il était dans le tiroir du secrétaire avec les vieux timbres pour les petits Chinois. Il n'y est plus?

— J'ai cru le voir dans le buffet.... »

Les quatre sœurs constatent, à leur détriment, que, lorsqu'on range trop soigneusement ses affaires, on n'en retrouve plus aucune....

Elles n'en sont pas moins ravies et recommencent à égrener le chapelet de leurs petites habitudes....

Pendant ce temps, Arlette connait l'agitation des veilles de fête. C'est demain que doit avoir lieu la manifestation artistique, qui sera clôturée par le tirage de la tombola. Tout annonce un véritable succès. Les billets ont été placés avec une relative facilité. Les lots ont été envoyés nombreux. Certaines grosses souscriptions ont même été adressées à M. le grand doyen; Arlette a le droit d'être fière de son œuvre. Sa visite à M. Hyacinthe a réussi au-delà de son espérance. Elle ne doute pas un seul instant que le professeur occupe sa place réservée. Et pourtant elle n'est pas satisfaite. Vainement elle essaie de se raisonner :

« Voyons, Arlette, voyons,... du courage!... Evidemment cela aurait été un joli conte de fées.... Jacques de Fleurville est séduisant.... Mais depuis quand les rêves se réalisent-ils aisément?... Il n'y aurait pas de malheureux sur la terre s'il suffisait de le vouloir pour que s'accomplisse ce que l'on désire?... Que m'a-t-il dit d'ailleurs, qui ait légitimé la brusque saute de mon imagination? Rien....

J'étais folle.... Dois-je même lui reprocher de ne m'avoir point dit qu'il était fiancé?... Quel droit avais-je à ces confidences?... Qui sait s'il ne m'a pas trouvée exagérément coquette?... Mais c'est fini, absolument fini!... Je ne veux plus y penser.... Par politesse, il m'a répondu : « oui », lorsque je lui ai demandé s'il assisterait à la fête.... Mais il ne viendra pas.... Inutile que je lui garde une place.... J'ai pourtant conservé son billet, le n° 37.... Mais je ne le lui enverrai pas.... Ce serait un billet perdu!... C'est dommage! »

L'entrée de Telcide, de Rosalie, de Jeanne et de Marie trouble ses réflexions. Les quatre sœurs désirent admirer les lots de la tombola. Arlette en a réuni quelques-uns dans sa chambre.

« Nous sommes des petites curieuses, déclare Telcide. Montrez-nous vos merveilles, ma chère enfant.

— Volontiers, ma cousine.

— Lorsque je dis « merveilles », d'ailleurs, je m'entends. Nous savons ce que sont les lots de semblables loteries. Chaque donateur profite de la circonstance pour se débarrasser des objets usagés, abîmés ou encombrants qu'il a chez lui.... »

Mais quel étonnement! Si les cadeaux qu'a obtenus Arlette ne sont pas tous admirables, ils n'en sont pas moins de valeur appréciable. Evidemment il y a là les inévitables boîtes de carton, qui sont devenues artistiques parce qu'on les a recouvertes de rafia, les gravures de saints avec des cadres lourds de plâtre doré, les cache-pots avec de grosses fleurs stérilisées, les tapis constitués par une infinité de débris d'étoffes, les abat-jour faits avec des timbres.... Mais il y a aussi de jolis petits bronzes, des encriers de nickel, des pendules de voyage, un parapluie....

Chose notable! personne ne peut, en regardant les lots, voir ce parapluie sans aussitôt l'ouvrir.... Chacune des quatre demoiselles l'ouvre à son tour.

« Mais ce sera une tombola superbe! » s'écrie Telcide....

Dame! s'il arrive qu'on ose offrir à de vieilles quêteuses de vieux cadeaux, on hésite lorsque la solliciteuse est élégante et jeune....

« Devinez combien j'ai de coffrets garnis de coquillages comme celui-ci! demande Arlette.

— C'est très joli, dit Rosalie.

— J'en ai cinquante-deux.... Des marmites, j'en ai cinq,... sept personnes m'ont promis des poulets; deux autres des

lapins; une troisième, un canard; une quatrième, un cochon de lait. L'imagination des donateurs d'une tombola est insondable!

— Est-ce que le programme du spectacle sera intéressant? » s'inquiète Jeanne....

Ces demoiselles ont été trop absorbées dans leur nettoyage pour avoir eu d'autres occupations pendant six semaines.

« Le programme sera artistique et littéraire. J'ai obtenu le concours des musiciens, des chanteurs, des déclamateurs, en un mot de tous les types de la ville qui croient avoir du talent. Pauvres gens!

— Pourquoi dites-vous « pauvres gens »?

— Parce que j'ai assisté à leurs répétitions. Jamais je n'ai autant ri.

— Ce sera donc très amusant!

— Oh! oui, oui.... Ce le sera....

— Nous mettrons nos robes du dimanche et nos chapeaux avec la petite marguerite et les petites feuilles. Il y aura beaucoup de monde?...

— Enormément! On a sollicité tant d'invitations que je crains une véritable cohue. La salle sera trop remplie....

— Nous arriverons de bonne heure.

— M. le grand doyen est enchanté. La plupart des personnalités de la ville seront dans l'assistance. Si vous désirez voir le plan des chaises réservées, le voici.... J'ai gardé les cinq premiers rangs.... »

Arlette leur tend une large feuille de papier, sur laquelle des carrés sont dessinés au crayon rouge. Le nom du titulaire de chaque place numérotée est inscrit. Telcide et Rosalie se penchent. Jeanne et Marie attendent leur tour :

« N° 3, M. le grand doyen! dit Telcide, qui lit à haute voix.... N° 5, M. le premier vicaire!... N° 6, M. le président de la jeunesse catholique!... N° 7, M. le président de la Conférence de Saint-Vincent-de-Paul!... N° 8, M. le chanoine Buran! Ah! ah! nous verrons s'il me saluera.... N° 9, n° 10, n° 11, n° 12....

— C'est le rayon des chanoines.... N° 32, Mlle Telcide Davernis! Est-ce une bonne place?

— Excellente, ma cousine. Juste au milieu! On vous verra de toute la salle.

— Ah! tant mieux!... N° 33, Mlle Rosalie.... N° 34, Mlle Jeanne.... N° 35, Mlle Marie.... N° 36, Mlle Arlette.... Tiens! il n'y a pas de nom au n° 37....

— Non, ma cousine.... C'est une place qui a été promise à une personne qui n'y pense certainement plus. Je ne l'ai donc pas encore envoyée....

— Qui est cette personne?...

— Je.... Je ne me rappelle plus, ma cousine....

— N° 43, Mlle Félicité Lerouge....

— Juste derrière ma cousine Rosalie....

— N° 44, Mlle Caroline Lerouge....

— Juste derrière ma cousine Jeanne....

— N° 45, M. Ulysse Hyacinthe.... Le professeur?

— Lui-même! Je vous ai raconté, ma cousine, la façon charmante dont il m'a reçue.

— En effet!

— C'est un homme tout à fait éminent.

— Oh! murmure Marie.

— Je ne sais pas si je le reconnaîtrai, dit Telcide.

— Il était très bien de sa personne, reprend Marie.

— Il l'est toujours! »

Amour! bel amour! il n'est pas au monde de plus grand magicien que toi. D'un professeur lourdaud, vieillot, maniaque, tu fais un Adonis!

« Et il a promis de venir?

— Oui, ma cousine Marie. Après m'avoir remis son offrande, il m'a laissé entendre qu'il assisterait volontiers à la représentation. Il aime toutes les manifestations artistiques!... Je lui ai envoyé un carton.... Où sera-t-il placé?... Voyons un peu.... Ah! là.... Il sera juste derrière vous, ma cousine Marie.... »

A ce moment, Ernestine paraît, portant un colis soigneusement ficelé....

« Encore un lot!

— De qui?

— On ne sait pas.

— Attention! c'est fragile!... »

Devant les quatre têtes, qui se baissent, anxieuses, Arlette dénoue la ficelle dorée. Le papier recouvre un écrin de satin bleu pâle. Et cet écrin contient une bonbonnière en vieux Japon si translucide qu'à travers sa porcelaine on aperçoit la forme rose des doigts.

« Oh! elle est ravissante! » dit Arlette.

Les quatre demoiselles ne formulent aucune opinion. Dès que les choses atteignent un certain degré, elles ne sont plus de leur domaine. Il leur faut de la réflexion pour qu'elles se hasardent à risquer un avis :

« Comme ces oiseaux sont finement peints!... Et ce paysage en miniature, cette pagode.... »

Arlette s'extasie.

« Qui vous envoie cela? demande Jeanne.

— Je ne sais pas. Il doit y avoir une carte? Cherchons-la.... »

En la trouvant dans les papiers, Telcide manque s'évanouir. Elle lit le nom de Jacques de Fleurville.

« Le fils du propriétaire! »

Arlette vérifie l'adresse. Jacques de Fleurville s'est souvenu de son petit nom. Elle en éprouve une joie très douce, sans raison cependant, puisqu'il est fiancé!...

Elle n'écoute pas Telcide, qui maugrée :

« Il a payé cette bonbonnière au moins cent francs. Il aurait mieux fait de réparer notre « nochère. »

Elle songe que tout à l'heure, dans une de ses enveloppes parfumées, elle glissera le ticket de la place n° 37, et, de sa plus belle plume, elle écrira : M. Jacques de Fleurville.

CHAPITRE V

Un groupe stationne devant la porte, sur le trottoir....

De toutes les rues avoisinantes, des familles arrivent. Les enfants, qui craignent d'être en retard, traînent leur mère ou courent en avant en éclaireurs. Il y a là de grands garçons de quinze ans, qui ont poussé comme des « asperges » et qui ont encore des pantalons courts aux jambes collantes. Les jeunes filles portent sur la poitrine leur médaille d'enfants de Marie. Les membres de la Jeunesse catholique ont la croix de Malte à la boutonnière. Des prêtres âgés, d'un embonpoint imposant, accompagnent de jeunes abbés sympathiques. Des dames élégantes, aux chapeaux empanachés et aux gants blancs, s'immiscent entre les rangs d'orphelines sombres.

L'air important, le chapeau en arrière, un jeune homme fend la foule. Il distribue des poignées de main et crie : « Bonjour, mon cher.... Mes hommages, madame.... » On lui répond : « Bonne chance.... Nous allons vous applaudir. » C'est un des artistes inscrits au programme.

M. le grand doyen est déjà dans la salle. Le dos appuyé à la scène, debout, il s'amuse du spectacle que lui offre le public se précipitant pour retenir les chaises.

D'immenses tentures de velours rouge sont fixées d'un bout à l'autre avec des franges et des glands d'or. Des guirlandes de papier coloré entourent des oriflammes bleues de Jeanne d'Arc.

Des feuillages et de l'andrinople drapé dissimulent le devant du proscenium. La rampe, faite de gazon et de fleurs, est une plate-bande.

« Est-ce assez ingénieux! prononce M. le grand doyen.... Voici la petite fée ordonnatrice.... »

Et il présente Arlette.

« Monsieur le grand doyen, répond celle-ci, je ne vous ai pas encore indiqué votre place. Ce beau fauteuil au dossier majestueux, aux bras accueillants, vous est réservé. Désirez-vous un coussin pour les pieds?

— Non, merci, mon enfant.... »

Déjà l'auditoire commence à être très serré. Tout à coup, il y a comme une panique. On s'agite, on remue les chaises. Une masse noire passe au-dessus des têtes, écrase des chapeaux :

« C'est sans doute une autorité....

— Non, monsieur le grand doyen, c'est la grosse caisse pour l'orchestre.... »

Cependant, Arlette pense, devant la foule qui ne cesse de croître : « C'est effrayant ce qu'il faut mettre de monde en circulation pour obtenir qu'enfin Marie épouse son maître d'école! »

Ne voilà-t-il pas qu'on manifeste l'intention d'envahir les places réservées? Pour que son plan n'échoue pas au dernier moment, Arlette charge deux commissaires, des petits jeunes gens « bien comme il faut », de garder ses chaises.

Pourvu que M. Hyacinthe ne manque pas au rendez-vous!...

De loin on aperçoit ces demoiselles Davernis à la porte. Du moment que la fête est réussie, Telcide se plaît à s'en approprier les honneurs. Elle fait figure d'organisatrice.

Mais Arlette s'inquiète de plus en plus. M. Hyacinthe n'arrive pas. Dans un quart d'heure, l'orchestre attaquera magistralement une ouverture, qui signifiera la fermeture des portes.

Et Jacques de Fleurville? viendra-t-il?

Dans ce mouvement et dans ce bruit, Arlette s'étonne elle-même de penser à lui. Elle va vers la porte comme si les retardataires pouvaient en être là plus vite.

Un des deux petits jeunes gens « bien comme il faut » lui signale que trois dames veulent forcer le barrage et donnent l'assaut aux chaises réservées :

« Ma cousine Telcide, crie Arlette, dépêchez-vous d'avancer, on essaie de prendre vos places.

— Tenez! voici nos parapluies,... étendez-les sur nos sièges.... »

L'aînée des Davernis est si agitée, que pour le saisir, elle arrache presque le parapluie sur lequel s'était appuyée Rosalie. Celle-ci en est tellement surprise qu'elle tombe assise sur les genoux d'un monsieur myope, qui s'écrie :

« Pardon, monsieur le curé, cette chaise est déjà occupée.... »

Rouge de confusion, Rosalie se relève en bousculant un jeune homme très élégant, en jaquette élancée, en pantalon gris : Jacques de Fleurville.

Telcide l'a reconnu. Pour lui manifester son dédain, elle lui tourne le dos et se dirige vers les demoiselles Lerouge. Mais lui s'approche d'Arlette :

« Bonjour, mademoiselle....

— Bonjour, monsieur... », dit-elle, étonnée et ravie qu'il n'ait pas oublié sa promesse. « Votre place est là-bas à côté de la mienne.... Je vous y rejoins dans une minute.... Voulez-vous me rendre un service?

— Avec plaisir....

— Déposez ces deux pépins sur les chaises numérotées de 32 à 35. »

Elle lui tend les parapluies grossiers. Comme il a une hésitation pour les prendre, elle s'esclaffe.

« Ces instruments sont à votre quatuor? demande-t-il.

— Non, lui répond-elle, c'est au groom de chez Maxim's, qui, les jours de pluie, aide les clients à descendre de voiture.... »

Il éclate de rire et bravement s'élance vers sa place. Arlette est tout émue qu'il ait retenu son expression : « Votre quatuor! »

Au ronronnement des conversations, au choc des chaises, se mêlent maintenant les bruits discordants des violons qu'on accorde. C'est une sorte de morceau préliminaire, assez dans la manière de certains musiciens modernes.

Telcide, Rosalie, Jeanne et Marie se décident enfin à s'asseoir. Cette dernière est d'ailleurs distraite. On lui demande : « Avez-vous pris votre éventail? » elle répond : « Oui, j'ai dans mon sac la boîte de sucre d'orge. » Dans l'instant que ces dames passent devant lui, Jacques les salue. Mais elles ne daignent pas répondre.

« Vos cousines me font une tête! confie-t-il quelques secondes plus tard à Arlette. Je n'y comprends goutte! »

Entre « goutte » et « gouttière », il n'y a pourtant pas bien loin?...

Bien entendu, dans le branle-bas, toutes les places ont été modifiées. Il se trouve que ces demoiselles Lerouge sont installées devant Telcide et Rosalie, juste derrière M. le grand doyen. Ce voisinage les impressionne tellement que, sans prononcer une parole, elles se mettent à dodeliner de la tête.

« Quels sont donc ces deux magots de porcelaine? demande Jacques à Arlette.

— Les demoiselles Lerouge qui ont à leur gauche un autre phénomène, Mlle Clémentine Chotard. Observez toutes ces vieilles pendant cinq minutes et vous vous amuserez. Je vais au-devant de M. Hyacinthe.... »

Telcide se penche alors sur l'épaule de son amie, Mlle Félicité, et lui minaude tout en caressant son collet minuscule :

« Oh! la coquette, qui a mis sa tenue d'été pour notre petite fête!

— Mais non, riposte Mlle Lerouge, nous avons seulement craint d'avoir trop chaud dans cette salle....

— D'ailleurs », ajoute Caroline en tapotant, d'un geste mignard, la dentelle de sa sœur, « ces collets sont ceux que nous portions il y a trois ans.... Vous voyez, Félicité, je vous l'avais dit. Ils sont aussi bien que neufs....

— Laissez-moi passer,... laissez-moi passer.... »

Quelle est cette trombe? C'est Mlle Clémentine Chotard.

« Mais le spectacle va commencer. Ce n'est plus le moment de circuler, lui crie Telcide.

— Il le faut! il le faut!

— Dans ce cas, dépêchez-vous.... »

Elle s'insinue entre les chaises sans se soucier des pieds qu'elle écrase et déclare tout haut :

« J'ai aperçu M. le premier vicaire. Je veux qu'il sache que je suis là. Je vais me mettre sur son passage. Il ne me saluera point. Vous aurez la preuve publique de son impolitesse.... »

C'est le cœur palpitant que les vieilles demoiselles attendent ce qui va se produire. M. le premier vicaire s'avance. Il passe devant Mlle Chotard et la salue très respectueusement avant de s'asseoir près de M. le grand doyen.

« Vous l'avez vu? vous l'avez vu? » dit Mlle Chotard, en écrasant de nouveaux pieds pour regagner sa chaise, « il m'a saluée pour se moquer de moi. Je n'ai que faire de ses saluts. Il est vexé que je ne sois plus sa pénitente.... »

Encore trois minutes,... et le spectacle commence....

On sent de l'agitation et de l'énervement sur la scène. Fréquemment le rideau s'écarte et on aperçoit un œil ou une tête. Le chef d'orchestre frappe sur son pupitre pour rassembler ses musiciens. On lui hurle des coulisses : « Attendez, nous n'avons pas encore les perruques! »

Préventivement, des spectateurs qui ont le buste court, crient : « Assis! assis! » Pour crier plus fort, certains d'entre eux se lèvent....

D'autres protestent contre les chapeaux trop larges et trop hauts.

« Il est de fait, murmure Caroline Lerouge, que quelques femmes se coiffent maintenant de façon ridicule. Regardez Mme de Belnard, avec ses plumes....

— On voit que c'est la femme d'un notaire. Son mari gagne un argent!... »

Mais silence! les trois coups sont frappés.... L'orchestre est déchainé.... La représentation est commencée....

Et M. Hyacinthe n'est pas là!...

CHAPITRE VI

Devant Arlette qui joue à la porte le rôle de sœur Anne, deux agents de police, qui sont là de surveillance, prennent un air goguenard.

« Elle est gentille, la petite demoiselle! dit le premier....

— Tu parles si ça change des autres! » répond le second....

Mais Arlette est trop soucieuse pour sourire de leurs appréciations. Quand elle aperçoit M. Hyacinthe, qui descend la rue, tranquillement, à pas mesurés, elle pousse un cri de joie :

« Enfin!

— C'est son père! dit le premier agent.

— Non, réplique le second. Tu vois bien que c'est un de ses artistes. Il est déjà costumé.... »

M. Hyacinthe a revêtu son costume le plus somptueux : une redingote que son embonpoint soumet à des efforts de plus en plus tendus. C'est qu'elle ne date pas d'hier. Il l'a inaugurée il y a douze ans. Et dame! depuis lors il a grossi. L'étoffe se tire tellement à l'endroit des boutons que ceux-ci ressemblent à des comètes, dont la queue en éventail est faite d'une infinité de plis.

Et il porte sa valise jaune!

Pourquoi? Mystère?

Son chapeau haut de forme à la main, comme s'il demandait l'aumône, il s'adresse aux deux représentants de la force publique, car Arlette s'est dissimulée derrière une tenture pour ne pas trahir son impatience.

« Est-ce ici qu'a lieu la représentation artistique et littéraire? » demande-t-il comme s'il ne voyait pas les drapeaux, les écussons et les guirlandes....

« Oui.... Entrez... et dépêchez-vous », lui répond celui

des deux qui le prend pour un artiste.... « C'est bientôt votre tour.... »

Arlette parait alors comme par hasard :

« Oh! bonjour, monsieur Hyacinthe....

— Bonjour, mademoiselle.... »

Comme ce sont les dernières mesures de l'ouverture, l'orchestre est en pleine fureur. Les musiciens, sachant qu'ils vont pouvoir se reposer, donnent tout leur souffle. C'est une grande marée dans un ouragan. Il faut croire que M. Hyacinthe est sourd, car il demande :

« Est-ce que c'est commencé?

— Oui.... »

Elle l'emmène du côté du vestiaire :

« Vous désirez sans doute déposer votre valise?

— Non, non.... J'en aurai besoin tout à l'heure.... »

Cette réponse est tellement imprévue qu'Arlette ne trouve rien à répliquer. Les mots s'arrêtent sur ses lèvres. Et l'orchestre s'arrête aussi. Mais ce n'est qu'une coïncidence.

« Monsieur Hyacinthe, dit-elle enfin, comme votre présence me réjouit! Je n'osais pas espérer qu'un homme de votre importance se dérangerait pour une fête quasi familiale.... »

Le gros professeur, en guise de remerciement, laisse tomber :

« Eh bien, tant mieux!... »

Comme les jeunes gens de la Jeunesse catholique applaudissent à tout rompre, dans le tintamarre il se laisse choir sur un des pliants, qu'on a apportés au fond de la salle. Mais cela n'est pas prévu dans le programme d'Arlette :

« Voyons! levez-vous.... Vous n'allez pas rester là.... M. le grand doyen m'a chargée de placer autour de lui les personnalités de la ville. Suivez-moi.

— Non, non.

— Pourquoi?

— Je suis très bien ici.

— Mais vous ne verrez rien....

— Ça m'est égal....

— Est-ce que par hasard, monsieur Hyacinthe, à vos défauts déjà si nombreux, vous joindriez celui d'être têtu? Comme ce serait laid, à votre âge!... Ici vous gênerez la circulation.... Vous êtes dans le passage,... on vous bousculera....

— Ce ne sera pas la première fois!

— Allons, soyez raisonnable. Si vous vous obstinez, j'emporte votre valise au premier rang....

— Oh! non.... »

Arlette, ayant saisi le sac, s'aperçoit, à la légèreté, que celui-ci est vide. Tremblant, à demi larmoyant, ainsi qu'un enfant à qui on a enlevé un jouet, le professeur tend des mains suppliantes.

Arlette, pour brusquer les événements, lui glisse la phrase qu'elle croit merveilleuse comme un philtre....

« Vous serez avec mes cousines Davernis aux places réservées. Ma cousine Marie a gardé à votre intention une chaise à côté de la sienne. Vous n'oublierez pas de la remercier.... »

Avec un mouvement fébrile de la tête, comme en ont les myopes dans leurs instants d'émotion, sans doute pour secouer le brouillard qui obscurcit leurs yeux, M. Hyacinthe se lève :

« Montrez-moi le chemin.... »

Tous deux traversent alors la salle immense. Ils doivent déranger cinquante personnes. En écartant les uns et les autres, Arlette répète comme une litanie : « Pardon, monsieur,... pardon, madame.... »

Au moment d'arriver, elle se retourne vers le professeur qui souffle :

« Désirez-vous me confier votre sac? Je le mettrai en sûreté dans un coin des coulisses....

— Non. Je le garde.... C'est ma bonne qui m'a recommandé de le prendre pour y mettre mes lots....

— C'est que je ne sais si vous réussirez à vous installer avec ce colis....

— Je réussirai.... »

Au grand ébahissement de Jacques de Fleurville, il parcourt les derniers mètres en levant la valise au-dessus de sa tête et en marmottant quelque chose :

« Vous dites? s'inquiète Arlette.

— Je ne dis rien.... Seulement ur phrase me revient à l'esprit.... Je cherche pourquoi l'agent de police, à la porte, m'a crié : « Dépêchez-vous, c'est bientôt votre « tour.... »

— Tenez... asseyez-vous là.... »

Sans que Marie Davernis se soit aperçue de son arrivée, tant elle bavarde avec Caroline Lerouge, Ulysse Hyacinthe se trouve près d'elle. Dans sa hâte, il s'est assis de côté. Il

est si ému qu'il n'ose s'installer confortablement. Il gardera longtemps sa pose en biais, bien qu'il soit sensible à l'ankylose et au torticolis. Il a sa valise sur les genoux et il attend....

Qu'attend-il? Il serait bien en peine de le dire... mais il attend....

Arlette peut faire : ouf! et contempler son œuvre. Elle a atteint le résultat voulu. Normalement les événements doivent maintenant évoluer d'eux-mêmes. Dans l'ordre, elle voit son rang : Telcide, Rosalie, Jeanne, Marie, Ulysse Hyacinthe. Admirable tableau! Ayant Jacques de Fleurville à sa droite, elle a le professeur à sa gauche....

Et ce dernier attend toujours. Marie continue de potiner. Soudain, il n'y tient plus. Comme une bouffée de chaleur, l'amour passé lui remonte au cerveau. Il approche son bon mufle de l'oreille de sa voisine et lui murmure de sa belle voix de contrebasse :

« Me voici, merci! »

La pauvre fille, émue d'avoir senti ce souffle chaud, se retourne si vivement qu'elle heurte de son chignon le nez du professeur et fait sauter ses binocles. Elle voulait lui demander la raison de ce « me voici, merci! » Mais aucune catastrophe pire ne pouvait s'abattre sur le malheureux. Sans ses binocles, il est aveugle. Aussi se précipite-t-il à genoux dans le désordre de ses gants, de son chapeau, de sa valise, et essaie-t-il à tâtons de retrouver les verres sans lesquels il n'est plus pour lui de lumière, de Marie et d'amour....

« Je les ai enfin.... »

Fausse alerte! il ne ramasse qu'un rond en caoutchouc détaché d'un talon. Il faut qu'Arlette l'aide et lui rende la vue.

Il était temps!

Sur la scène, s'avance un chanteur, qui a l'air tout réjoui d'y être.

« Je vais vous chanter mon grand succès : *L'Angélus de la Mer* », annonce-t-il.

A l'horizon se lève et rit l'aube vermeille....

Sa voix est jolie, mais Arlette remarque qu'il a les mains rouges et de grosses bottines.

Pendant ce temps, M. Hyacinthe est dans le ravissement. Il regarde Marie et il pense :

« Elle est toujours belle! »

Il s'arrange pour que, sur ses lèvres, un sourire demeure en permanence. Ainsi elle pourra se retourner. Elle trouvera toujours sa physionomie satisfaite et heureuse. Il ne doute pas qu'elle n'apprécie infiniment la délicatesse de ce procédé. Il sourit donc aux anges.

Les feux mourants du jour ont empourpré nos voiles....

« Pauvres marins, perdus en mer! » déclare tout haut Rosalie dont l'âme s'apitoie à la moindre romance sentimentale....

« Si j'avais été un homme, confie Mlle Chotard à Caroline Lerouge, j'aurais aimé être marin. »

Voici l'heure où, là-bas, s'allument les étoiles....

Telcide et Rosalie pleurent d'attendrissement. M. Hyacinthe sourit toujours. Mais, après que le chanteur a répété trois fois : *C'est l'Angélus*, de peur sans doute que l'auditoire ne l'ait pas entendu, lorsque Marie se retourne, la fatigue a changé le sourire du professeur en une grimace piteuse.

On fait une ovation à l'artiste. On trépigne, on applaudit des pieds et des mains. M. Hyacinthe demeure immobile. Ses bras sont trop courts pour se joindre par-delà la valise :

« Vous n'applaudissez pas! lui dit Marie.

— Oh! si.... Je veux bien.... »

Il pousse son sac dans les reins du chanoine qui est devant lui et claque des mains bruyamment, juste au moment où la foule se tait. Bien entendu, on le regarde pour cette manifestation intempestive. Il rougit d'autant plus que le chanteur en profite pour revenir saluer. Il avait préparé de jolies phrases pour les réciter à Marie. Cet incident le trouble. Il décide de demeurer coi....

Enragé, je le suis! Longtemps, j'en ai douté....

Sans prévenir personne, un individu fait irruption sur la scène. Il a les cheveux en désordre, de grands gestes. Il raconte ses souffrances en tonitruant. On devrait le plaindre, on lui crie : « Bravo! bravo! » S'il est dans cet état, c'est que sa belle-mère l'a mordu. Ah! le fou rire qui suit cette déclaration! Il y a dans la salle un débordement de joie, une explosion de gaieté. Rien ne vaut un monologue comique pour créer une atmosphère de confiance et de confidence.

Parlant de l'artiste, qui vient de si fort l'ébaudir, Telcide dit :

« Il est impayable!

— On n'a pas idée de ça! ajoute Rosalie.

— On ne sait vraiment plus quoi inventer! » conclut Jeanne.

Tout le monde s'esclaffe. Seul, M. Hyacinthe est près de pleurer. Il désespère de pouvoir jamais parler à Marie. Il commence :

« Vous avez eu la délicate attention de me.... »

Telcide l'arrête net. Elle charge Rosalie de demander à Jeanne de prier Marie de dire à Arlette qu'une jeune fille ne doit pas être publiquement en conversation avec un jeune homme, comme elle l'est avec Jacques de Fleurville. Un pareil scandale ne peut pas durer. Arlette répond à Marie, qui transmet à Jeanne pour qu'elle prie Rosalie de le dire à Telcide qu'elle prend bonne note de l'observation.

Cela fait, elle continue, c'est-à-dire que Jacques et elle continuent de se communiquer les réflexions les plus abracadabrantes qu'ils font sur les uns et sur les autres. Ils ont le même tour d'esprit et plus d'une fois, sur la même personne, le même trait jaillit de leurs lèvres en même temps.

« Un bonbon?

— Volontiers.... »

Mlle Clémentine Chotard, en veine de largesses, offre, dans une gracieuse bonbonnière... de fer-blanc, des bonbons anglais, les meilleurs qu'elle ait trouvés chez son épicier....

On a à peine le temps de se servir qu'un nouveau chanteur se présente :

« Je vais avoir l'honneur de vous chanter *La Paimpolaise* de Théodore Botrel.....

— Bravo! Bravo! »

J'aime surtout la Paimpolaise,
Qui m'attend au pays breton....

« Pauvres Paimpolaises! dit Arlette, comme je les plains!

— Pourquoi?

— Elles sont aimées de tous les chanteurs — du moins si l'on en croit ceux-ci! — et au lieu d'avoir près d'elles leurs amoureux, elles les voient qui courent le monde, criant et hurlant :

J'aime surtout ma Paimpolaise,
Qui m'attend au pays breton....

— Ça doit lui faire une belle jambe, à la jeune fille de Paimpol! »

« Mesdames et messieurs, notre bon camarade Bignon, le plus talentueux de nos artistes, le plus bel homme de la troupe, le diseur impeccable que vous admirez, va avoir l'honneur de vous réciter : *La Grève des Forgerons* de « Monsieur » François Coppée.... Notre bon camarade Bignon, c'est moi....

— Bravo! bravo! »

Mon histoire, messieurs les juges, sera brève....

On sait que, bien au contraire, cette histoire est très longue. Le cerveau professoral de M. Hyacinthe en profite pour rouler de sombres pensées.

« Suis-je assez fou, se dit-il, pour être encore troublé par elle après tant d'années?... Avec quelle misérable argile ai-je été pétri!... Je l'aime comme au premier jour!... Elle n'a pas changé.... Ce n'est pas comme toi, mon vieil Ulysse.... Le chagrin t'a vieilli précocement. Tu as engraissé et tu es devenu chauve.... *Vanitas vanitatis!...* »

Il ne se doute pas que Marie est encore plus émue qu'il ne l'est lui-même. Si elle jacasse avec ses sœurs, comme une petite folle, c'est pour s'étourdir. Toute cette histoire lui est si douce qu'elle la croit providentielle. Elle s'abandonne donc aux circonstances. Puisque le Ciel a provoqué cette rencontre, il fera bien le reste!

M. Hyacinthe, qui la voit presque de dos, a tout le loisir de l'examiner. Il admire son petit chignon, qui émerge de sa capote à brides. Comme ses cheveux éclaircis et souvent savonnés n'ont pas uniformément la même teinte, il se pâme :

« Oh! ses cheveux! ses cheveux! qui ont des reflets changeants comme la soie!... »

L'envie folle le saisit de les embrasser....

« Voyons, Ulysse, tu es stupide, ricane le cerveau professoral. Tu te conduis comme un collégien. Rends-toi compte que tu n'es plus digne d'elle.

— Et pourtant, lui riposte certain démon tentateur, c'est elle qui t'a réservé une place auprès d'elle. Pour qu'elle ait fait ce geste, il faut qu'elle ait voulu te signifier un sentiment personnel.... Il faut....

— Du calme, mon vieil Ulysse, du calme! » reprend le cerveau....

La Grève des Forgerons se termine sans que personne dans la salle se soit douté de la lutte aussi dramatique qu'intime dont M. Hyacinthe a été à la fois le spectateur, le vainqueur et la victime. Le cerveau professoral a triomphé du cerveau tentateur.

Ulysse abdique son beau rêve. Il s'enfuirait tout de suite s'il ne devait pour cela se creuser un chemin au milieu de la foule. C'est décidé! Jamais plus il ne pensera à Marie Davernis.

Et pourtant....

Lorsque l'agent de police lui a annoncé tantôt : « Dépêchez-vous.... Ce sera bientôt votre tour », n'a-t-il pas voulu lui signifier que bientôt il se marierait comme les autres?

Le petit démon tentateur n'est pas définitivement battu. Il prononce même une contre-offensive, quand le régisseur vient crier :

« Mesdames et messieurs, dix minutes d'entracte.... »

On se lève,... on se tourne.... On se retourne.... On s'appelle.... Les conversations reprennent, presque toutes incohérentes....

Marie, soudain enhardie, adresse la première la parole à M. Hyacinthe.

« Il fait bien chaud, lui dit-elle.

— Oh! oui, répond-il.... Si j'avais prévu, j'aurais pris mon thermomètre.... Je vous aurais indiqué le nombre de degrés.... »

Comme si elle prononçait là une phrase particulièrement grave, elle réplique :

« Cela m'aurait fait grand plaisir....

— Pas tant qu'à moi », ajoute-t-il.

Et c'est tout!... Leur conversation sombre dans un nouveau silence....

Arlette est trop occupée pour s'en apercevoir. Jusque-là, prise dans le tourbillon des circonstances, continuellement en mouvement pour donner des ordres, elle n'a pu échanger avec Jacques que des boutades. Mais, le calme établi, elle entend lui demander si la nouvelle de ses fiançailles est exacte. Oh! par curiosité simplement! Du moins, elle le pense!

Elle l'interroge franchement. Il lui répond :

« Oui, c'est exact... mais rien n'est encore officiel.... »

Elle le félicite. Il la remercie. Mais ils n'ont pas le loisir de s'étendre sur ce sujet. M. Hyacinthe, à qui Marie tourne presque le dos, les regarde d'un air piteux.

Pour le secouer, Arlette lui dit, non sans une certaine brusquerie :

« Ma cousine Marie vous parle. »

Aussi vite que sa corpulence le lui permet, il effectue un demi-tour sur sa chaise. Bien entendu, Marie n'a pas articulé un mot. Il ne lui en murmure pas moins :

« Vous dites, mademoiselle?

— Rien, monsieur.

— Ah! pardon! je croyais....

— Non, monsieur....

— Excusez-moi....

— Vous êtes tout excusé....

— Ne trouvez-vous pas qu'il fait moins chaud?...

— Oui,... on a dû ouvrir les portes pour aérer.

— On va tirer maintenant la tombola.

— Quels numéros avez-vous?

— 17, 18, 19 et 20.

— Moi, j'ai 124, 125, 126, 127.... »

Marie énumère ainsi vingt chiffres à la suite. Et M. Hyacinthe pense avec ravissement :

« Comme elle compte bien! »

CHAPITRE VII

Sur la scène, une table est maintenant installée, qu'on surcharge de lots, les premiers qui doivent être tirés. Le président de la Jeunesse catholique dirige l'organisation. Il tient un grand sac de calicot à carreaux bleus et blancs et s'avance jusqu'à la rampe plate-bande :

« Mesdames et messieurs, nous demandons une main innocente pour tirer les numéros gagnants.... »

Dans la salle, ce n'est qu'un cri! « Moi! Moi! »

La situation serait sans issue si M. le grand doyen, de sa propre autorité, ne faisait monter sur la scène une orpheline de cinq ans. La pauvre petite est si intimidée par toute cette foule, qu'elle éclate en sanglots. On essaie de la consoler. Mais elle cache dans son coude sa figure mouillée. On n'en peut rien tirer. On la remplace par une autre, qui rit comme une folle, et qui ne cessera pas de rire pour tout et pour rien....

Le public applaudit la désolation de la première comme la gaieté de la seconde. Il applaudit tout le temps, ce bon public!

« Mesdames et messieurs », recommence le président en agitant une sonnette, « nous allons procéder maintenant au tirage de la tombola.

— Bravo! bravo!

— Mais auparavant....

— Chut! chut! écoutez le président....

— Il nous reste à placer une cinquantaine de billets. Ce sont les meilleurs. Nous les offrons aux enchères.... Pour activer la vente, nous les présentons deux par deux. Nous ne les détaillerons pas.

— Hip! hip! hourra! un ban pour le président.... »

La foule ressemble à l'océan. A certains moments, il y a des remous. Un groupe a une explosion d'enthousiasme, sans raison apparente. C'est comme une lame de fond, qui émerge et éclate.

« Voici les deux premiers billets, mise à prix : un franc.... »

« Un franc dix,... vingt,... trente,... trente-cinq,... quarante.... » La surenchère ressemble à un volant, qui vole de raquette en raquette. La voix vigoureuse des hommes répond à la voix fluette des jeunes filles, en passant par la voix éraillée des vieilles, qui se forcent.

Marie, devenue très audacieuse, cite à M. Hyacinthe les noms des personnes qui participent à la criée. Le professeur, qui n'en connaît aucun, n'en répond pas moins chaque fois comme si cela l'intéressait prodigieusement :

« Ah! tiens! tiens!... »

Arlette bavarde avec Jacques de Fleurville. Il serait faux de croire qu'elle a été déçue en apprenant que ses fiançailles sont presque officielles. Depuis longtemps elle en a pris son parti. Jacques n'est pas pour elle! Et cependant elle éprouve un sentiment étrange. Il suffit qu'il soit là pour qu'elle soit heureuse. Mais elle se l'explique en se disant que Jacques de Fleurville représente Paris. C'est sa vie ancienne qu'elle retrouve près de lui. N'est-il pas naturel qu'elle en profite avec une ferveur d'autant plus grande que cette dernière consolation lui sera sans doute bientôt refusée?

Lorsqu'il lui demande :

« Quel lot voudriez-vous gagner? »

Elle ne craint pas de répondre :

« Votre bonbonnière. »

Et, comme après un quart d'heure quarante billets seulement ont été vendus, elle soupire :

« Ah! j'ai hâte qu'on commence la tombola!

— Vous n'avez qu'à parler », réplique-t-il....

« Il nous reste encore dix billets, annonce alors le président. Un amateur les désire-t-il en bloc? »

Jacques lui crie :

« Moi!

— Quel prix?

— Cinquante francs.... »

Bien entendu, personne ne propose davantage.... C'est vu, c'est connu! Cinquante francs! Adjugé!

« Etes-vous contente? demande Jacques à Arlette.

— Oui.... Pour vous remercier, je vous souhaite de gagner le petit cochon.... »

Une ovation formidable annonce que le tirage de la loterie commence. On crie des numéros. Les objets quittent la scène pour venir dans la salle. Mlle Félicité Lerouge est une des premières gagnantes. Elle suffoque de joie lorsque, sur ses genoux, on dépose un bateau-encrier, en nacre, qui porte sur sa voile tordue et retenue par des fils de cuivre l'inscription : *Dunkerque.* Un ban est battu en l'honneur de M. le grand doyen, qui se voit attribuer cinq casseroles d'aluminium. Jacques de Fleurville a déjà sur les genoux deux boîtes à ouvrage en velours rouge. On lui en adjuge une troisième en velours bleu, en lui disant : « Jamais deux sans trois! »

Visiblement, Telcide s'impatiente. Elle aimerait qu'on annonçât de temps en temps : « Gagnante, Mlle Telcide Davernis.... » Au lieu de cela, on proclame : « N° 19; gagnant, M. Ulysse Hyacinthe.... »

Que gagne-t-il? Dans un même mouvement, Marie et Arlette se soulèvent :

« Est-ce que quelqu'un ne m'a pas appelé? demande le professeur.

— Non... mais vous avez gagné.

— Ah! quoi? quoi? quoi?

— Oh! voilà M. Hyacinthe qui aboie », dit tout bas Arlette à Jacques....

De main en main, une marmite vient de la scène échouer entre les bras du professeur, dont toute l'appréciation est celle-ci :

« C'est ennuyeux! Elle est trop grande pour que je la mette dans ma valise!... »

Mlle Clémentine Chotard lui rend le service de la mettre dans un coin. La marmite repasse donc de main en main....

Rien n'est plus monotone qu'une tombola. Après une heure, l'atmosphère devient d'une lourdeur étouffante. La chaleur et la poussière pèsent. Le président est enroué à force de crier. Peu à peu l'enthousiasme baisse. Il faut, pour qu'il rebondisse, qu'on apporte sur la table les poulets, les canards, les lapins et le petit cochon. Alors c'est comme un feu de paille qui, sur le point de s'éteindre, reçoit un coup de vent. Aussitôt les étincelles jaillissent et les flammes claquent comme des oriflammes. Devant tous ces animaux, ce n'est plus de la joie, c'est du délire.

« NOUS ALLONS PROCÉDER AU TIRAGE DE LA TOMBOLA.... »

Mlle Clémentine Chotard, qui a une veine insolente, gagne une volaille, tuée, prête à rôtir. Elle la palpe, la caresse, la sent devant et derrière, et l'étale sur ses genoux comme un enfant dont on fait la toilette.

Le cochon de lait échoit à un chanoine, qui, sur-le-champ, au milieu des applaudissements, en fait don aux orphelines.

Telcide est de plus en plus vexée. Machinalement elle relit, pour la centième fois, les numéros des billets qu'elle a déployés en éventail devant elle. Rosalie, au moins, elle! a gagné un porte-allumettes en paille, qui doit prendre feu très facilement. Jeanne a une pipe et Marie une glace de poche, qui malheureusement est fendue.

« N° 17, M. Ulysse Hyacinthe! »

Aux innocents, les mains pleines! M. Hyacinthe gagne encore. Cette fois c'est un petit objet, dont il ne distingue pas nettement l'usage. Marie le renseigne :

« C'est une pelote à épingles. Elle est en très jolie tapisserie.

— Merci de votre explication, répond-il. Un homme ne connaît rien aux futilités. »

Tout bas Arlette conseille au professeur d'offrir ce lot à sa voisine. Elle sait que sa cousine raffole de ce genre d'ouvrages. Mais M. Hyacinthe n'ose pas. Il dit à Arlette :

« Tenez! donnez-le-lui....

— Non, non. Elle sera bien plus contente si elle tient cela directement de vous....

— Ah?

— Je suis sûre qu'elle gardera cette pelote toute sa vie, en souvenir.

— Dans ce cas.... »

Il fait un demi-tour à gauche et pose son cadeau sur les genoux de Marie.

« Permettez,... permettez,... je vous offre cette futilité.... Personnellement, je ne saurais qu'en faire.... »

On n'est pas plus galant! Marie enferme l'objet dans son réticule. Ni Telcide, ni Rosalie, ni Jeanne n'ont rien vu.

« Ma cousine Marie est ravie, dit aussitôt Arlette.

— Eh oui! répond le professeur. C'est une femme!... »

Il a, pour prononcer cette phrase, un hochement de tête si désabusé que Jacques croit utile de signaler à Arlette son impression. Cet homme ventripotent et las a perdu toutes ses facultés d'initiative. D'avoir été rebuté une fois, il est devenu incapable de confiance et d'espoir.

Il ne se mariera que si on l'y force. Il refusera de voir clair tant qu'on ne prendra pas la peine de lui mettre une lumière sous le nez. Il ne devinera rien, il ne pensera rien, il ne sentira rien....

« Soit! répond Arlette.... Je le brusquerai, ça m'est égal! j'ai entrepris une œuvre, j'irai jusqu'au bout.... »

Après avoir observé que l'heure s'avance, Jacques de Fleurville demande à la jeune fille la permission de la quitter. Discrètement, ils se serrent la main :

« J'espère avoir souvent l'occasion de vous rencontrer,... dit-il.

— Moi aussi.

— J'ai passé près de vous un après-midi charmant.... »

En partant, il distribue aux orphelines les lots qu'il a gagnés et dont ses bras sont chargés. Or, dès qu'il n'est plus là, Arlette commence de trouver cette fête assommante, ces gens ridicules et cette tombola stupide....

Une question l'inquiète. Pourquoi Jacques lui a-t-il très peu parlé de sa fiancée? Pourquoi lui a-t-il envoyé la bonbonnière vieux Japon? Et pourquoi est-il venu dans cette salle de catéchisme perdre les plus belles heures de sa journée? Elle ne se trompe pas. Il lui a bien dit qu'il souhaitait la rencontrer souvent et que sa compagnie lui avait été fort agréable. Logiquement elle doit croire qu'il l'aime. Il n'y a pas d'autre explication raisonnable de sa conduite. Perplexe, rêveuse, elle entend avec indifférence tirer les derniers lots. Elle a beau être fataliste. Elle aimerait bien pouvoir, ne serait-ce qu'une seconde, soulever un coin du voile de l'avenir!

« Mesdames et messieurs, c'est pour avoir l'honneur de vous remercier.... »

Le président quitte la scène, M. le grand doyen se lève. La tombola est terminée.

On connaît la sortie de ces sortes de manifestations. Il semble qu'une prime soit offerte à celui des spectateurs qui arrivera dehors le premier. Hommes et femmes s'écrasent en cohue, poussant eux-mêmes et reprochant aux autres de pousser. On croirait que des affaires urgentes les attendent. Ils sont à peine sur le trottoir qu'ils stationnent.

Arlette et ses cousines, comme de simples galets, s'abandonnent au flot, qui les mène. Sans mal, ni douleur, elles se retrouvent dans la rue. Rosalie, Jeanne et Marie sont ravies. Cette fête les a enchantées. M. Hyacinthe est resté

en arrière. On l'abandonne à son triste sort. Telcide est furieuse.

« Votre manifestation, dit-elle à Arlette, aura été ma honte.

— Pourquoi, ma cousine?

— Vous ne m'avez rien fait gagner dans votre tombola. Le nom de Telcide Davernis est le seul qui n'aura pas été prononcé sur la scène. M. le grand doyen et toute la ville que vous aviez rassemblée vont s'imaginer que je n'avais pris aucun billet.... Or, j'en avais dix.... Vous entendez bien? dix.... Clémentine Chotard n'en avait que quatre. Elle a gagné trois fois.... Etait-elle assez fière de sa volaille?... Tandis que moi.... Je vous répète que c'est une honte!...

— Pour vous consoler, ma cousine, sachez que M. le grand doyen gardera la liste des souscripteurs. Il verra votre nom....

— C'est possible.... Mais ça n'empêche pas, mon enfant, que vous avez eu une conduite intolérable.

— Moi?

— Oui... vous!... avec votre voisin.

— M. Hyacinthe?

— M. de Fleurville!... ce galopin, qui s'amuse à Paris d'un bout de l'année à l'autre!... ce bon à rien! Vous bavardiez! vous riiez avec lui.... Il n'y a personne qui ne vous ait vue.... Sotte que vous êtes!... Apprenez que ce joli monsieur fait le métier de compromettre les jeunes filles.... D'autres, avant vous, l'ont expérimenté.... Elles savent ce que ça leur a coûté.... J'ignore ce qu'il vous a dit, mais je le devine.... C'est du propre!... Vous devriez rougir.... Ah! je plains sa fiancée!... Il lui en fera voir de toutes les couleurs!... »

Telcide continue à parler ainsi, jusqu'à la maison. Lorsqu'elle a terminé, Arlette a trouvé enfin la certitude qu'elle cherchait :

« Maintenant, je n'en doute plus. Je l'aime!... »

CHAPITRE VIII

Le lendemain matin, Arlette s'éveille au bruit que fait Marie entrant dans sa chambre :

« Vous avez dormi tard, petite cousine. La tombola vous a fatiguée. J'ai entendu la messe toute seule. J'ai prié mes sœurs de vous laisser reposer....

— Quelle heure est-il donc?

— Huit heures.

— Déjà?

— Le temps est splendide. Ce soleil est une joie.... »

Comme Marie, enthousiaste, ouvre la fenêtre, Arlette constate que le soleil n'est pas plus lumineux que les autres jours. Au contraire! Elle le trouve plus gris. Comme quoi les couleurs qu'on prête aux êtres et aux choses dépendent surtout des couleurs que l'on a dans l'âme!

Arlette est de mauvaise humeur. Elle a beaucoup réfléchi pendant la nuit. Elle n'arrive pas à s'expliquer pourquoi, étant fiancé, Jacques a pour elle des prévenances aussi gracieuses. Est-ce qu'il prétendait la traiter comme ces petites jeunes filles avec qui l'on flirte et que l'on abandonne au premier jour sans se soucier du chagrin qu'elles peuvent avoir?

Cela, jamais Arlette ne le permettra.

Pour l'instant, elle est inquiète, nerveuse. Non pas qu'elle soit jalouse, mais le bonheur trop manifeste de Marie lui fait mal....

Celle-ci, à la fenêtre, ne se pâme-t-elle pas!

« Comme c'est beau, un jour d'été!

— Oh! il ne faut rien exagérer! »

Arlette a dit cela d'une voix si agacée que Marie comprend son indiscrétion :

« Allons!... Je vous laisse vous habiller.... C'est aujourd'hui le jour du camphre et du poivre.... Je descends.... »

Elle est à peine sortie qu'Arlette regrette de l'avoir traitée si durement. Elle ira cet après-midi même voir M. Hyacinthe. Il importe que celui-ci se déclare au plus tôt....

Le jour du camphre et du poivre? Quelle est encore cette nouveauté?

Arlette ne se le demande pas longtemps. Elle a à peine posé le pied sur la première marche de l'escalier qu'une odeur piquante la saisit aux yeux et à la gorge. Elle tousse et deux grosses larmes coulent sur ses joues.

Héroïquement, elle vient au salon où les fauteuils, les chaises et le canapé sont dépouillés de leurs housses. Jeanne et Marie plongent les mains dans une boîte profonde et emplissent de boules blanches de petits sacs de gaze que Telcide et Jeanne répartissent en des coins choisis de la pièce.

« C'est à cause des mites! lui dit-on. Attendez-nous. Dans quelques instants, vous nous aiderez à envelopper nos rotondes et nos palatines.... »

Ces demoiselles Davernis appellent ainsi leurs grands collets d'hiver et leurs fourrures.

« Après nos palatines, il y aura d'ailleurs nos bas, nos chaussons de nuit, nos bottines fourrées....

— Et nos spencers, ces gros gilets de laine que nous mettons dès la Toussaint....

— Sans oublier nos mitaines et nos frileuses....

— Et nos petites coiffures de jardin.... »

Arlette croit que l'énumération est terminée, mais elle compte sans Telcide, qui aime vanter ses richesses.

« Ensuite, déclare-t-elle, vous nous verrez empaqueter nos jupons de laine et de molleton, nos dodos de pilou et nos châles. Nous avons des châles de toutes tailles et de toutes nuances. Il en est que nous tenons de notre grand-mère et de notre mère. Nous ne les sortons qu'une fois l'an pour les secouer et renouveler leur provision de poivre. Vous admirerez entre autres certain cachemire de l'Inde et certain châle-tapis. Ce sont des merveilles! Le châle-tapis est d'une épaisseur rare. Ses dessins ont une régularité unique. Quatre personnes sont nécessaires pour le plier en fichu, de telle sorte que ses lignes soient en diagonale et que deux de ses pointes se croisent sur la poitrine, les deux autres devant tomber dans le dos.... »

Arlette ne peut pas ne pas s'intéresser à ce déploiement de lainage. Elle passe sa matinée parmi ses cousines très affairées, dans le camphre et le poivre....

L'après-midi elle conquiert sa liberté en annonçant son intention d'entretenir des résultats de la tombola M. le grand doyen. Mensonge pieux! Si elle veut voir M. Hyacinthe, il faut qu'elle soit chez lui dès une heure et demie, sa classe commençant à deux heures.

Que lui dira-t-elle exactement? Aura-t-elle l'audace de lui jeter la vérité au visage comme une brassée de fleurs? Ou bien préparera-t-elle une seconde visite, qui, celle-là, sera définitive? Elle penche pour l'attaque brusquée. Mais elle n'ignore pas que la meilleure tactique est celle qui s'inspire des circonstances.

Quand elle arrive, essoufflée, à la porte du professeur, la bonne lui répond :

« Monsieur est sorti.

— Depuis longtemps?

— Cinq minutes à peine!... En vous dépêchant un peu, vous pourrez le voir au collège avant sa classe.... »

Elle n'hésite pas. Bien que prévoyant des difficultés, elle y va. Comment parlera-t-elle au concierge? Ne se perdra-t-elle pas dans les couloirs de l'immense bâtiment? Heureusement, toutes ses incertitudes sont levées. En regardant par hasard une des fenêtres, qui ouvrent sur la rue et qui sont garnies de lourds barreaux, elle aperçoit M. Hyacinthe. Celui-ci, accoudé sur un petit bureau d'élève, le plus proche de la lumière, a en main un gros crayon bleu et annote des copies. Sa classe, dont les murs sont remplis de taches d'encre, est vide. Une grande carte de géographie y bascule, un de ses clous étant tombé.

Passant sa frimousse entre deux barres de fer, Arlette crie :

« Coucou, monsieur Hyacinthe.... »

Le professeur, qui croit être interpellé par un élève, ne bouge même pas la tête :

« Passez votre chemin, galopin.... »

Comme elle récidive, il se décide à regarder. Et son étonnement est comique :

« Ah! c'est trop fort!... comment?... vous?...

— Oui.... J'ai à vous parler.... »

Remontant ses lunettes sur son front, et caressant ses favoris jaunes, il n'a pas un instant la pensée d'inviter la

jeune fille à entrer dans la classe. Ils sont à cinquante centimètres l'un de l'autre. Ils peuvent très bien bavarder ainsi. D'ailleurs il croit savoir ce dont il s'agit :

« Vous venez à propos de la marmite que j'ai gagnée hier? Ma bonne m'a dit qu'on a oublié d'y joindre la louche....

— Non, non,... la question est plus sérieuse....

— Ah!... Vous permettez que, tout en vous écoutant, je continue la correction de ces devoirs?

— Mais certainement.

— Je fais très facilement deux choses en même temps....

— J'espère, mon cher monsieur, que la séance d'hier ne vous a pas trop ennuyé....

— Non.... Pas trop.

— Ma cousine Marie a emporté de votre voisinage le meilleur souvenir. Votre pelote....

— Ma pelote?... Quelle pelote?...

— En tapisserie! lui plaît infiniment.... C'est elle qui me l'a dit....

— Qu'elle était en tapisserie?

— Non.... Qu'elle lui plaît beaucoup!

— Ah! tant mieux!... »

Avec son crayon bleu, dans le coin gauche d'une copie, il inscrit en chiffres gras « 4 sur 10 » et longuement il perfectionne ses chiffres.

« Ma cousine Marie a été d'autant plus sensible à ce cadeau qu'elle y a vu tout un symbole....

— Vraiment?

— Oui,... une pelote, ce n'est rien, mais ça représente l'ordre dans un ménage et par suite le bonheur d'un foyer. Sans une pelote, les épingles traînent sur les tapis! on se pique les pieds; dans les draps! on se pique les jambes; sur les tables! on se pique les doigts.... A force de se piquer, on s'agace, on se dispute, on prononce des phrases irréparables.... Tandis qu'avec votre pelote en tapisserie, ma cousine Marie sera heureuse quand elle se mariera.

— Quand elle se mariera? » répète comme un écho le gros homme, qui dissimule son émotion soudaine en dessinant des hachures dans la marge d'une copie....

« Oui... quand elle se mariera.... Je ne pense pas que vous trouviez invraisemblable que ma cousine Marie agrée un prétendant?...

— Oh! ça! c'est un âne! un triple âne!... »

Sans s'arrêter à la question de savoir ce que M. Hya-

cinthe dénomme « triple âne », Arlette est interloquée.

« Vous dites?

— Je dis qu'un élève, qui est capable d'écrire : *ego sum*, s. o. m. m. e... est un âne, un triple âne....

— Ah! bon! Excusez-moi.... Je n'avais pas compris votre exclamation! »

Pauvre M. Hyacinthe! Il essaie de se raccrocher, il bafouille, il bredouille, il clapote, il barbote, mais il chavire. Avec le bois de son crayon, il se gratte si fort la tête que des sillons rougissent son crâne. Il ne sait pas encore de quelle attaque il va être l'objet, mais il sent si bien qu'il sera sans défense qu'il a peur. Arlette a d'ailleurs toutes raisons de ne plus vouloir aucun atermoiement. Sa pose à la fenêtre est fort incommode. Elle doit se hausser sur le bout des pieds. Ses genoux appuient durement contre le mur. Et la mousse de la pierre se colle à ses coudes. L'ankylose la guette.

« Mon cher monsieur, dit-elle à brûle-pourpoint, assez de détours!... parlons franchement....

— Non, non....

— Si, si,... il le faut.... Nous ne pouvons pas rester l'un envers l'autre dans cette situation équivoque....

— Je ne comprends pas.

— Une femme est nécessaire dans votre maison. Vous ne le contesterez pas. Vous me l'avez avoué vous-même. Elle est nécessaire pour vous entourer de mille petits soins et de mille prévenances, pour compter votre linge, et pour vous aimer. C'est à elle que vous lirez le soir les poèmes que vous devez lire si bien. C'est elle qui vous interrompra pour vous demander : « Ulysse, qu'est-ce que tu « veux que je te fasse demain pour déjeuner? » C'est à elle que vous confierez vos peines. C'est elle qui vous dira ses joies.... C'est elle qui guérira vos rhumatismes....

— Mais,... mais,... mais je n'en ai pas....

— Tant mieux.... Cela prouve que vous avez eu une jeunesse sage.

— Oui.... Hélas! Quand je vois où cette sagesse m'a mené, je regrette de n'avoir pas, avec des compagnons de plaisir, couru les cafés et les festins. Je regrette....

— Ne regrettez plus, monsieur Hyacinthe.... Je vous apporte la récompense....

— Vous vous moquez....

— Non.... Je vous apporte l'amour de ma cousine Marie Davernis.

— Je deviens fou! Je deviens fou!

— Calmez-vous, voyons.... Ma cousine Marie vous aime. Je sais que vous l'aimez.... N'hésitez pas.... Mettez votre plus belle redingote et venez lui demander sa main.... Elle vous l'accordera... Et vous formerez un couple... ravissant.... »

Elle a dit tout cela d'un trait pour qu'il ne puisse pas l'interrompre. Il a le front penché sur ses copies. Le soleil miroite sur son crâne et joue avec les cheveux follets de son cou. Au moment où il relève la tête pour voir si Arlette parle sérieusement, un rayon lui tape en plein dans l'œil. Il n'en faut pas plus pour qu'il se décontenance encore davantage....

« Etes-vous,... êtes-vous bien certaine que votre... votre cousine ait un « penchant pour moi »?

— Je sais par cœur toute votre histoire....

— Vous?

— Oui.... Je sais qu'un jour vous avez, dans l'enclos, ramassé un gant de ma cousine Marie.... Je sais qu'une autre fois vous l'avez ramenée sous votre parapluie et que vous avez profité de l'occasion pour lui détailler l'emploi de votre journée.... Je sais que vous l'avez revue chez ces demoiselles Lerouge et qu'ensemble vous avez mangé des caramels....

— C'est elle qui vous a mise au courant?

— Oui.... Mais je trahis ses secrets. Promettez-moi de ne jamais le lui dire....

— Je vous le promets. »

Ce disant, sur une copie, il marque « 6 sur 10 »!

« Je désire tant que vous soyez heureux! J'ai une affection particulière pour ma cousine Marie. Et vous, monsieur Hyacinthe, vous m'êtes si sympathique!... Quand je pense que, sans la dureté de Mme Davernis, vous seriez mariés depuis dix ans! Vous auriez peut-être déjà neuf enfants! Que de temps perdu, mon cher monsieur, que de temps perdu!

— Oui,... oui....

— Mais vous vous rattraperez.... Vous n'imaginez pas combien ma petite cousine a souffert lorsque vous êtes parti. Elle ignorait la démarche de Mme Hyacinthe auprès de sa mère.... Elle a cru que vous ne l'aimiez plus....

— Oh!

— Elle a versé toutes les larmes de son corps.... Elle disait à ceux qui voulaient l'entendre que vous n'étiez qu'un misérable....

— Oh! oh!
— Un suborneur....
— Oh! oh! oh!
— Un aventurier.... Mais vous réparerez, n'est-ce pas que vous aurez hâte de réparer?
— Oui, oui, murmure-t-il en inscrivant un « 8 » sur une copie.
— J'entends vos élèves, qui donnent des coups de pied dans la porte.... Je vous laisse.... Ils sont impatients de recevoir votre enseignement.... Au revoir, monsieur Hyacinthe.
— Au revoir.... »
Elle s'éloigne vivement. Et vivement, sans même les lire, il donne 10 sur 10 aux deux copies qu'il lui restait à corriger.
Il est heureux!

CHAPITRE IX

Un samedi, jour de marché.

La grande et la petite place sont bruyantes et tumultueuses. Les appels des marchandes, les discussions des ménagères se mêlent aux cris des canards, aux gloussements des poules, aux hennissements des chevaux. Des charlatans installent, aux carrefours, des voitures coloriées et, montés sur le siège comme dans une chaire, entreprennent de démontrer aux foules que la pâte « Triplepâte » est capable à la fois de combattre la migraine, de chasser les cors aux pieds et de faire briller les métaux.

Jeanne et Marie, en compagnie d'Arlette, procèdent à leurs achats hebdomadaires. Elles sont suivies d'un commissionnaire de douze ans qu'elles ont embauché pour quelques sous.

« Combien votre beurre? » demande Jeanne à certaine Flamande plantureuse, qui se donne des allures bourgeoises en portant de travers, sur ses cheveux roux et cosmétiqués, un chapeau garni de fleurs voyantes.

« Soixante-trois sous la livre.... C'est du bon, tu sais, madame, tu peux goûter.... »

A la pointe du couteau, elle présente un morceau de sa marchandise grasse et jaune.

« Donnez-m'en trois livres.

— Je t'ajoute un « betch » pour « l'enfantch ».

— Que dit-elle? demande tout bas Arlette.

— Elle ajoute un morceau pour l'enfant.... L'enfant c'est vous!

— Ah! très flattée! »

Jeanne, agitée, met le beurre dans le filet que porte le petit commissionnaire.

« Nous allons maintenant acheter nos œufs, déclare-t-elle. Il m'en faut un quarteron et demi.... »

Cela fait, ces dames prennent la rue étroite qui sépare les deux places. Elles doivent franchir des ruisseaux qui charrient des feuilles de choux, de la paille d'emballage, des débris de carottes. Et elles parviennent dans un second marché essentiellement différent. Ici ce ne sont plus les Flamandes cossues qui ont chevaux et voitures. Ce sont de modestes fermières aux joues rouges, qui présentent des poulets vivants qu'elles tiennent par les pattes, la tête en bas. Elles sont en cheveux avec un simple tablier sur leurs robes de cotonnade. Maraîchères, elles n'ont pour amener leurs lourds paniers de choux-fleurs et leurs sacs d'artichauts, qu'un petit baudet de louage.

Pendant que Jeanne fait ses acquisitions, Arlette taquine, à travers les barreaux de leur carriole, des petits porcs qui grognent. Mais son attention est bientôt attirée par une puissante automobile, qui essaie, à grands coups de trompe, de se frayer un passage dans cette cohue :

« Ah! par exemple! Ferdinand,... arrêtez.... »

Le chauffeur se retourne. Il reconnaît Arlette et stoppe. A la fenêtre de la voiture, paraît une jeune fille :

« Jessy! »

Arlette et Jessy étaient, à Paris, des amies intimes. Elles s'étonnent de se retrouver ainsi. Jessy est avec sa mère :

« Que fais-tu dans ce village, ma chérie?

— Tu sais le malheur qui est arrivé à mon pauvre papa. J'ai quitté Paris dans de si déplorables conditions que je n'ai écrit à personne. Ici, je suis dans un béguinage....

— Comment, un béguinage?

— C'est-à-dire que j'ai été recueillie par des cousines, ces demoiselles Davernis, des vieilles filles qui s'étagent de trente-cinq à soixante ans. Ce n'est pas très folichon!

— Oh! mais... nous allons nous voir souvent!

— Comment cela?

— Notre château de la Croix-Mauve n'est qu'à vingt-cinq kilomètres d'ici.... Nous y passons l'été.... Je viendrai te chercher.... »

Dominant la voix des porcs, Jeanne et Marie réclamaient depuis un moment Arlette à tous les échos. Celle-ci, qui était montée dans l'auto pour causer plus aisément, entrouvre la portière en riant :

« Ne pleurez plus, filles de Jérusalem, me voici! »

Les deux sœurs sont tellement étonnées qu'elles en restent bouchée bée. Arlette descend, les prend par la main et les amène à ses amies :

« Je vous présente Mlles Jeanne et Marie Davernis....

« Je vous présente Mme Barthier-Wisques et sa délicieuse fille, Jessy.... »

Mme Barthier-Wisques accueille les deux demoiselles de la façon la plus aimable. Comme le chauffeur déclare qu'il lui est impossible de rester stationnaire en cet endroit, elle les invite à monter dans la voiture :

« Où allez-vous, mesdemoiselles?

— Nous rentrons chez nous.

— Permettez que nous vous reconduisions.... »

Jeanne et Marie seraient bien en peine d'expliquer comment cela s'est produit. Mais elles se trouvent toutes les deux, quelques secondes plus tard, assises au fond de la limousine. C'est la première fois qu'elles montent en automobile!

Le chauffeur met la machine en marche lorsque Jeanne s'écrie :

« Et le commissionnaire? »

Nouvel arrêt! Ferdinand prend auprès de lui le filet gonflé de provisions.

La voiture démarre....

Telcide et Rosalie, pendant ces événements, sont assises à leur table à ouvrage. Le ronflement d'une automobile est chose si peu fréquente dans l'enclos qu'elles se lèvent pour assister au passage de celle-ci. Quel n'est pas leur ahurissement lorsqu'elles la voient, dans le judas, s'arrêter devant elles. Et qui en descend? Leur sœur Jeanne.

Comme si son cœur allait cesser de battre, Telcide pose la main sur sa poitrine.

« Seigneur Jésus! » dit Rosalie....

Derrière Jeanne, sortent Marie, Arlette, Mme Barthier-Wisques et Jessy.

La porte ouverte, Arlette fait les présentations. Telcide, qui connaît, de réputation, Mme Barthier-Wisques, et de nom, le château de la Croix-Mauve, est flattée de voir chez elle une aussi grande dame.

Elle daigne être aimable.

« Ma chère demoiselle, lui dit Mme Barthier-Wisques, Jessy est si heureuse de retrouver son amie Arlette, que je vous demande de bien vouloir permettre à votre pupille

de passer quelques jours chez nous. Nous enverrons l'auto la chercher. J'espère d'ailleurs que vous me ferez le plaisir de l'amener vous-même.... Je serai très flattée de vous recevoir au château.... »

Au château! il n'en faut pas plus pour séduire Telcide.... Oui, mais il y a la question de l'automobile. Très franchement elle avoue sa méfiance :

« N'ayez aucune crainte, mon chauffeur est très prudent....

— Oui, oui,... il n'y a pas de danger.... »

En même temps, Jeanne et Marie gloussent leur appréciation. De ne plus être tout à fait des débutantes, elles regardent Telcide avec un air supérieur. Mais celle-ci entend ne pas leur laisser cet avantage. Mme Barthier-Wisques lui dit :

« Alors, c'est entendu.... Demain!... à deux heures!... l'auto sera là.... »

Elle répond :

« C'est entendu!... »

Très satisfaites les unes des autres, ces dames se quittent. Arlette et Jessy s'embrassent.

Pourtant Telcide n'est pas tranquille. Elle interroge Jeanne et Marie. Pour elles, les automobiles ont toujours été des inventions du diable....

« Certes, j'ai été saisie, lui confie Jeanne, mais il me semble que je remonterai sans frayeur dans cette machine. Nous avons pourtant marché à une vitesse folle!

— Quant à moi, ajoute Marie, j'ai fermé les yeux tout le temps. Je crois que c'est le meilleur moyen.... »

Mais Rosalie n'est pas convaincue. Elle déclare que cette expédition se fera sans elle.

« Voyons, voyons, mam'zelle Rosalie, intervient Ernestine, vous ne pouvez pas vous « astenir ». Cette dame a été bien honnête de vous inviter. Vous devez y aller....

— Vous croyez, Ernestine?

— J'en suis sûre, mam'zelle Rosalie.

— Dans ce cas, je ferai comme Marie, je fermerai les yeux tout le temps et je dirai mon chapelet. Mais ce que mon vieux cœur battra!... »

Le lendemain, à deux heures moins le quart, ces demoiselles sont prêtes, habillées comme pour la tombola. Elles sont très peu loquaces. La nuit, en rêve, elles ont entrevu mille accidents possibles.

Arlette, qui est depuis deux jours sans nouvelles de

M. Hyacinthe, ne perd pas une occasion de parler du professeur à Marie. Que celle-ci soit préparée petit à petit au grand bonheur qui s'approche!

« Hein? ma cousine, quelle joie si M. Ulysse pouvait vous voir dans cette somptueuse limousine!

— Taisez-vous, Arlette....

— Car vous savez, ma cousine, rien ne m'ôtera de l'idée que M. Hyacinthe vous aime. A la loterie, il avait une façon de vous regarder!... »

A deux heures précises, l'auto arrive.

Ernestine, qui a couru de la cuisine, tout en s'essuyant les mains à son tablier, crie son admiration :

« Ah! c'qu'elle est jolie, c'te machine! C'est comme qui dirait un salon. Ça doit coûter des mille et des cents.... »

Elle propose d'offrir au chauffeur « un petit verre d'eau-de-vie ». Mais Telcide refuse. S'il allait ensuite la précipiter dans un fossé!

Rosalie monte la première. Elle croit s'asseoir comme sur une chaise. Mais la banquette, très renversée, est profonde. Elle est si effrayée de s'y enfoncer que bêtement elle crie :

« Au secours! Je me noie.... »

Jeanne, contente de montrer qu'elle connaît le maniement des strapontins, essaie d'en baisser un. Elle se pince les doigts....

Lorsque Ferdinand a donné son coup de manivelle et qu'on entend le ronronnement des cylindres, ces demoiselles se taisent, comme, dans les cirques, la musique au moment des exercices difficiles.

Un ronflement de sirène fait sursauter les voyageuses. Arlette, d'un signe de la main, dit au revoir à Ernestine. Telcide, bien calée dans le fond, ne bouge plus. L'automobile est en route.

Derrière leur fenêtre, Félicité et Caroline Lerouge ont assisté au départ, mais elles ont évité de se montrer pour que leurs amies n'aient pas la joie d'avoir été vues.

« Les Davernis ont toujours été des esbrouffeuses... », déclare Caroline.

La voiture suit d'abord avec précaution les vieilles rues sinueuses. Gracieusement elle exécute des virages. Juste au moment où Jeanne fait remarquer qu'on ne sent pas les pavés et qu'on n'éprouve aucune secousse, un caniveau précipite ces demoiselles les unes sur les autres. Elles poussent des cris perçants. Mais on arrive bientôt sur la grand-route.

« Que faites-vous? » demande Telcide à Arlette, qui a saisi le cornet acoustique et qui l'approche de ses lèvres. « Vous allez nous faire dérailler....

— Ne craignez rien.... »

Obéissant à l'ordre qui lui a été donné, le chauffeur s'arrête. Arlette ouvre la portière et descend.

« Pourquoi nous quittez-vous?

— Vous êtes trop serrées.

— Mais non.

— Je monte devant.... »

Mais c'est non seulement sur le siège qu'elle s'installe, c'est au volant....

« Petite folle, vous voulez nous tuer! »

L'automobile filant soudain, les protestations de Telcide se perdent dans la vitesse. Rosalie, qui n'a aucune conscience du temps, affirme à ses sœurs qu'il leur est encore loisible de renoncer à cette excursion et de rester chez elles. Mais Marie ferme les yeux.

Jeanne est la seule qui prenne quelque plaisir à regarder le défilé des arbres de chaque côté de la route. Elle admire Arlette qu'en elle-même elle compare à une amazone. Comme elle aimerait avoir sa souplesse et son sang-froid!

Une demi-heure se passe. Elles croient être encore dans les environs et constatent qu'elles commencent à s'habituer à « ce mode de locomotion moderne », lorsque, au bout d'une avenue bordée de peupliers, elles aperçoivent un château.

Une grande grille s'ouvre devant elles. Les pneus font chuchoter un chemin de gravier fin, arrondi autour d'un bassin. L'automobile se range au pied d'une terrasse. Ces demoiselles sont arrivées! Mme Barthier-Wisques et Jessy les attendent....

« Vous avez fait bon voyage?

— Excellent!

— C'est Arlette qui vous a conduites?... Elle mène parfaitement.

— Oui.... Nous l'ignorions.... »

Pendant que la maîtresse de maison fait les honneurs de son château, Jessy entraîne son amie du côté du tennis.

« Je vais te prêter une raquette, des souliers.... Nous avons quelques bons joueurs....

— Hélas! j'ai perdu mon entraînement....

— Tu le retrouveras vite!... »

L'AUTOMOBILE SE RANGE AU PIED D'UNE TERRASSE.

Devant les deux « courts », Arlette est présentée à quelques jeunes gens et jeunes filles. Le hasard la désigne pour être la partenaire d'une jeune fille, qu'on appelle Clotilde et qu'on lui a présentée comme étant fiancée. Elle est grande, avec le teint brun, les traits durs. Elle est fière et hautaine.

« Je plains celui qu'elle va épouser », ne peut s'empêcher de penser Arlette....

Mais tout cela ne serait rien si cette Clotilde jouait bien au tennis. Or elle perd son « service » en jetant régulièrement sa première balle dans le filet et la seconde « out »! Pour s'excuser, elle prétend que le jeu est mal tracé et que le terrain va en pente. Elle s'avise même de donner aux autres des conseils. Arlette a assez de présence d'esprit pour ne pas y répondre, mais elle eût aimé triompher, devant le cercle des invités, qui suivent la partie. Ses cousines ne sont-elles pas elles-mêmes assises sur la pelouse? Bien sages dans leurs fauteuils de rotin, les mains croisées sur leurs jupes de cachemire, elles écoutent sans les comprendre les cris : « Quinze... trente... quarante.... »

« Play?

— Ready! »

C'est au tour d'Arlette de « livrer ». Les balles rapides, légèrement « coupées », rasent le filet et la bande, avec un bond si allongé, un angle si aigu qu'il est impossible de les reprendre. En cinq coups, le jeu est gagné....

Mais trois minutes plus tard, malgré ce sursaut de défense, la première manche est perdue. Et la jeune fille condescend à dire :

« C'est moi qui vous ai fait perdre.... Si je joue si mal, c'est que je suis énervée.... Mon fiancé devrait être ici depuis une heure. Et il n'arrive pas!... Excusez-moi.... »

Pour la seconde manche, les adversaires changent de côté. Mais avec ou sans soleil, Clotilde est toujours aussi maladroite. Arlette gagne son nouveau service, mais le bilan est de « cinq jeux à un » lorsque sa partenaire lui dit :

« Enfin, voici Jacques! »

Jacques? C'est Jacques de Fleurville.

Malgré elle, Arlette se mord la lèvre. Elle éprouve autant d'émotion que de surprise. Elle aurait préféré ne plus le voir. Les renseignements que Telcide lui a donnés l'ont

mise dans un état d'esprit étrange vis-à-vis de lui. Elle n'a personnellement rien à lui reprocher. Mais la peur d'être dupe lui commande la prudence et même la méfiance.

« Je suis désolé, dit Jacques à sa fiancée. Un pneu crevé m'a mis en retard....

— Vous n'êtes jamais pressé de me rejoindre....

— Mais je vous assure....

— Faites-moi grâce de vos excuses.... Je suis exténuée.... Prenez ma raquette et jouez à ma place.... Mademoiselle ne s'en plaindra pas.... Vous êtes certainement meilleur joueur que moi.... »

Jacques se retourne et voit Arlette :

« Vous ici?... Ah!... par exemple!... »

Ils se serrent la main....

« Comment allez-vous?

— Je vais bien.... Et vous?

— Tiens! vous vous connaissez? prononce d'un ton sec la fiancée....

— Oui.... Pourquoi?

— Pour rien. Jouez.... »

Arlette et Jacques ont juste le temps de se mettre d'accord sur la tactique de leur jeu. La partie reprend, acharnée. Arlette, qui a le coup de raquette d'une promptitude rare, reste au filet et rabat les balles. Jacques excelle dans les coups de fond.

« Cinq à deux! »

Ce premier résultat les encourage. Leurs adversaires sont sur leurs gardes. Jacques réussit à placer une balle si exactement sur la ligne extrême qu'Arlette ne peut s'empêcher de crier : « Bravo! » Les spectateurs applaudissent.

Quelques secondes plus tard, c'est Arlette qui arrête si justement une balle que celle-ci tombe dans le camp ennemi.

« Oh! ça c'est épatant! » crie Jacques....

Enfin par sept jeux contre cinq, ils gagnent la seconde manche. Et par sept jeux à trois ils remportent la belle....

Jeanne Davernis, qui tantôt enviait sa petite cousine de savoir conduire une auto, l'envie maintenant de savoir jouer au tennis. Cependant que Telcide ne voit qu'une chose; c'est qu'Arlette partage sa victoire avec le fils d'un propriétaire honni! Clotilde de Poulbacques a paru se désintéresser totalement de la partie.

LA PARTIE REPREND, ACHARNÉE....

« Je crois que votre fiancée serait heureuse de vous voir près d'elle », dit Arlette à Jacques, qui semble vouloir commencer une longue conversation avec elle....

« Oh! elle a le temps!

— Non, non, soyez gentil,... allez-y.... »

Avec une moue significative il obéit :

« Eh bien, ma chère Clotilde, qu'en dites-vous?

— De quoi?

— J'ai gagné cette partie si mal engagée.

— Si mal engagée? Vous êtes très aimable.... Je vous remercie....

— Je n'ai pas voulu vous vexer.

— Non, non.... Au contraire.... »

Comme elle se lève, ils s'éloignent tous les deux dans la direction du rond-point d'où l'on a une vue superbe. Mais, arrivés là, ils tournent à droite sans même regarder le panorama....

Après le thé, sur la pelouse, les matches recommencent. Le soleil descend. Ses derniers rayons jettent des lueurs rouges dans les arbres où les merles sifflent. Des brumes violettes roulent dans les buissons.

Jacques vient en courant présenter ses hommages à Arlette. Il lui baise la main et s'excuse de devoir partir aussi vite. Comme Clotilde ne reparaît pas, il y a tout lieu de croire que la paix est faite entre les deux fiancés et qu'ils s'en vont ensemble.

Une demi-heure plus tard, à leur tour, ces demoiselles Davernis prennent congé. Elles veulent être chez elles pour l'heure du souper. Elles sont ravies, absolument ravies de leur excursion. C'est sans aucune arrière-pensée qu'elles permettent à Arlette de demeurer quelques jours au château. Mme Barthier-Wisques les a conquises à la fois par sa distinction et sa simplicité....

Lorsqu'elles remontent en auto, elles ont gagné une telle assurance qu'on les croirait propriétaires de la voiture.

Jessy et Arlette, debout sur la terrasse, leur font des signes d'adieu avec leurs mouchoirs. Quand elles ont disparu, Arlette crie en jetant en l'air sa raquette :

« Enfin, je respire!... »

A tout autre moment, Jessy demanderait à son amie les raisons de cette exclamation, mais elle a hâte de lui raconter autre chose.

« Tu as vu, tout à l'heure, lui dit-elle, Clotilde de Poulbacques, que nous invitons parce qu'elle est de nos voi-

sines. Je ne sais pas comment tu la trouves. A moi, elle me déplaît souverainement.

— A moi aussi....

— Parce que sa noblesse remonte au déluge et parce qu'elle est riche, elle se croit permis d'avoir un caractère exécrable....

— Je m'en suis aperçue....

— Eh bien, elle a eu tout à l'heure une scène très violente avec Jacques de Fleurville, qui, lui, est charmant. Et leurs fiançailles sont rompues.... N'est-ce pas que c'est amusant?

— Oui.... C'est très drôle!... »

CHAPITRE X

C'est demain la Fête-Dieu. En cet honneur, chaque année, une grande procession traverse les rues de la ville.

De sa fenêtre, Arlette en observe les préparatifs. L'enclos fait sa toilette. Sur la chaussée, des ouvriers enlèvent tous les dix mètres un des pavés pointus en bordure du trottoir et enfoncent dans le trou un mât où une oriflamme se tordra sur son trapèze.

Des tapissiers déroulent, le long des maisons, des toiles blanches et rouges. Les bourgeois fixent à leurs balcons des cartouches coloriés d'où jaillissent des drapeaux aux lances de carton-pâte. Les fenêtres des rez-de-chaussée se transforment en reposoirs, avec des candélabres, des fleurs, des plantes vertes.

Les ménagères, excitées, lavent le seuil de leur porte, le trottoir et la façade. Les blanchisseuses circulent, très affairées, les bras chargés de montagnes de mousseline blanche.

Et des hommes, des femmes, des enfants même passent en poussant devant eux des voitures pleines de roseaux, qu'ils annoncent en criant :

« Parquet!... parquet!... quatre sous la botte! »

Mais leurs clients sont peu nombreux. On préfère généralement attendre le lendemain pour acheter la marchandise cueillie la nuit. Les feuilles en sont plus fraîches et plus brillantes au passage de la procession.

Les demoiselles Davernis participent d'autant plus au mouvement unanime qu'elles ont une réputation à soutenir. Leur maison est toujours une des mieux décorées. Rien qu'aux deux fenêtres de leur salon, cent bougies seront allumées, autour de deux reliquaires de bronze en forme de sarcophage. A droite, il y aura en plus un

immense crucifix en ébène, avec le Christ en ivoire, et les bouts de croix en argent massif; et à gauche une statue de la Sainte Vierge en vermeil avec, sur le pied, une rose en brillants.

Jeanne et Marie surveillent les préparatifs intérieurs. A Telcide et Rosalie incombe une tâche plus importante. Dans la salle du catéchisme, elles habillent les petits pages de la Vierge et tendent les drapeaux et inscriptions, que porteront les enfants des écoles. Elles sont aidées par ces demoiselles Lerouge. Jamais les boucles d'oreilles de Félicité n'ont été à pareille fête. Elles ne cessent pas de danser :

« Pourvu que le temps se maintienne beau demain!... »

Tel est le problème des veilles de procession....

« Avez-vous reçu vos robes blanches? » demande Caroline, tout en frisant des papillotes de papier.

« Oui, répond Telcide. La blanchisseuse nous les a apportées ce midi.

— Je suppose qu'Arlette vous accompagnera....

— Certainement, quoique cette petite prenne maintenant des airs d'indépendance, qui ne me plaisent pas.

— Ah?... Passez-moi donc le fil doré....

— Voici.... Mais je la materai.... Ainsi je lui ai offert de participer au cortège avec une de mes anciennes robes de mousseline, qui est encore très bien.... Savez-vous ce qu'elle m'a répondu?

— Non.

— Qu'elle n'est plus en âge de mettre une robe de première communion!

— Est-ce possible?

— Oui.... Elle a la prétention de se bâtir elle-même une toilette en soie.... Ce sera du joli!

— Mais,... mais,... bredouille Caroline, qui a la compréhension lente... est-ce que nous, nous ressemblerions à des premières communiantes?... »

Heureusement, Félicité arrange les choses en déclarant : « Ah! les jeunes filles d'aujourd'hui!... »

Cependant Arlette, dans sa chambre, coupe, taille, faufile, coud. La cousine Marie est fort intéressée par son travail. C'est pour elle une nouveauté. Elle se demande quelle merveille va jaillir de ce coupon soyeux :

« Croyez-vous que ce sera bien, petite cousine?

— J'en suis persuadée.... Au lieu de votre vilaine mousseline, il vous faudrait une robe comme celle-ci....

— Je n'oserais pas la porter.

— Songez que M. Hyacinthe vous regardera passer. Il est indispensable que vous soyez belle....

— Oui... mais comment? »

Arlette est arrivée à ce résultat que Marie ne lui cache plus ses sentiments. Elle ne lui dit rien encore du roman passé, mais elle avoue qu'un roman futu- la comblerait d'aise :

« Eh bien, ma cousine, c'est très simple.... Demain matin je vous habillerai moi-même.

— Que dira Telcide?

— Elle ne dira rien, car elle ne s'apercevra de rien. Elle constatera uniquement que vous êtes beaucoup mieux, mais elle ne saura pas pourquoi. Vous aurez la même robe qu'elle, mais vous serez élégante. Vous serez coiffée comme elle, mais vous serez gentille. Seulement....

— Seulement?

— Je vous aurai donné la manière....

— Oh! merci.... »

La vieille demoiselle pose sur la joue de la jeune fille un baiser maladroit, mais si sincère....

A six heures et demie, avant le souper, Telcide fait comparaître Arlette :

« Soumettez-moi votre fameuse robe.

— Volontiers! »

Arlette la revêt. L'étoffe légère tombe autour d'elle comme une neige. C'est une toilette très simple, délicatement drapée, sans garnitures stupides, sans plis grossiers....

« Voici, ma cousine.... Comment me trouvez-vous?...

— Ma chère enfant, vous êtes ridicule! On n'assiste pas à une procession en robe de théâtre. Vous serez punie.

— Punie?

— J'ai décidé que demain vous n'assisterez pas au cortège.... Vous resterez seule à la maison, avec Ernestine.... »

Arlette a la présence d'esprit de prendre un air navré, de sorte que Telcide persévérera dans sa décision. Mais elle est enchantée. Ainsi elle pourra voir passer la procession!...

Le lendemain matin, dès neuf heures, ces demoiselles sont engoncées dans leurs robes fortement empesées. Elles ont un voile, une couronne de roses blanches sur la tête et, sur la poitrine, un ruban bleu d'enfant de Marie. Seule, la plus jeune des Davernis est, dans une certaine mesure,

présentable. Pour qu'elle ne semble pas être dans une cloche de carton, Arlette a brisé les plis lourds d'amidon de sa jupe. Son corsage ferme bien au col. Sa coiffure est moins plate. Son chignon n'est plus serré comme une boule de ficelle.

Les quatre sœurs appartiennent aux groupes des porteuses de statues et de bannières. Leur point de rassemblement est, à neuf heures et demie, à la salle de catéchisme.

« Au revoir, vilaine enfant, dit Telcide à Arlette. Il va de soi que je vous défends de sortir.... Vous veillerez avec Ernestine sur les reliquaires, le crucifix et la Vierge....

— C'est entendu, ma cousine!... »

Les yeux baissés, ces demoiselles s'éloignent. Elles ne relèvent la tête que pour admirer leur façade. Il leur paraît que M. le grand doyen ne pourra qu'être très satisfait....

La procession, se mettant en marche à dix heures et suivant un long itinéraire avant de venir à la cathédrale, n'arrivera pas dans l'enclos avant onze heures et demie.

« Ma brave Ernestine, qu'est-ce qu'on peut faire jusque-là? demande Arlette.

— Si j'étais que de vous, mam'zelle, j'mettrais la robe que vous avez confectionnée. Vous étiez tout plein gentille.

— Tiens, c'est une idée. »

A dix heures, l'enclos s'était animé. Des groupes, formés dans l'église, allaient rejoindre le cortège.... A dix heures un quart, c'est un calme complet!... A onze heures seulement, on sent qu'il va se passer quelque chose. Les cloches de la cathédrale s'ébranlent. Le vent apporte à certains moments des bribes de cantiques. Des curieux commencent à retenir leur place au bord du trottoir. Les enfants, avec des roseaux coupés, font des sifflets.

Arlette est descendue au salon. A travers les plantes et la fournaise des bougies, elle verra parfaitement le défilé. Mais, en attendant, toutes ces flammes répandent une odeur désagréable de suif et de fumée. Elle préfère venir à la porte où elle aura une vue d'ensemble de la rue.

« Bonjour, mademoiselle Arlette. »

Jacques de Fleurville passait. Elle est si surprise qu'elle rougit jusqu'au bout des oreilles. Elle s'enfuirait volontiers. Certes, il ne lui déplaît pas de le revoir. Depuis leur victoire au tennis, si glorieusement gagnée, elle a maintes fois pensé à lui. Mais l'idée qu'il pourrait la dédaigner,

« Soumettez-moi votre fameuse robe. »

après qu'elle lui aurait laissé deviner le secret de son âme, lui fait peur. Il n'y a pas jusqu'à la rupture, qui pourtant permet à son espoir de renaître, qui trahit aussi la légèreté de son caractère!

Elle répond froidement :

« Bonjour, monsieur....

— Oh! ce ton!... moi, qui suis venu exprès dans l'enclos pour vous apercevoir, ne serait-ce que de loin!

— Je cherche ce que vous voulez dire....

— Comment?... ce que je veux dire?... Mais je veux dire que je vous trouve de plus en plus charmante,... que nous formerions une équipe invincible....

— Une équipe?

— Au tennis.

— Ah! bon!

— Que vous devriez encore organiser une tombola,... que nous avons les mêmes goûts,... que nous détestons au même point les vieilles filles,... que nous aimons également Paris,... que mes fiançailles sont rompues et que je suis bien content,... et enfin,... enfin, que vous avez une robe blanche aussi exquise que vous-même...: »

Arlette ne put s'empêcher de sourire.

« Ah! je suis heureux.... J'ai ramené un peu de lumière sur votre visage.... Savez-vous que vous m'avez très mal accueilli?... J'aurais été un fournisseur que vous n'auriez pas été moins aimable.... Voyons, voyons, qu'y a-t-il?... Vous n'osez pas me regarder en face.... Il y a quelque chose, n'est-ce pas?

— Oui, mais laissez-moi....

— Non, non. Il faut que vous m'avouiez les raisons de votre transformation. Je ne partirai pas sans les connaître.

— C'est impossible!

— D'ailleurs je les devine. Je connais assez les vieilles filles pour deviner ce dont elles sont capables. On vous a dit du mal de moi, n'est-ce pas? »

Arlette n'a jamais menti. Dans un soupir elle murmure :

« Oui....

— Que vous a-t-on dit? »

Il s'est approché d'elle. Il attend le renseignement avec anxiété. Elle ne répond pas....

« Mademoiselle Arlette, je vous en supplie, ne me laissez pas dans cette angoisse. Il y a un malentendu. Je vous le jure....

— Oh! faites attention. J'aperçois la bonne de Mlle Clémentine Chotard.... Je rentre....
— Pas avant que vous m'ayez dit....
— Plus tard... peut-être....
— Demain soir, vers six heures et demie, c'est l'heure de la solitude pour l'enclos, je vous attendrai dans le premier angle de la cathédrale — au-dehors bien entendu — près de l'abside à gauche. Je vous expliquerai comment j'ai rompu, à cause de vous, mes fiançailles....
— A cause de moi?
— Oui,... vous viendrez, n'est-ce pas?
— Non, certainement non.
— Tant pis! Je vous attendrai quand même.... »

La foule maintenant envahit la rue. La procession est au dernier reposoir. Dans quelques minutes, elle sera là. Vivement Ernestine mouche ses bougies.

Arlette, regardant les petites étiquettes qui, dans les reliquaires, indiquent en lettres d'or l'origine des reliques, se répète tout bas :

« C'est à cause de moi qu'il a rompu! C'est à cause de moi.... »

Mais voici que les musiques s'approchent. Un suisse doré, chamarré d'épinglettes, ouvre le cortège. Il a une hallebarde sur l'épaule et une canne au pommeau énorme dans la main droite. Il tend fièrement ses faux mollets en bas blancs.

Pour le mieux voir, Arlette se penche.

Or elle aperçoit devant elle, son chapeau touchant presque les fleurs de sa fenêtre, M. Ulysse Hyacinthe debout sur le trottoir. Lui aussi a été attiré dans l'enclos par celle qu'il aime!...

Tour à tour commencent à défiler les pages, les rois, les anges, les saintes, qui paraissent jouer un de nos vieux mystères avec, comme décor, la cathédrale.

Les groupes se succèdent, celui de saint Jean Baptiste de six ans, nu dans sa peau de mouton; celui des marins autour du bateau; celui de la Passion, avec les divers instruments du supplice, portés sur des coussins de velours grenat.

Des odeurs d'encens se répandent avec des nuages bleus, quand les séminaristes, d'un geste uniforme, jettent au ciel leurs encensoirs d'argent aussi loin que le permettent les chaînes triples.

Des fillettes roses, aux boucles blondes, avec des corbeilles roses, fixées après leur ceinture rose, portent à

Les vieux prêtres en surplis récitent des psaumes. Les abbés clament des cantiques :

Sauvez, sauvez la France,
Au nom du Sacré-Cœur....

Un ensemble de dames chantent des hymnes. Pour que nul n'ignore qu'elle n'a plus qu'une dent, Mlle Félicité Lerouge, au premier rang, ouvre une bouche gigantesque. Lorsque paraissent ces demoiselles Davernis, Telcide est encastrée dans les brancards capitonnés d'une statue. Au risque de tout culbuter, elle essaie de distinguer Arlette au travers des fenêtres. Rosalie marche derrière elle, les bras ballants, car elle se méfie des roseaux glissants. Jeanne porte une bannière très lourde. L'encoche de cuir lui écrase le ventre.

Quant à Marie, elle appartient à un groupe et tire un des cordons de la crèche de l'Enfant Jésus.

Devant la maison, elle aperçoit M. Hyacinthe et rougit. Peut-être la salue-t-il! Elle incline la tête.... Toujours est-il que cela donne à Arlette une idée....

Comme maintenant défile la foule anonyme des membres des chapitres et des congrégations, qui précèdent le Saint-Sacrement, elle se penche vers le professeur et lui dit :

« Monsieur Hyacinthe, ma cousine Marie m'a priée de vous informer qu'elle vous attendra demain, après le salut, dans le second angle de la cathédrale, au-dehors bien entendu — près de l'abside à droite.... Elle désire vous parler.

— Est-ce possible? C'est trop de joie!... J'y serai....

— A droite de l'abside,... ne confondez pas surtout.... Je vous dis à droite....

— Oui, oui.... »

Le Saint-Sacrement va passer. Le chanoine, avec son claquoir, ordonne aux fidèles de se mettre à genoux. M. le grand doyen, vêtu d'une chasuble rutilante de rayons et de flammes d'or, porte sous un dais à pompons blancs l'ostensoir éblouissant de gemmes.

Dans la demi-obscurité du salon, Arlette s'agenouille en murmurant : « Pardonnez-moi, Seigneur, pardonnez-moi ces deux rendez-vous, mais accordez-moi surtout qu'ils réussissent.... »

CHAPITRE XI

En regardant toutes les statues de la cathédrale, pendant le salut, Arlette s'imagine que celles-ci se penchent les unes vers les autres et se confient le grand secret : Marie Davernis va à son premier rendez-vous d'amour! Elle ne s'en doute pas encore, mais, dans l'ombre extérieure de l'église, M. Ulysse Hyacinthe doit l'attendre déjà.

Sous le prétexte d'aller chez la blanchisseuse chercher un col blanc, qu'on a oublié de lui rapporter, Arlette se débarrasse facilement de Telcide, de Rosalie et de Jeanne à la sortie de l'office. Elle entraîne Marie.

Cette course faite, elles repassent devant la cathédrale pour rentrer chez elles. Marie, qui a une cervelle d'oiseau, jacasse en s'amusant des pancartes qu'elle a lues dans l'étalage de la blanchisseuse : « On demande des ouvrières en chemises. On demande des ouvrières en jupons. » Mais Arlette est plus émue, car elle songe que si le professeur se trouve d'un côté, de l'autre il y a Jacques de Fleurville.

« Oh! un homme! » s'écrie subitement Marie.

M. Hyacinthe, qui fait les cent pas, la tête dans les épaules et les mains derrière le dos, vient d'apparaître.

« N'ayez pas peur, murmure Arlette. C'est M. Ulysse!

— Que fait-il ici?

— Il désire vous parler. Il m'en a informée hier pendant la procession.

— Il?...

— Oui, ma cousine,... approchez,... ne craignez rien,... il n'est pas méchant.... »

Arlette s'adresse alors à celui dont l'ombre se profile d'une façon très peu gracieuse :

« Monsieur Hyacinthe, voici ma cousine.... Je vous la confie.... Je vous la reprendrai dans dix minutes.... »

Pâle, frissonnante, prête à défaillir, la vieille demoiselle est sans résistance. Elle s'appuie contre la muraille. De ses lèvres blanches, tombe cette phrase :

« Vous m'attendiez? »

Et le bonhomme de lui répondre :

« Je vous attends depuis dix ans.... »

Arlette s'est esquivée. Comme elle voudrait que Jacques ne fût pas là! Elle redoute ce rendez-vous! Et comme elle serait triste si elle ne l'apercevait pas au premier angle, près de l'abside à gauche!

Jacques est debout au pied d'un formidable contrefort. Il l'accueille avec un sourire et lui serre gentiment les mains :

« J'étais sûr que vous viendriez....

— Chut! plus bas!

— Pourquoi?... il n'y a personne.

— Si.... Ce soir on refuse du monde dans les angles de la cathédrale....

— Il est de fait qu'on y est très bien....

— Oui.... Ce sont de vraies loggias....

— Pour amoureux!

— J'y ai amené ma cousine Marie à M. Hyacinthe....

— Pas possible?

— Il faut que j'aille écouter si leur conversation ne languit pas trop....

— Vous avez des idées extraordinaires!

— Tant de gens en ont de trop ordinaires!... Attendez-moi, je reviens.... »

Silencieusement, elle glisse sur la pointe des pieds.

Les coins sombres autour de l'abside ressemblent à des confessionnaux. Malgré lui, M. Hyacinthe, saisi par le mystère du lieu, parle bas comme s'il énumérait avec contrition une longue suite de péchés tous mortels. Arlette comprend quelques phrases et rejoint Jacques :

« Ça va?

— Oui,... ça va très bien.... Il lui raconte la mort de sa maman.... Il en a pour une demi-heure, car elle a beaucoup souffert....

— Ah! tant mieux!... Vous n'imaginez pas tout ce que j'ai à vous apprendre.... C'est effrayant!...

— A ce point?

— Oui.... Avez-vous repensé à ce que je vous ai dit hier?

— A quoi?

— A la rupture de mes fiançailles....

— Je me souviens, en effet, que vous me l'avez annoncée.... Que s'est-il donc passé? Qu'y a-t-il eu?

— Il y a eu « vous »!

— Moi?

— Parfaitement... vous!... Il faut que je vous explique.... Mon père tenait depuis longtemps à ce que je me marie.... Dix fois, il me l'avait demandé.... Dix fois j'avais refusé.... La onzième, pour ne pas le chagriner, je lui ai répondu : « Après tout, on peut voir. Je n'ai aucun parti « pris contre le mariage. » Huit jours après il m'a présenté la Clotilde en question. Nos familles étaient assorties, nos âges se convenaient, nos châteaux étaient voisins. Mes tantes et mes oncles m'ont serré sur leur poitrine en me répétant : « Tu es notre héritier. Tu vas faire là un « mariage parfait.... » Bref, j'ai été faible, j'ai cédé avec cette idée : « Bah! autant celle-là qu'une autre! »

— Et alors?

— Je ne vous avais pas prévue!... Tant que je ne vous connaissais pas, je pouvais épouser Clotilde. Elle n'était ni plus laide, ni moins intelligente que les autres petites oies blanches et les autres petites dindes que l'on me proposait. Mais dès que je vous ai connue, ce n'était plus possible. Clotilde faisait-elle un geste, lançait-elle un mot, je me représentais aussitôt le geste que vous auriez eu dans la même circonstance, le mot que vous auriez trouvé. Certes, elle restait celle dont la famille était assortie à la mienne, dont l'âge convenait au mien, dont le château était proche du nôtre. Mais je devais lui découvrir, à toute minute, un nouveau défaut. Elle ne défie malheureusement pas la concurrence.... Elle est autoritaire, dédaigneuse.... Tandis que vous....

— Il faut croire pourtant qu'elle vous aimait, cette jeune fille.

— Non, elle ne m'aimait pas.... Quand nous étions ensemble, nous parlions chasses, voyages, réceptions....

— Pourquoi vous épousait-elle?

— Je vous l'ai dit.... Parce que... parce qu'il y avait nos familles, nos âges et nos châteaux.... Ces questions-là remplacent trop souvent l'amour.... Hélas!

— Comment lui avez-vous signifié que c'était fini?

— Je ne lui ai rien signifié du tout. Je me suis contenté de lui montrer que j'avais aussi une certaine volonté et que son caractère, dans ses offensives futures, devrait compter avec elle. Elle a préféré ne pas faire l'essai. Elle a rompu. Et voilà!

— C'est très bien!...

— Comme une confidence en vaut une autre, vous allez maintenant m'avouer quels sont les méchants potins qu'on vous a colportés sur mon compte.... »

Arlette refuse de répondre. Son visage, qui dépasse le contrefort, est en pleine lumière, c'est-à-dire qu'il reçoit la pâleur des soirs de printemps. Jacques, doucement, essaie de l'attirer plus près de lui. Dans l'ombre, les phrases les plus graves tombent plus facilement. Mais elle résiste. Cette lueur est sa sauvegarde.

Comme il la supplie, elle finit par dire :

« Sachez seulement qu'on m'a révélé des choses très graves sur vous....

— Et vous les avez crues?

— Franchement, oui.

— Pourquoi?

— Parce qu'au moment où on me les glissait en douceur, vous n'étiez pas près de moi....

— Et maintenant?

— Je ne les crois plus....

— Vous êtes gentille.... Mais tout de même je préférerais connaître ce dont on m'accuse....

— Chut! »

Elle lui pose sur les lèvres sa main gantée.

« Pourtant?

— Peu vous importe... puisque c'est fini.... Je vous jure que je n'ai plus aucune arrière-pensée contre vous.... Cela doit vous suffire....

— Je tiens tant à votre bonne opinion!... Ma petite Arlette, vous n'imaginez pas l'influence que vous avez sur moi. Par exemple, je détestais ma vieille ville.... Depuis que vous y êtes, je ne la reconnais plus.... Elle est métamorphosée....

— Oh! oh!

— Je ne plaisante pas. Ainsi, pour le moment, je ne me figure pas qu'il puisse y avoir sur la terre un coin plus joli pour être heureux que cet enclos, au pied de ce mur, haut comme un rempart....

— Vous devenez lyrique....

— Je ne m'imagine pas qu'il y ait ailleurs des statues plus artistiques, des monuments plus beaux....

— Vous voulez peut-être parler de la gare?

— Eh! mais,... il ne faut pas la mépriser, cette horrible petite gare de pierres blanches et de briques rouges. Ce matin, justement, j'y suis allé acheter les journaux de Paris. Je pensais à vous en la regardant et je me disais : « Voilà un monument magnifique.... »

— Hein?

— Parfaitement!... un monument magnifique!... N'est-ce pas par son immense salle des pas perdus que vous êtes arrivée de Paris un soir chez vos cousines?... Vous deviez avoir à la main un petit sac jaune et, dans le cœur, une grosse appréhension.... Manteau de voyage, bottine cambrée, haut talon.... Le hall vitré a dû en frémir de toutes les fumées de ses locomotives!

— Vous avez de l'imagination! En réalité, elle est plus que banale, votre gare.

— Je me permets de ne pas partager votre opinion. Elle a des qualités sentimentales que vous ne soupçonnez pas....

— Je serais curieuse de voir ça....

— Rien n'est plus facile.... Evoquez-la, un soir. Les salles d'attente sont désertes. Les employés dorment dans les coins. Vous arrivez pour prendre le train.

— Moi?

— Oui, vous, Arlette.... Vous avez eu une journée très chargée.... Vous avez quitté vos parents à la fin d'un dîner, après des toasts.... Vous avez changé votre robe pour une plus foncée.... Et vous appuyez votre bras sur celui d'un guide que vous vous êtes choisi pour le voyage que vous entreprenez....

— Comment est-il, ce guide?

— Il est.... il est jeune, il est empressé, il s'efforce de vous prouver sa reconnaissance, car tout son bonheur dépendait d'un « oui » de votre bouche. Il vous regarde tendrement. Dans ses yeux, il y a déjà le rayonnement des ciels merveilleux, qui demain vous feront rêver. Dans un bruit confus, vous entendez qu'on lui remet des adresses d'hôtels. On vous prie d'écrire souvent. On vous recommande de ne pas vous fatiguer. Quelqu'un vous crie : « Au revoir, madame.... » Un compartiment vous est réservé.... A votre compagnon, vous dites : « J'espère

« que nous n'avons rien oublié.... » La locomotive siffle.... Un jet de vapeur.... « Messieurs les voyageurs, en voi-« ture!... » Un bruit de plaques tournantes.... Vous vous penchez à la portière pour agiter un mouchoir.... Quand vous vous retournez, deux bras vous enlacent et deux lèvres prennent les vôtres.... C'est pour la vie, c'est vers le bonheur que vous faites ce voyage d'amour.... N'est-ce pas, Arlette, qu'elle est la plus jolie, l'horrible petite gare de notre vieille ville?... »

Jacques a prononcé cela avec une fantaisie émue et une tendresse caressante. La jeune fille n'a pas bougé. Elle n'a rien fait pour abandonner sa sauvegarde : la lumière. Mais l'ombre grandissante l'a gagnée et enveloppée. C'est comme si un oiseau protecteur avait étendu son aile dans les hauteurs entre la lune et la terre. Sa projection immense couvre la cathédrale :

« S'il arrive qu'un soir, soupire Arlette, je connaisse ce merveilleux départ, je serai infiniment heureuse.... »

Jacques, joyeux, enthousiaste, en appuyant contre ses lèvres la main brûlante de la jeune fille, conçoit aussitôt mille projets. Il n'est pas habitué aux obstacles. Il marche droit devant lui....

Mais Arlette est plus prudente. La griserie des phrases ensorceleuses n'a pas tué en elle la peur d'être dupe. Elle ne dissimule pas sa joie et son amour. Mais sa méfiance persiste.

Jacques lui annonçant son intention d'en parler dès le lendemain à son père, elle le prie d'attendre. Est-il bien sûr de lui-même? Les distractions de Paris, dès qu'il les retrouvera, n'effaceront-elles pas dans son cœur le souvenir de la petite provinciale qu'elle est devenue?

« Jacques, je vous aime, je ne vous le cache pas. Je vous aimerai toujours. Mais je vous demande de réfléchir. Ma famille n'est pas très assortie avec la vôtre. Je n'ai pas de dot. Je n'ai pas de château. Il est indispensable que vous soyez bien certain de ne jamais rien regretter de tout cela?

— Je vous le jure.

— Dans trois mois vous reviendrez ici pour les grandes vacances. Si votre dessein est demeuré le même, vous me retrouverez.... Jacques,... mon cher Jacques,... je vous adore.... »

Il l'a prise dans ses bras, et, contre sa poitrine, il sent son cœur battre.

« Et jusque-là?... demande-t-il.
— Vous m'écrirez.... J'ai trouvé le moyen....
— Maligne!
— Vous m'adresserez des cartes postales que vous signerez « Jacqueline ». Si on m'interroge, je dirai : « Jacqueline? C'est une amie d'enfance. »
— Je vous écrirai tous les jours.
— Soyez prudent....
— Oui, ma petite fiancée!
— Mon Jacques!... »

Quelques minutes plus tard, Arlette et Marie reviennent ensemble, toutes deux très joyeuses, ne doutant plus de la réalisation prochaine de leur rêve réciproque.

« Qu'avez-vous fait pendant ce temps? s'inquiète Marie.
— Ma cousine, répond Arlette, je n'ai aucun secret pour vous. Pendant que vous étiez avec M. Hyacinthe, j'étais avec Jacques de Fleurville.
— Le fils du...?
— Lui-même.... »

La cousine Marie gronderait volontiers, mais ne sont-elles pas également coupables et complices? Elle préfère ne penser qu'à son bonheur et, en sautillant, elle minaude drôlement, en chatte qui se secoue après avoir bu du lait :

« Nous sommes deux petites folles.... »

CHAPITRE XII

« Qu'est-ce que c'est que ce gros caramel gluant?
— C'est du savon vert....
— Qu'à Paris on appelle du savon noir....
— Sans doute parce qu'il est jaune.... »

Des deux pavillons en briques qui sont dans la cour et que ces demoiselles Davernis appellent « leurs dépendances », des ballons de vapeur sortent. Une odeur se répand, faite de cent odeurs, de linge battu, de savon trempé de sueur.... Quatre femmes, le cou et les bras gonflés par la chaleur et l'effort, gesticulent dans cette atmosphère de buanderie en travail. Elles ont, pour jeter en monceau les toiles mouillées, le même geste que les pêcheurs lorsqu'ils jettent, avec un bruit de ventouses, les limandes, les soles et les grosses raies sur le carreau des halles.

Arlette interroge Telcide, grande surveillante de cette lessive bi-annuelle :

« Faites ici, mon enfant, votre éducation ménagère.... Vous voyez, nous profitons des beaux jours de l'été. Le linge doit sécher assez rapidement pour ne pas s'abîmer et assez lentement pour ne pas durcir. Il faut savoir apprécier le juste milieu.... A Paris, on n'a pas de linge. On a des chemises en toile d'araignée; des draps qui sont des mouchoirs de poche; des mouchoirs de poche qui sont des dessous de carafe.... On a douze serviettes, trois nappes.... Tandis qu'en province.... Ah! en province, c'est autre chose.... Nous pourrions rester vingt-quatre mois sans faire aucune lessive. Nous n'avons que des pures

toiles inusables. A chaque génération, avec chaque héritage, notre lingerie s'augmente.... »

Ernestine remet à ce moment à Arlette une carte postale :

« Le facteur a apporté ça pour vous....

— De qui est-ce? demande Telcide.

— C'est de mon amie Jacqueline....

— Il me semble qu'elle vous écrit beaucoup depuis quelque temps.

— Beaucoup?... c'est-à-dire que, depuis quinze jours, elle m'a adressé quatre cartes.... Voici la cinquième.

— Vous m'avez dit, je crois, que vous aviez été élevée avec elle....

— Oui, ma cousine.... Généralement elle vit en Angleterre. Comme elle est à Paris pour deux mois, elle m'écrit.

— Que fait son père?

— Il est dans les ambassades.

— Où habite-t-il?

— Faubourg Saint-Honoré.

— Comment s'appelle-t-il?

— De Verlone.... Jacqueline a dix-neuf ans, des cheveux noirs, des yeux bleus. Elle monte à cheval et joue au football. Je l'aime beaucoup.

— Je ne vous en demande pas tant!

— Excusez-moi de vous laisser, ma cousine. Ces odeurs, cette fumée, cette humidité âcre me grattent la gorge....

— Il faudra pourtant bien que vous vous y habituiez.... »

Arlette remonte dans sa chambre. Elle a hâte d'embrasser cette carte, dont la gravure populaire lui semble si belle puisqu'elle représente l'Arc de Triomphe. Jacques tient parole. Que de choses elle lit dans cette phrase banale : « Avec mes meilleurs embrassements, Jacqueline. » Ainsi elle s'évadera bientôt de cette maison triste où chaque jour amène sa corvée et son nettoyage. Elle retournera vers ce Paris admirable!... Finie, l'existence médiocre! finis, les jours sombres! finies, les récriminations acerbes d'une Telcide hargneuse. Ah! Jacques! Jacques! comme Arlette vous aime!

« Coucou! ma petite cousine.... »

Depuis qu'elle est allée au rendez-vous de M. Hyacinthe, Marie Davernis est devenue facétieuse. Elle se livre à de futiles plaisanteries. Ainsi elle crie : « Coucou, ma petite cousine. » Elle met les mains sur les yeux d'Arlette, saisie par-derrière, et crie de sa voix naturelle : « Devinez qui

est là! » Arlette l'excuse en se disant : « C'est une enfant! »

Pourtant elle s'inquiète. Elle pensait que, dès le lendemain, M. Ulysse solliciterait sa main. Non pas, certes, que dans l'ombre de la cathédrale il eût prononcé des phrases définitives. Mais le fait d'avoir organisé cette rencontre lui paraissait suffisamment significatif. Or, depuis quinze jours, il a observé le silence le plus complet.

« Croyez-vous, Arlette, que je doive désespérer?

— Mais non, ma cousine, répond Arlette en riant. M. Hyacinthe jouit d'une excellente réputation. Il n'y a pas à craindre qu'il vous entraîne dans une aventure déshonnête.

— Ah! tant mieux!

— Vous vous marierez et vous aurez beaucoup d'enfants....

— Oh! à mon âge....

— A votre âge, ma cousine, on a toujours des jumeaux.

— Pourvu qu'ils ressemblent à leur père!... »

Marie Davernis passe du scepticisme le plus blasé à l'enthousiasme le moins justifié. Les boniments d'Arlette la bouleversent complètement. Elle sent tellement que c'est toute sa vie qui se joue....

« Eh bien, ma cousine, calmez-vous.... Cet après-midi j'irai voir votre....

— Mon soupirant?

— Si vous voulez.... Et je le secouerai d'importance....

— Oh! pas trop!

— Non, non, mais suffisamment. Il en a besoin!...

— Merci, Arlette, merci!... »

Après le dîner, pendant que les quatre sœurs se font embuer par la lessive, Arlette se dirige vers le collège. Elle rencontre M. Hyacinthe juste sous le portail, à l'entrée de la cour. Les élèves sont en récréation. On les entend qui préparent une partie de « cache-cache » et qui tirent au sort « pour savoir qui en sera ».

Astramgram pickepick et colegram....

Le professeur emmène la jeune fille au parloir, qui est une grande pièce au parquet ciré. Une foule de parents l'emplit aux trois quarts, formant des cercles chuchoteurs, dont chacun des centres est un collégien qui se bourre la bouche de gâteaux et gonfle ses poches de provisions.

M. Hyacinthe et Arlette s'installent dans un coin. Quand ils sont assis bien sagement, le professeur, avec une malice qui ne lui est pas habituelle, constate qu'il a l'air d'un élève que l'on visite. Ce à quoi Arlette réplique :

« Je regrette de ne pas vous avoir apporté des babas au rhum et des choux à la crème fouettée.... La prochaine fois, je ne négligerai pas ce détail.... »

M. Ulysse avance sa grosse lèvre, fait papilloter ses yeux; c'est ce qu'il appelle sourire.

« Et alors, demande-t-il, quelle impression ai-je produite, l'autre soir, sur cette excellente demoiselle Marie?... »

Une balle qui frappe soudain les carreaux suspend la réponse d'Arlette.

« Je suis anxieux....

— Ma cousine a été enchantée....

— Je crois en effet qu'elle nourrit à mon égard des sentiments....

— Très tendres.

— En effet!

— Seulement,... c'est assez délicat de vous expliquer cela....

— Je comprendrai à demi-mot.

— Elle vous a trouvé bien froid. Il paraît que vous ne lui avez pas soumis vos projets sentimentaux....

— Mais elle non plus....

— Comment... elle?

— Oui.... Ne m'aviez-vous pas dit, pendant la procession, que Mlle Marie me priait d'être le lendemain dans l'enclos parce qu'elle désirait m'entretenir....

— Oh! monsieur Hyacinthe!

— M'entretenir de certaines choses importantes.... Je les ai attendues.... Je n'ai rien vu venir....

— Oh! mon pauvre ami, je suis désolée.... Il y a eu erreur.... Vous auriez pu rester dans la même situation pendant cent ans et vous accuser réciproquement d'indifférence.... J'avais dit à ma cousine que c'était vous, qui aviez une communication urgente à lui adresser....

— Je ne saisis pas nettement....

— Ça n'a aucune importance....

— Pourquoi?

— Parce que vous êtes un homme capable de réparer....

— Je l'ai donc vexée?... Je suis un misérable.... Je suis indigne d'elle....

— Ne vous emballez pas.... Voyons.... Tout s'arrange!

— Je suis si flatté qu'elle ait de l'inclination pour moi.... Elle est si bien élevée....

— Oui,... oui.... C'est « une jeune fille bien comme il faut », « bien comme il vous faut »..... Aussi plus de paroles, des actes!... De l'audace, monsieur Hyacinthe, encore de l'audace, toujours de l'audace, comme disait mon vieil ami Danton....

— Votre vieil ami?

— Dimanche prochain, après les vêpres, vous revêtirez votre plus belle redingote....

— Je n'en ai qu'une....

— Vous prendrez votre plus beau chapeau haut de forme....

— Je n'en ai qu'un....

— Et vous viendrez frapper à la porte de ces demoiselles Davernis.... Vous frapperez et Ernestine vous ouvrira.... Ne vous inquiétez pas.... C'est la bonne!... Vous lui direz : « Je vous prie de demander à Mlle Telcide Davernis, si elle veut bien me faire l'honneur de me « recevoir?... »

— Parfait! Et ensuite?

— Ensuite vous entrerez dans le salon. Telcide, majestueuse, vous dira : « Prenez la peine de vous asseoir, « monsieur ». Vous obéirez ou vous n'obéirez pas. C'est *ad libitum*. Il y a les deux écoles!

— J'obéirai. J'obéis toujours.

— Et vous commencerez : « Mademoiselle, je m'adresse « à vous comme à la représentante la plus qualifiée de la « famille Davernis, que je vénère et que je respecte.... »

M. Hyacinthe croit utile de répéter :

« Que je vénère et que je respecte!

« — J'ai l'honneur de solliciter de vous la main de « votre charmante sœur, Mlle Marie.... »

— Je n'oserai jamais....

— A ces mots, comme le corbeau de la fable, ma cousine Telcide ne se sentira plus de joie, elle ouvrira un large bec et tombera faible.... Vous lui présenterez des sels, dont vous n'aurez pas oublié de vous munir.... Vous la ferez revenir à elle et à vous.... Dans un joli sourire, elle s'éveillera pour vous dire : « Je vous la donne. »

— Ah! merci! merci!... »

M. Hyacinthe, qui croit y être, est si ému qu'il baise les mains d'Arlette. Il y a des larmes dans ses yeux.

« Attendez,... attendez.... Vous n'y êtes pas encore.... Ça viendra.... Mais il faut vous secouer un petit peu.... Il faudra vous forcer, mon ami!... »

Ce « mon ami » a le don de cingler la petite vanité du professeur. Il se redresse. Il tire ses manchettes de celluloïd, qui préservent ses manchettes blanches....

« Vous pouvez compter sur moi.... J'oserai.... Je l'aime tant, Marie!... Après les vêpres,... ma redingote,... mon chapeau.... Je sonne.... Telcide m'ouvre.... Ernestine est au salon....

— C'est le contraire,... mais peu importe.... »

Comme Arlette s'est levée, estimant sa mission remplie, il lui serre affectueusement la main et la reconduit jusqu'au portail. Ils se disent au revoir parmi les cris des joueurs de cache-cache, qui se chamaillent parce que l'un d'eux a été pris alors qu'il avait demandé « pouce ».

Arlette rentre à la maison. Elle est heureuse. Ces premières fiançailles seront le prélude d'autres. Quel obstacle pourrait survenir? elle n'en prévoit aucun. L'avenir est radieux. Pourtant elle s'étonne que Marie ne se précipite pas à sa rencontre.

Où sont ses cousines?

Elles sont dans la salle à manger où Telcide, qui a son chapeau sur la tête, s'agite, crie et vocifère, blême de colère.

« Oui, hurle-t-elle, il était sur le trottoir. Il a eu un rire sarcastique en me regardant et il ne m'a pas saluée. Je n'ai pas eu peur. Je lui ai tout dit ce que je pensais de lui et de sa nochère. Il a de la veine que nous tenions à sa maison, sans quoi je lui aurais donné congé.... Ah! je lui en ait dit pour deux sous.... Il ne s'y frottera plus, le misérable.... »

Arlette comprend qu'il y a eu collision entre Telcide et M. de Fleurville.

« Quant à vous, lui jette sa tumultueuse cousine, je vous défends d'adresser encore la parole à son galopin de fils. »

Elle baisse la tête en disant :

« C'est entendu, ma cousine.... »

Mais elle est absolument décidée à lutter de toutes ses forces pour son bonheur.... Il serait trop injuste que la rancune d'une vieille fille l'emportât sur un amour jeune et ardent, qui sent déjà battre ses ailes....

CHAPITRE XIII

Une lettre à la main, Telcide Davernis est toute songeuse. Nerveusement, elle tape du pied. Un pli redoutable déforme son front. Ses doigts se crispent sur le papier.

« Que signifie cela? »

Elle appelle Rosalie :

« Tenez, ma sœur, lisez.... Comprenez-vous?

— Non.... »

Elle appelle Jeanne :

« Tenez, ma sœur, lisez.... Que devinez-vous?

— Rien.... »

Elle appelle Marie :

« Tenez, ma sœur, lisez.... Expliquez-moi....

— Pitié! »

La pauvre petite Marie ne trouve pas d'autre mot. Elle tombe en pleurant aux genoux de Telcide, qui prononce :

« Je prie mes sœurs Rosalie et Jeanne de sortir. Je comprends, mon enfant, qu'un lourd secret vous oppresse. Libérez-vous. Epanchez dans mon sein vos confidences. Je vous écoute.... Mouchez-vous.... Et parlez.... Dites-moi ce que signifie cette lettre de M. Hyacinthe :

Mademoiselle Telcide. Excusez-moi de remettre à huit jours notre petite entrevue. Je vous adresse mes civilités....

« Je n'y comprends absolument rien.... »

Marie relève doucement la tête. Elle n'est point abattue. Au contraire. Il y a dans ses yeux un éclair de fierté.

« Ma sœur, prononce-t-elle, M. Hyacinthe et moi nous nous aimons....

— Depuis longtemps?

— Depuis plus de dix ans! M. Hyacinthe devait venir aujourd'hui même vous demander ma main. Il a cru que vous étiez au courant. Il a tenu à vous prévenir que des raisons majeures le forçaient à ajourner sa démarche.

— Quelles sont ces raisons?

— Je les ignore.... Mais il faut qu'elles soient sérieuses.... Vous connaissez M. Hyacinthe, ma sœur. Vous savez que c'est un homme éminent. Je suis extrêmement flattée qu'il ait daigné jeter les yeux sur moi....

— Ma chère Marie, bien que je puisse à bon droit m'étonner de la méfiance que vous avez observée à mon égard, je conviens avec vous que M. Hyacinthe est un savant. Il est parfaitement digne d'entrer dans notre famille. Je le crois probe et sincère.... Je n'ai guère de conseils à vous donner, puisqu'il m'apparaît que vous avez très convenablement accommodé les choses sans moi. Mais cette réserve faite et ma première surprise passée, il ne me reste qu'à mettre votre silence sur le compte de votre timidité.... Je vous pardonne, ma chère enfant, et je vous félicite....

— Oh! merci, Telcide.... J'avais tellement peur que ce mariage vous parût stupide....

— Stupide? Pourquoi?

— Je ne sais pas....

— Certes, depuis longtemps, je n'envisageais plus la possibilité que l'une de nous se mariât! Mais très sincèrement, je vous l'assure, je me réjouis, ma chère petite, que vous vous évadiez de notre existence ingrate. La vie qui va vous emporter, est la vraie vie....

— Mais celle que nous menions...

— Elle ne l'est pas. Elle est calme, elle est ordonnée, elle n'est pas humaine. Nous n'y connaissons aucune joie, aucune souffrance, car nous ne participons à rien des joies et des souffrances universelles. Nous ressemblons à des lampes qu'on a mises au rancart, qui n'éclairent plus personne et qui s'éteignent peu à peu....

— Oh! Telcide!

— Evidemment, en vous parlant ainsi, je vous étonne.... Mais cette constatation, vous la feriez demain vous-même. Il ne me déplaît pas que vous sachiez que je l'ai faite avant vous! Vieilles filles! Nous sommes des vieilles filles! On nous désigne ainsi quand nous passons. On fait presque de ce nom une injure qu'on nous jette à la face. On raille nos défauts. On critique notre caractère. On reproche notre égoïsme, nos scrupules, nos préjugés. Nous ne

sommes pas élégantes, nous sommes laides, nous demeurerons isolées. Comment nous jugerait-on si nous vivions autrement? Nous voyez-vous, en toilettes tapageuses, courant les fêtes? Vieilles filles? c'est certain que nous le sommes, vieilles filles! mais pourquoi le sommes-nous, est-ce qu'on s'en inquiète? Bien entendu, il en est qui, à vingt ans, trop ambitieuses, ont décidé de n'épouser que des princes ou des marquis! Ces princes et ces marquis ne se sont pas présentés. C'est bien fait! A quarante ans, elles auraient accepté un épicier. Oui, mais trop tard!... Il en est qui, à dix-huit ans, affirmaient leur désir d'avoir pour le moins un colonel ou un général. A trente-cinq ans, elles auraient agréé un adjudant. Oui, mais trop tard!... Il en est qui à dix-neuf ans ne voulaient qu'un millionnaire. A trente-neuf ans elles auraient pris un fonctionnaire à dix-huit cents francs. Oui, mais trop tard!... Toutes celles-là ne sont pas très sympathiques.... Mais il y en a d'autres.... Il y a les femmes d'un seul amour, qui ont attendu d'un homme, qui ne leur a pas été donné, l'aveu qu'une autre a reçu.... Il y a les femmes de devoir, qui ont consacré leur jeunesse à des parents malades, à des enfants abandonnés, et qui se sont trouvées trop âgées pour en profiter, lorsque la liberté leur a été rendue.... Il y a des femmes pauvres, dont le seul crime était de n'avoir pas de dot.... Il y a... il y en a des quantités d'autres,... mais surtout il y a le troupeau lamentable des femmes qui n'ont jamais été jolies. Peu importe qu'elles aient eu la bonté, l'éducation, l'intelligence, tout ce que la volonté personnelle peut acquérir et développer. Les hommes sont passés, les dédaignant et ne disant : « Je vous aime » qu'aux créatures quelquefois sèches de cœur, mais riches d'une beauté qui n'a jamais dépendu d'elles.... Vieilles filles! on ne sait pas ce que cet état peut représenter de rancœurs et de désillusions. On nous voit modestes et tranquilles. On ne cherche pas plus loin. Et pourtant nos cœurs ressemblent aux grands lacs au lendemain des tempêtes. Les eaux sont redevenues sereines, mais les berges sont ravagées.... »

Marie a écouté Telcide sans l'interrompre. C'est la première fois que sa sœur lui parle ainsi. Jusque-là elle affectait même de se retrancher dans une insensibilité froide. Voilà qu'elle apparaît sans le masque que le temps lui a façonné. Marie en est tout attendrie.

« Ma sœur! murmure-t-elle en embrassant Telcide. Dites-moi encore que vous êtes heureuse de mon mariage.

— Je le suis infiniment, ma chère enfant.... Vous viendrez ce soir dans ma chambre me raconter comment vous vous êtes aimés....

— Je vous le promets. »

. . . . . .

Autant Marie est joyeuse, autant Arlette est triste.... Depuis cinq jours, elle n'a plus reçu la moindre carte de Jacqueline. Les plus sombres pressentiments l'assaillent. Est-ce que Jacques l'oublierait? Est-ce que son père lui aurait écrit sa violente rencontre avec Telcide? Elle ne sait qu'imaginer. Tout ce qu'on lui a dit concernant le caractère léger du jeune homme et son inconstance la hante.

Elle guette le facteur.

Ce silence lui paraît incompréhensible! Serait-il malade? aurait-il voyagé? Elle agite toutes les hypothèses, même celles qui s'écroulent à peine échafaudées.

Un sixième jour se passe, puis un septième....

Lorsque, le dimanche suivant, ces demoiselles Davernis sont toutes en effervescence, dès le matin, car M. Hyacinthe doit venir l'après-midi, Arlette est désemparée. Elle semble totalement se désintéresser de la visite que va faire le professeur et qui pourtant constitue pour elle une assez jolie victoire....

Il est trois heures.... M. Ulysse a mis sa redingote et son chapeau haut de forme, il enfonce mélancoliquement ses gros doigts dans ses gros gants. Arlette lui a dit : « Il faudra vous forcer, mon ami », il se forcera. Mais quel changement dans ses habitudes! quelle déroute dans ses idées! Il en est à souhaiter qu'une catastrophe survienne brusquement, que la maison de Marie brûle, qu'un tremblement de terre bouleverse la ville, qu'une inondation rende les rues impraticables, qu'une révolution éclate, qu'une statue de la cathédrale glisse de sa niche et lui fracasse une épaule. Sans la petite phrase d'Arlette, il ne bougerait point. Il enlèverait sa redingote, et chausserait ses pantoufles. Mais cette petite phrase : « Il faudra vous forcer! » chaque fois qu'il la répète, lui est comme un coup de cravache. Pris soudain d'une audace folle, il sort. Mais il prend le chemin le plus long. Comme les amoureux naïfs. Il s'amuse à compter les becs de gaz. « S'ils sont en nombre pair, se dit-il, c'est que je serai agréé. » Pour vérifier le verdict des becs de gaz, il compte les dalles du trottoir....

Mais halte! le voici arrivé.

Comme il se doute que, par le judas du salon, Telcide, Rosalie, Jeanne et Marie l'observent, il surveille chacun de ses gestes. Il n'en est que plus maladroit.

« Voulez-vous demander à Mlle Telcide Davernis si elle consent à me faire l'honneur de me recevoir?...

— Bien sûr! bien sûr! qu'elle consent!... Entrez donc.... Mon Dieu! qu'il y a longtemps qu'on ne vous a vu.... Alors, comme ça, vous avez voyagé.... Vous n'êtes pas changé.... Vous êtes seulement un petit peu « renforci.... »

Ernestine est d'une familiarité qui gêne M. Hyacinthe, car celui-ci ne l'a pas prévue. Elle l'emmène au salon :

« Asseyez-vous.... Je vas prévenir mademoiselle.... »

Le sort en est jeté! Avec la candeur des débutants et la timidité des amoureux naïfs, M. Hyacinthe reste debout. Il serait incapable de choisir l'un de ces sièges. Devrait-il prendre une chaise ou un fauteuil? Il roule son chapeau sur sa manche gauche. Le salon a deux portes. Il les regarde comme le toréador doit regarder les portes du toril, et se place de telle façon que Telcide pourra entrer par l'une ou par l'autre, il lui fera toujours face.

« Bonjour, monsieur....

— Bonjour, mademoiselle.... »

L'aînée des Davernis entre, très digne, les mains croisées sur sa maigre poitrine comme si celle-ci avait besoin d'être soutenue :

« Vous avez exprimé, monsieur, le désir de me voir?

— Oui, mademoiselle, je m'adresse à vous comme à la représentante la plus qualifiée d'une famille « que je vénère et que je respecte.... »

Telcide salue pour bien montrer qu'elle apprécie l'excellence de ce préambule.

« Si ma pauvre maman vivait encore, c'est elle qui aurait fait la démarche dont je m'acquitte actuellement. En cette circonstance mémorable, je ne peux m'empêcher de lui adresser un souvenir ému.... »

Telcide resalue. Elle a toujours été très sensible à la note sentimentale.

« Mademoiselle, le cœur humain a des faiblesses. Ce qui est arrivé à d'autres hommes m'est arrivé à moi, professeur : j'aime. Tous les sentiments sont respectables, n'est-ce pas? dès qu'ils sont sincères. Je remets mon sort entre vos mains. Je connais votre indulgence et votre bonté.... »

Telcide resalue. Elle ne déteste point qu'on la flatte.

« Vous voudrez bien prendre en considération la supplique que je vous adresse. J'ai l'honneur de vous demander la main de votre sœur Mlle Marie.... »

Ce disant, il fait un pas en avant. Il s'attend que Telcide défaille. Comme Arlette, en riant, le lui a recommandé, il a, dans la poche de son gilet, un flacon de sels. Mais il ne s'en servira point. Telcide garde tout son sang-froid.

« Monsieur Hyacinthe, dit-elle, je suis très touchée de la délicate pensée que vous avez eue de vous confier à moi. Je vous en remercie.... »

C'est au tour du professeur de saluer.... Il le fait avec d'autant plus de plaisir qu'il se réjouit de n'avoir plus à parler.

« Comme vous, je déplore que la regrettée Mme Hyacinthe ne soit pas des nôtres aujourd'hui. Elle aurait été si fière d'assister au placement de son grand fils.... »

M. Hyacinthe resalue.

« Personnellement je connais vos qualités de cœur et d'esprit. Vous êtes de cette élite que nous admirons. Je vous donne de grand cœur mon consentement....

— Oh! merci! merci!

— Mais n'anticipons pas. Ce n'est pas à moi qu'il appartient de répondre de façon définitive. C'est à Marie, qui est maîtresse de ses décisions. Désirez-vous que je l'appelle ou préférez-vous que je l'interroge hors de votre présence? Je vous porterais à domicile sa décision.... »

D'un air héroïque, presque farouche, comme s'il se trouvait devant un dentiste, qui propose de lui arracher une molaire, M. Hyacinthe s'écrie :

« Finissons-en tout de suite.... »

Cependant que Telcide sort, il recommence à rouler son chapeau haut de forme. Il se regarde dans la glace, il est content de lui....

Les deux sœurs entrent en se donnant la main. C'est un groupe délicieux qu'on imagine parfaitement au coin d'une cheminée :

« Bonjour, chère demoiselle Marie.

— Bonjour, cher monsieur Ulysse.

— Comme je le disais, il n'y a qu'une minute, à Mlle Davernis aînée, je suis venu pour vous demander votre main....

— Ah!... »

Avec un grand geste et un petit cri, Marie tombe à la renverse dans un fauteuil. Elle est évanouie. Comme le professeur pousse de petits gémissements, Telcide lui dit vivement :

« Vous tremblez.... C'est parce qu'elle se trouve mal?

— Non, c'est parce qu'elle est assise sur mon chapeau. Il doit être écrasé....

— Aidez-moi à la soigner....

— Oui, oui.... Tenez!... Voici un flacon....

— Vous êtes un homme de prudence! Vous aviez pris des sels.

— Oui, pour vous!

— Comment? pour moi.... »

M. Hyacinthe est totalement affolé. Il marche de long en large, prononçant des mots sans suite. Brusquement, Telcile le croit fou, il crie à tue-tête :

« Au secours! Au secours! »

Il n'en faut pas plus pour que Marie revienne à elle et pour que Rosalie et Jeanne, qui écoutaient à la porte, fassent irruption dans le salon en demandant :

« Qu'y a-t-il? qu'y a-t-il?

— Il y a », déclare doucement Marie en prenant la main de M. Ulysse, « il y a que je vous présente mon fiancé.... »

La scène de famille la plus touchante se produit alors : on se félicite, on pleure, on s'embrasse. C'est charmant! Jeanne est la première à s'apercevoir qu'Arlette ne participe pas à la fête. Comme elle annonce son intention de l'appeler, M. Hyacinthe se penche vers ces demoiselles et leur dit avec un air mystérieux :

« J'ai cru remarquer que votre petite cousine est très gentille. J'ai déjà pour elle beaucoup d'affection. Pour le lui prouver, j'ai pensé que je ne pourrais mieux faire que de lui trouver un mari....

— Et alors? s'inquiète Telcide.

— J'ai cherché et j'ai trouvé. Il s'agit de mon neveu, qui est un garçon fort intelligent. Je lui ai écrit. En principe, il accepte. C'est parce que j'attendais sa réponse que je vous ai priée de retarder de huit jours cette entrevue. Je tenais à vous prévenir de cette bonne nouvelle....

— Je vous remercie, répond Telcide.... Présenté par vous, ce jeune homme ne peut être que de mœurs austères et de principes solides. Je le verrai, je l'examinerai, mais de prime abord, votre projet m'agrée.... N'en parlez pas

à la jeune fille.... Elle est si étrange pour ces sortes de choses.... Mais ayez confiance en moi.... J'en fais mon affaire.... Comment s'appelle votre neveu?

— Eugène Duthoit. Il fait partie du corps enseignant....

— Bien merci.... »

Arlette arrive en même temps qu'Ernestine, qui apporte une bouteille de malaga et des verres.

« Ma chère enfant, lui dit Telcide, vous allez être très étonnée.... Je vais vous annoncer une nouvelle à laquelle vous ne vous attendez certainement pas.... M. Ulysse a demandé la main de notre sœur Marie, qui la lui a accordée....

— J'en suis enchantée, répond la jeune fille. Je souhaite que M. Hyacinthe et ma cousine aient tout le bonheur qu'ils méritent.... »

En regardant Arlette, le professeur songe à la surprise qui lui sera faite bientôt et il pense : « Elle verra que je ne suis pas un ingrat! »

Le malaga servi, Rosalie et Jeanne répartissent les verres. Telcide explique :

« Ce vin est très bon. Il a plus de trente ans de cave. Nous le tenons de notre père, qui l'avait payé quatre francs la bouteille.... »

M. Hyacinthe, se rendant compte qu'il doit aux circonstances de prononcer un discours, tout en levant sa dextre, qui brandit un biscuit, laisse tomber d'une voix caverneuse cette phrase toute faite, peut-être entendue jadis :

« Mesdemoiselles, ce sera moins pour me désaltérer que pour le plaisir de boire à votre santé.... »

TROISIÈME PARTIE

CHAPITRE PREMIER

« Je suis admis à faire ma cour!... »

M. Hyacinthe, qui ne peut croire à son bonheur, se répète cette phrase. Il est à son pupitre, en classe. Avec un petit pistolet, un élève crible de plombs le tableau noir. Il ne le punit pas. Malgré le crépitement des balles, il pense :

« Je suis admis à faire ma cour!.... »

Chez lui, il s'habille. Avec des efforts surhumains, il essaie de mettre le bouton, qui maintient le faux col derrière son cou. La boutonnière est usée. Le faux col saute. Jadis il en aurait été crispé. A présent, il sourit en murmurant :

« Je suis admis à faire ma cour!.... »

A table, sa bonne lui sert un potage, qui a accroché au fond de la casserole et qui a le goût de brûlé. Il y a seulement deux mois, il aurait repoussé l'assiette avec colère. Aujourd'hui, il mange ce potage sans protestations. Il se chuchote à lui-même :

« Je suis admis à faire ma cour!.... »

Et il se regarde dans toutes les glaces, dans toutes les vitrines qu'il rencontre. Et il se trouve presque beau....

Ses fiançailles ne sont pourtant pas encore officielles. Mais l'attrait pour lui n'en est que plus puissant. Il porte en son cœur un secret, dont il est fier. Il ne peut plus voir un seul de ses amis sans s'imaginer l'impression que celui-ci éprouvera lorsqu'il apprendra la grande nouvelle.

Chaque soir, pour que la confidence soit gardée, il vient chez ces demoiselles Davernis mystérieusement, en faisant des détours pour tromper ceux qui auraient la tentation

de le suivre, et en rasant les murs pour que ne le reconnaissent pas ceux qui pourraient s'inquiéter de ce promeneur étrange.

Telcide lui a dit :

« Je vous autorise à venir quotidiennement de cinq heures et demie à six heures et demie. Lorsque le dîner des fiançailles aura eu lieu et que la ville sera avertie, nous prendrons d'autres décisions.... »

Il suit exactement les indications reçues. A cinq heures et demie précises, il arrive. Ernestine le guette à la porte pour qu'il n'ait pas à attendre. Les indiscrétions des demoiselles Lerouge sont toujours à craindre!

Marie lui serre la main dans le couloir. Elle l'aide à retirer son manteau. A voix basse, elle lui demande :

« Comment allez-vous? Quel temps fait-il? »

Aussi amoureusement que possible, avec des yeux langoureux, il lui répond :

« Je vais bien. Je crois qu'il va pleuvoir.... »

Et ils rentrent dans la salle à manger où Telcide, Rosalie et Jeanne sont auprès de leurs tables à ouvrage. Arlette écrit des lettres.

Pendant cinq minutes, la conversation est générale. Telcide interroge le professeur sur les faits du jour. Jeanne lui soumet un problème difficile. Rosalie ne dit rien et n'en pense pas davantage. Mais Marie installe un jeu de dames sur un guéridon. Elle dispose un à un les pions sur les cases noires. Quand elle a fini, elle annonce d'une voix drôle :

« Monsieur Ulysse, notre petite partie est prête.... »

Telcide, Rosalie et Jeanne comprennent. M. Hyacinthe va commencer sa cour quotidienne. Il importe de laisser les deux fiancés en tête-à-tête. Lorsqu'on est sur le point de s'engager l'un envers l'autre pour la vie, on a des choses graves à se confier, des résolutions importantes à prendre. Or, M. Ulysse, en se penchant dans un salut, dit à Marie :

« Honneur aux blanches! C'est à vous de jouer.

— Est-ce que vous soufflez? » Telle est la réponse de sa partenaire....

« Un peu,... quand je marche trop vite.... »

Pauvre M. Hyacinthe! sa compréhension est toujours pénible. Un autre le trouverait ridicule. Marie, qui croit ses erreurs conscientes, le trouve spirituel.

« Quel enfant vous êtes! il n'y a pas moyen de parler sérieusement avec vous!

— Comment?

— Oui, oui, faites l'innocent.... Vous aviez très bien entendu ce que je voulais dire.... Lorsqu'on néglige de prendre, est-ce que vous « soufflez » le pion?

— J'agirai selon votre convenance.

— Alors soufflons, soufflons.... »

A la pensée de « souffler », Marie s'esclaffe. Les vieilles demoiselles s'amusent aussi facilement que les petits enfants!

Pendant que les deux joueurs conduisent leur partie, Arlette les observe. Elle semble tout entière à l'écriture de sa lettre. La tête appuyée sur la main gauche, elle les regarde entre ses doigts et les décrit à son frère :

Mon cher Jean,

La scène se passe de nos jours. Le décor représente une salle à manger bourgeoise avec, comme accessoires, une table, une pendule, trois vieilles filles (étiquetées Telcide, Rosalie, Jeanne), six chaises, tous objets datant de Louis-Philippe et portant bien la marque de leur époque. Les personnages sont Ulysse, qui n'est ni vieux beau, ni beau vieux, et Marie, oiselle perpétuellement effarouchée. Au lever du rideau, Ulysse et Marie sont fiancés, c'est-à-dire qu'ils se trouvent du côté cour, le mariage devant les faire passer du côté jardin — jardin de délices, bien entendu. Le public est représenté par moi. Public indulgent, plus qu'on ne pourrait le croire! Il espère tant se transformer bientôt en artiste et monter lui-même sur la scène.

Je t'ai raconté, mon cher Jean, le rêve que j'ai fait. Comme je n'ai aucun secret pour toi, je t'ai dit mon amour pour Jacques. Cet amour est si fort qu'il brisera tous les obstacles. Pour l'instant, je n'en doute pas. J'écris « pour l'instant », parce que, hélas! je connais des heures de découragement. Si je t'avais près de moi, je serais toujours gaie. Mais, toute seule, je vis des minutes navrantes. Depuis quinze jours je suis sans nouvelles de Jacques. Il avait promis de m'envoyer des cartes. J'en ai reçu quelques-unes. Et puis, silence! Evidemment, c'est parce qu'il a un empêchement. Il est impossible qu'il m'oublie. Il pense à moi comme je pense à lui. Mais tout de même, à certains moments, je suis inquiète. Je ne peux pas m'empêcher de constater qu'il a cessé de m'écrire juste deux

jours après que la mauvaise Telcide s'est querellée avec son père. Est-ce qu'il y aurait un rapport entre ces deux faits? Non, non....

« Je suis persuadée que vous me préparez un coup de Trafalgar.

— En effet!... Je joue ceci.... Vous prenez.... Je vous reprends.... Une, deux.... Je suis à dame!... »

Mon cher Jean, le public que je suis te note au hasard les deux répliques que viennent d'échanger mes artistes. Je veux que tu aies une idée de la pièce. Ces répliques sont prises dans la grande scène d'amour....

Je te disais donc que je garde toute ma confiance en Jacques. Il reviendra pour les vacances. Il m'expliquera les raisons de son silence. Et je serai tout étonnée de ne les avoir pas devinées.

M. de Fleurville et Telcide se réconcilieront. Je tâcherai qu'un peintre officiel soit là pour immortaliser cette scène historique. Bref, Jacques et moi serons fiancés et Jacques sera autorisé à me faire la cour.

« Faire la cour! » je trouve cette expression ridicule. Elle a tout du pompier! La cour que me fera Jacques sera une cour d'amour. L'expression en sera autrement jolie. Elle aura tout du troubadour!

Pauvre M. Hyacinthe! je ne le vois pas en pourpoint brodé, une viole à la main! Je le regarde, il pousse machinalement les petits ronds de bois, que son large index recouvre complètement. Il cherche des combinaisons savantes :

« Oh! non, non, le supplie Marie, ne me faites plus de coup de Trafalgar.... »

Le coup de Trafalgar de Marie restera plus célèbre que celui de Nelson....

Jacques me fera donc la cour. Il me fera vivre une des fêtes galantes de Verlaine. Les fiançailles sont en somme dans le mariage ce qu'est la salle d'attente dans une gare. On prend ses dispositions pour le voyage prochain. Si on est terre à terre, on songe aux bagages à enregistrer. Si on a de l'imagination, on évoque à l'avance les sites prestigieux que l'on visitera....

« Oh! monsieur Hyacinthe, vous auriez dû me prendre, vous ne m'avez pas prise, je vous souffle.... »

Mon cher Jean, je t'assure que tu devrais revenir en France, rien que pour voir ma cousine Marie souffler un pion. Cela vaut le voyage. Elle glousse, elle s'agite, elle

lève les bras au ciel. Décidément elle a une âme de souffleur!

M. Ulysse en est ahuri. Peut-être se demande-t-il pourquoi Marie ne l'a pas soufflé il y a dix ans alors qu'il aurait pu la prendre et qu'il ne l'a pas prise....

Dix minutes d'arrêt... buffet!

Mon cher Jean, excuse-moi. Ma cousine Telcide me demande de passer les bonbons aux personnes de l'honorable société....

Attends-moi, je reviens....

Par une série de coups de Trafalgar, M. Hyacinthe a bouleversé de fond en comble le jeu de Marie. La malheureuse fille en est toute piteuse. Il procède à grands coups de pions, qui fauchent d'un bout à l'autre de la ligne avec des ricochets imprévus sur les lignes voisines.

« Un sucre d'orge, monsieur Ulysse? propose Arlette.

— Non, non, tout à l'heure, après le combat!... »

Il se croit pour le moins général de corps d'armée. Ce sont des soldats qu'il lance à l'assaut. Quand la victoire lui est acquise, il est content. Il s'éponge le front.

« Ah! ce que vous jouez bien! s'exclame Marie.

— Je jouais très souvent avec maman. Mais elle était distraite. Il lui arrivait de confondre ses jetons avec les miens. Elle commençait avec les blancs et finissait avec les noirs. Je ne disais rien pour ne pas la vexer.... Mais les parties y perdaient beaucoup d'intérêt.... »

Arlette est demeurée debout, sa boîte de bonbons à la main, devant le professeur. Elle a assisté à son triomphe. Elle l'écoute et le regarde avec une sorte d'attendrissement. Elle l'appellerait volontiers « pauvre vieux »! Il jouit si béatement de son bonheur qu'il en est touchant.

Ainsi il commence de raconter l'histoire de son jardin....

« De quel jardin s'agit-il? demande Arlette.

— D'un jardin potager que je possède, sur la route de Halinghem, à deux cents mètres de l'octroi.

— Ah! vraiment?

— Oui. Maman l'avait loué jadis pour que, chaque jeudi et chaque dimanche, je m'y délasse de mes travaux d'esprit. Il paraît que je m'étiolais....

— Vous vous étioliez?

— Oui.... Le plein air m'était utile. Je bêchais la terre, j'étendais du fumier, je jetais des semences, j'échenillais

les arbres, je cueillais les fruits, je cassais du bois, je faisais des petites bûches. Je ne manquais pas d'adresse. Figurez-vous que j'ai construit moi-même une girouette....

— Une girouette! vous?... »

Marie joint les mains en signe d'admiration.

« Oui,... et une girouette qui tourne,... car il y a beaucoup de girouettes qui ne tournent pas. La mienne représentait un aiguiseur de couteaux. On voyait sa jambe, qui remuait en même temps que sa meule.

— Sa jambe? sa petite jambe?

— Vous vous doutez que ma première pensée, lorsque je suis revenu ici, a été de voir si ce jardin était encore libre. J'y ai vécu des heures si douces avec un pantalon de toile bleue et un chapeau de paille! Je n'avais qu'un très vague espoir. Quelle n'a pas été ma joie lorsque, sur la haie touffue, j'ai aperçu la pancarte : *A louer*. Rien n'était changé. La girouette était toujours au-dessus de la porte. Seulement le vent avait emporté la jambe de l'aiguiseur....

— Oh! la petite jambe! » répète Marie, qui n'a aucun sens du ridicule....

« Tant pis! Je me suis précipité chez le propriétaire et j'ai signé un nouveau bail.... Si j'osais, demain jeudi, je vous inviterais, ainsi que vos sœurs, à visiter mon jardin. »

Comme Marie ne répond pas assez vite, Arlette s'empresse :

« Il faut oser, monsieur Hyacinthe.... Mes cousines seront ravies de faire cette belle excursion à deux cents mètres de l'octroi....

— Nous partirons de bonne heure et nous goûterons là-bas.... Il y aura une crémaillère....

— Une crémaillère?

— Oui, oui.... Mais je ne vous en dis pas davantage.... Vous aurez des surprises.... »

Bien entendu, Telcide et Jeanne ont ouï toute cette conversation. Elles ne sont penchées sur leur ouvrage que pour mieux écouter. Mais elles veulent si peu l'avouer que, lorsque Marie leur parle du jardin de M. Hyacinthe, elles n'ont qu'un cri :

« Quel jardin? »

Le professeur doit recommencer toute son histoire.

Arlette en profite pour continuer sa lettre....

L'histoire finie, Telcide demande à mi-voix :

« Monsieur Hyacinthe, avez-vous reçu la réponse de votre neveu?

— Non. Pas encore. Je pense l'avoir demain. Eugène est un garçon ponctuel.... Je lui ai proposé la date du dimanche en huit.... »

Et M. Ulysse et Telcide glissent, par en dessous, un regard vers Arlette, qui justement écrit :

Mon cher Jean, je t'ai dit que j'aime Jacques de tout mon cœur. J'ajoute en post-scriptum *que j'ai la sensation très nette que je n'aimerai jamais que lui,... quoi qu'il arrive!...*

CHAPITRE II

La chaleur est accablante. Rosalie, qui répugne aux promenades *extra muros*, est demeurée à la maison. Telcide, Jeanne et Marie ont des robes d'alpaga noir et des mantelets. M. Hyacinthe a pris une grande ombrelle, grise par-dessus, verte en dedans. Arlette constate que le soleil donne à son visage des tonalités étranges, presque blanches au front et sur les tempes, presque cramoisies sur les joues.

A l'octroi, où les employés sont affalés sur des chaises trouées, dont la paille pend, Jeanne demande :

« Est-ce que c'est encore loin, monsieur Ulysse?

— Deux cents mètres.... Allons, du courage, ma bonne demoiselle, du courage!... »

Marie est ennuyée. Elle a mis un soupçon de poudre. Pourvu que la transpiration n'en fasse pas un mélange horrible!

« Je suis persuadée, s'écrie-t-elle, que votre jardin est un paradis avec des aubépines, des roses, des géraniums, des marguerites géantes.

— Je ne vous réponds pas. Je veux que vous ayez la surprise....

— Quelle chaleur! soupire Telcide. C'est certainement aujourd'hui le jour le plus chaud de l'année! »

Elle s'évente avec son mouchoir, cependant que M. Ulysse entre en lutte avec un essaim de mouches, qui vraisemblablement, du plus haut du ciel, a vu briller son nez comme un phare.

M. Ulysse entre en lutte avec un essaim de mouches.

« Enfin nous y sommes! déclare-t-il soudain, devant une haie vulgaire et mal taillée. Voici mon domaine.... Ah! les sales mouches! — Faites quelques pas. Levez les yeux. Qu'apercevez-vous? »

En même temps, ces demoiselles s'exclament :

« L'aiguiseur de couteaux!... Bravo!... bravo!... »

Le professeur en est si ému qu'il s'essuie les yeux....

« Ce sont des pleurs de joie, lui chuchote Marie.

— Non. Ce sont des gouttes de sueur.... »

La porte du jardin s'ouvre en arrachant des branches et en grinçant. Telcide, Jeanne et Marie s'attendent à pénétrer sous des charmilles embaumantes. Elles se trouvent devant un terrain si exclusivement potager qu'avec ses carrés, ses rectangles de diverses couleurs, il ressemble à un grand jeu. Dans un coin, à l'ombre de deux marronniers, il y a une cabane. M. Hyacinthe la leur présente :

« Mesdemoiselles, avant de visiter mon jardinet, vous allez connaître ma maisonnette.... »

Ces mots, rapetissant les choses, sont extrêmement comiques, prononcés par une voix formidablement grave.

« Je vous précède afin de vous ouvrir la porte.... »

En file indienne, car les chemins sont très peu larges, les trois sœurs et Arlette s'avancent en désignant du doigt les légumes qu'elles reconnaissent :

« Voici des carottes, du cerfeuil, des pommes de terre.... »

Telcide et Jeanne sont en désaccord au sujet d'une plante verte assez mince et courte.

« C'est du blé, prétend Telcide.

— C'est de l'avoine, affirme Jeanne.

— C'est une mauvaise herbe » tranche le professeur....

Hélas! impossible de pénétrer dans la maisonnette. La clef tourne bien dans la serrure, mais la porte résiste. Quel phénomène s'est produit? Telcide, qui a lu dans les gazettes les méfaits de certains rôdeurs, conçoit aussitôt mille frayeurs. Est-ce que l'un d'eux aurait pris cette cahute comme refuge?

« Laissez-moi passer, crie Arlette, qui est la dernière du monôme. J'ai une idée.... »

Les maigres demoiselles s'effacent pour que la jeune fille puisse ne pas marcher dans les plates-bandes. Que va faire Arlette? Chacune se le demande en tremblant un peu. Si le rôdeur allait sortir et se précipiter sur elles!

Arlette, ayant constaté que la fenêtre n'est fermée que par une charnière rouillée, la pousse, escalade le rebord et saute à l'intérieur.

Ces demoiselles sont si anxieuses qu'elles ne disent pas un mot. Seul, M. Hyacinthe prononce :

« Ah! les sales mouches! »

Il tambourine du doigt à la porte et demande :

« Qu'y a-t-il? »

La tête d'Arlette paraît à la fenêtre :

« Il y a votre valise jaune.... »

Telcide interroge des yeux Jeanne, qui interroge Marie. Que signifie tout cela? Arlette l'explique :

« Vous avez dû placer votre valise sur la table. Elle est tombée et, en tombant, elle a coincé la porte.

— Ne touchez pas à ma valise. Elle contient des choses précieuses.... »

M. Hyacinthe voudrait la prendre, mais Arlette lui dit :

« J'ai deviné ce que sont ces choses. Vous avez apporté un goûter champêtre, monsieur Hyacinthe. Ces verres et ces assiettes en sont la preuve. Eh bien, ne vous occupez de rien. Je me charge de tout. Allez vous promener sous les ombrages des deux marronniers. Je vous appellerai au moment voulu.

— Soit! répond le professeur. Seulement il faut que je vous mette dans la confidence. Ces demoiselles voudront bien m'excuser. Dans une seconde, je les rejoins.... »

Pénétrant dans la cabane, il explique à Arlette qu'elle trouvera dans sa valise des petites galettes :

« Le boulanger refusait de m'en faire. Il n'en vend, paraît-il, que l'hiver.

— En effet.... Les galettes doivent se manger chaudes....

— C'est précisément pour cela que je les ai prises. Nous les ferons chauffer....

— Par ce temps?

— Peu importe le temps! Ce qu'il faut, c'est que ces demoiselles assistent au fonctionnement de la crémaillère. Ça les intéressera beaucoup.... »

Il est si satisfait de son idée qu'Arlette juge inutile de le contrarier. Elle réplique :

« Oh! certainement! »

Et il s'en va.

Au fond il est très heureux d'être débarrassé des soucis de son ménage. Il n'a plus qu'à se préoccuper d'être un homme du monde accompli et un fiancé prévenant. Ces

dames se sont assises à l'ombre, sur le gazon. Comme il vient vers elles, avec un air dégagé, elles attendent de lui une phrase décisive où se mêlent la nature, la campagne et l'amour. Il leur déclame :

Tityre, tu patulœ recubans sub tegmine fagi
Sylvestrem tenui musam meditaris avena....

« Vous êtes vraiment trop aimable, répond Marie en rougissant. Je suis confuse....

— Mais je vous parle latin, excusez-moi. C'est le professeur qui l'emporte sur le jardinier. Les citations latines sont comme des oiseaux qui s'ébattent et pépient dans mon esprit. On n'empêche pas les oiseaux de voler. Ainsi, quand je pense à vous, mademoiselle Marie, je me dis : *Amor a Maria.*

— C'est exquis! Ça signifie : « J'aime Marie. »

— Non. « Je suis aimé de Marie. » Le complément des verbes passifs se met à l'ablatif, précédé de *a*, si le complément est un nom de personne. A l'ablatif simplement, si le complément est un nom de chose. Ainsi je dirais si vous ne m'aimiez plus : « *Mœrore conficior.* Je suis accablé de chagrin. » Vous comprenez?

— Très bien. Vos explications sont si claires.... Seulement je me demande ce que c'est que l'ablatif, auquel vous faites allusion.

— Je vous le dirai plus tard....

— C'est donc une chose qu'on ne doit savoir qu'après son mariage? »

M. Hyacinthe ne répond pas. Il a pris dans le creux d'un arbre un certain paquet mystérieux, enveloppé dans un journal :

« Mademoiselle Telcide, permettez-moi de vous offrir ceci....

— Qu'est-ce que c'est?

— Une touffe d'orties blanches.... J'ai entendu vos plaintes....

— Mes plaintes?

— Hier vous vous êtes plainte d'avoir des volailles qui ne pondent plus. Je me suis renseigné auprès d'un spécialiste. Donnez ces orties blanches à manger à vos poules. Et elles auront des œufs superbes....

— Je vous remercie.... »

Pendant ce temps, Arlette prépare le goûter. Ce n'est pas sans raison qu'elle en a assumé la charge. Elle ne se

sent aujourd'hui nul goût pour les plaisanteries et les conversations. Autant elle était confiante hier, autant elle est triste à présent. Elle a besoin de solitude et de réflexion. Le silence persistant de Jacques l'inquiète. Elle se souvient des avertissements de Telcide. Ah! si Jacques était là, elle saurait le reprendre. Mais de quelles tentations n'est-il pas l'objet à Paris? Il y a trop de monde et trop de bruit autour de lui pour qu'il se rappelle une provinciale. D'ailleurs ses projets ont peut-être changé. Elle est sans dot. Elle est d'une famille honnête, mais dont le nom n'est point glorieux. Qui sait si, l'illusion du premier moment étant tombée, il ne considère pas tout cela comme des obstacles formels? Une à une, elle extrait les petites galettes de la valise et, sans force contre son chagrin, sans résistance contre son amour, elle pleure.

Par la fenêtre, elle aperçoit Ulysse et Marie. Elle n'est pourtant pas jalouse. Mais leur bonheur lui fait mal.

Malgré le soleil, ils se promènent. Marchant très près l'un de l'autre, ils se frôlent à chaque pas. Leurs bras sont ballants, de sorte que la main droite du professeur rencontre, en un certain point de son balancement, la main gauche de son « amoureuse ». Pour que ce contact délicieux soit plus fréquent, inconsciemment ils rétrécissent l'arc de cercle de ce balancement jusqu'au moment où leurs deux mains ne se quittent plus, leurs doigts s'étant croisés!

Dans un coin du jardin, M. Hyacinthe s'arrête :

« Voici une bêche, dit-il, veuillez creuser la terre.... »

Marie obéit et fait un trou profond de quelques centimètres :

« Posez maintenant au fond délicatement ce marron. Rebouchez et piétinez.... Dans le sol que vous avez remué, j'enfonce une fine baguette que j'entaille pour y fixer un papier. Dans un an, ce marron aura germé. Nous verrons sa petite tête. Dans deux ans, ce sera une plante. Dans cinq ans ce sera un arbuste, car, ainsi que notre bonheur, il ne cessera plus de grandir. Nos ancêtres ont planté, sous la Révolution, l'arbre de la Liberté. Nous aurons tous les deux planté l'arbre de l'Amour.... »

Comme, en se relevant après cet exercice, ils s'aperçoivent que leurs genoux sont ankylosés, ils font intimement d'amères réflexions. Mais il leur suffit de se regarder langoureusement pour les oublier aussitôt....

D'ailleurs, Arlette les appelle :

« Monsieur Hyacinthe, les galettes sont chaudes.... »

Dans la cahute, où l'on étouffe, Telcide, Jeanne et Marie se sont tant bien que mal installées.

« Vous voyez la crémaillère, explique le professeur. On y adapte soit une marmite, soit une poêle à frire. Cela se met à la hauteur que l'on désire, c'est très pratique. »

Tour à tour, Telcide, Jeanne et Marie essaient le maniement de l'appareil. Elles sont confuses de constater ensuite que leurs mains sont noires de fumée.

Les galettes sont jugées excellentes. Mais leur pâte chaude, sur les estomacs, est lourde.

« Il me semble, dit Jeanne, que la chaleur augmente encore.

— En effet.... Elle est trop... trop... tropicale.... », ajoute Telcide, qui s'exprime difficilement tant elle a la gorge sèche....

Heureusement M. Hyacinthe, qui était sorti, reparaît les bras encombrés de bouteilles :

« Je les avais mises au frais dans un tonneau.... »

Il apporte une bouteille de bière, une bouteille de cidre, une bouteille de vin blanc, une bouteille de vin rouge, une bouteille de sirop de groseille :

« Ignorant vos préférences, j'ai pris un assortiment.... »

On n'est pas plus galant! Quand les verres sont remplis, il est sur le point de porter son toast habituel : « Mesdemoiselles, ceci sera moins pour me désaltérer.... » Mais il se rappelle à temps qu'il l'a déjà dit à ces dames. Il n'y aura donc aucun speech aujourd'hui.

Le goûter terminé, Marie aide Arlette à ranger la vaisselle. Jeanne reprend sa place auprès du marronnier. M. Hyacinthe offre son bras à Telcide. Il estime qu'elle ne connaît pas encore suffisamment son domaine. Il veut le lui faire visiter.

« C'est une très jolie propriété, déclare la vieille demoiselle. Nous y reviendrons souvent....

— Autant qu'il vous plaira.... »

Mais ce n'est pas pour échanger des phrases vaines que Telcide et M. Hyacinthe se promènent. A peine sont-ils à l'écart qu'ils agitent leur importante question. Eugène Duthoit a répondu. On peut fixer au dimanche en huit le dîner des fiançailles. Il sera libre d'y assister.

« Quel âge a-t-il? s'inquiète Telcide.

— Vingt-neuf ans.

— C'est un très bel âge!

— Et il est professeur!

— C'est une très belle situation.

— Il est professeur de sixième. Tout laisse prévoir que, dans trois ou quatre ans, il sera nommé professeur d'histoire ou de géographie dans un des grands lycées de nos préfectures. Sérieux, réfléchi, sympathique, il sera un excellent mari....

— Je n'en doute pas. Arlette est une bonne petite fille, mais elle a été élevée avec des idées si indépendantes que j'ai peur de l'avenir pour elle. Elle aura besoin qu'un époux énergique et intelligent la maintienne dans le droit chemin.

— Eugène sera cet époux! Est-ce que vous préviendrez Mlle Arlette du projet que nous avons élaboré?...

— Oh! non.... Je m'en garderai bien.... Nous placerons M. Duthoit à côté d'elle à table.... Et nous verrons quel effet il produira.... C'est ensuite seulement que je saurai s'il y a lieu d'opérer sur la jeune fille une pression.... Si cela est nécessaire, je n'hésiterai pas à le faire.... Ce sera pour son bien!... »

Etant revenus auprès de la cabane, ils changent de conversation :

« Combien récoltez-vous de salades chaque année?

— Environ trois douzaines!... »

Une heure plus tard, Telcide, Jeanne, Marie, Arlette et M. Hyacinthe regagnent leur bonne ville. Ils sont enchantés de ce qu'ils appellent leur excursion. M. Hyacinthe marche auprès de Marie. Ils se parlent bas. Est-ce l'effet du grand air? est-ce la conséquence des petites galettes chaudes? Le soleil est descendu derrière les arbres. Ses derniers éclats sont autant d'étincelles aux fils du télégraphe. La chaleur est tombée. La tiédeur du soir se répand comme une onde. Ulysse et Marie commencent à se dire des choses tendres.

Amour! amour souverain! chaque fois qu'on a voulu te glorifier, on a représenté, montant deux par deux vers tes autels, les êtres les plus beaux de la création. Les poètes et les peintres sont des fous! Ton triomphe serait piètre s'il n'était autre. Que les jeunes gens, parés de toutes les grâces, se rejoignent et s'unissent, quoi de plus simple? Mais que les déshérités, dépourvus de charme et d'esprit, s'aiment assez pour s'attribuer toutes les qualités, voilà ce qui constitue ta victoire éternelle. Amour, tu ne seras honoré que le jour où l'artiste représentera devant

tes reposoirs deux créatures médiocres, qui, par ta magie, se parent réciproquement de toutes les beautés et qui, parce qu'elles s'adorent, se trouvent les plus admirables du monde. Amour! Amour!

CHAPITRE III

Pour le dîner de fiançailles, qui a lieu demain, ces demoiselles tirent de leurs immenses armoires de chêne l'admirable damassé que Mme Davernis leur a laissé et qui n'a pas servi depuis trente ans.

Des coffres du grenier, elles extraient un service complet de vieille porcelaine d'Arras, blanche aux fleurs bleues, qu'elles tiennent de l'héritage de l'oncle Joachim.

Ernestine leur offre de les aider à transporter ces merveilles :

« Non, c'est trop délicat.... »

Telcide, qui sait la valeur des choses, se méfie des domestiques brutales. Elle opère elle-même avec la collaboration de Jeanne et d'Arlette.

A cette dernière, elle présente ses merveilles :

« Vous voyez ces verres de cristal, si légers qu'un mot dit à voix haute les fait vibrer, si clairs qu'un souffle les ternit,... c'est le duc d'Estancourt qui les a offerts à notre mère lors de son mariage. Le père de Mme Davernis avait été l'intendant du duc pendant vingt-deux ans.

— Et cette argenterie en haut du buffet?

— Nous allons la descendre. Il y a là des cafetières, des sucriers, des salières, des huiliers, des marabouts, des brûle-parfum....

— C'est un vrai musée!

— Toute cette argenterie est ancienne. Notez-le. Ce sucrier en forme de corbeille est du XVIII[e] siècle, authentique.

— On croirait le chapeau d'une marquise de Trianon.

— Il faisait partie de la succession de notre cousin, le conseiller Bigoudois-Marsan, de la cour de Douai....

— Est-ce que nous nous servirons des belles tasses à café? demande Jeanne.

— Certainement. Il faut que tout soit en rapport.... »

Ces fameuses tasses, de vieux Japon, sont conservées dans une caisse où leurs cigognes hautaines dorment, parmi les copeaux, où leurs soleils rutilants s'abîment dans la nuit, où leurs montagnes mauves s'alanguissent au bord des lacs transparents, en des papiers de soie :

« Cette collection a été rapportée d'Orient par notre cousin Léon Bigoudois, qui était missionnaire et qui m'a instituée sa légataire universelle....

— Et qu'est-ce que c'est que cette boîte carrée en marqueterie avec des incrustations de nacre et d'acajou?

— Pressez sur le bouton de bronze.

— Oh! c'est une cave à liqueurs....

— Oui.... Quand on presse sur le bouton, les panneaux se tournent d'eux-mêmes, ayant, sur leurs parois, les verres attachés....

— Et au milieu des carafons carrés et ciselés avec de gros bouchons aplatis.

— Cette cave à liqueurs appartint au cardinal Davernis, qui fut notre grand-oncle.

— Quelle liqueur précieuse mettrez-vous dans ces bouteilles? Il faudra, au moins, de l'hydromel.

— Non.... Du cassis, de l'angélique, de la fourdraine et des cerises à l'eau-de-vie.... »

Bref, la préparation de ce dîner est somptueuse. Telcide a retenu la première cuisinière de la ville, Mélanie, « celle qu'on paie trois francs pour la journée, mais qui prépare elle-même ses quenelles ». Jeanne s'est chargée de plier les serviettes.

« En bateau?

— Non. En bonnet d'évêque. M. le grand doyen sera des nôtres. »

Arlette a promis de décorer la table avec des fleurs. Aussi, le lendemain, dès l'aube, est-elle dans le jardin, en peignoir.

La nuit a été fraîche, un peu humide. Le ciel est comme lavé. Son azur pâle a des miroitements roses. Les nuages étirés flottent comme des chevelures. Les feuilles mouillées semblent fraîchement vernies, tant leur vert est vif.

Sans remords, Arlette dépouille les plantes innocentes.

Dans son tablier, les roses rouges et les roses blanches rejoignent les roses jaunes. Qu'elles soient béatement épanouies, larges comme des pivoines, ou toutes petites, resserrées en boutons frileux, peu importe. Elles parfumeront des fiançailles. Cela ne suffit-il pas pour qu'elles soient heureuses de mourir lentement sur une nappe, leur âme s'exhalant en offrande à l'amour? Leur seul adieu au jardin est de secouer sur son seuil des perles de rosée, dans un geste que fait Arlette pour écarter de ses yeux des cheveux voltigeurs.

Sur la table de la salle à manger, chacune de ses fleurs est bientôt disposée. Telcide daigne féliciter Arlette de son goût.

Dès cet instant, chacun des détails de la journée vaut d'être conté :

« Si j'avais encore à vivre, avouera plus tard Telcide, trois jours aussi émouvants que celui-ci, certainement je mourrais.... »

Les quatre sœurs, pour assister à la grand-messe, ont mis leurs robes de satin noir et leurs capotes-fanchons à plume verte. Arlette, sur les conseils de Telcide, a revêtu sa petite robe blanche de la procession :

« Comprenez, mon enfant, qu'il n'y a aucune incohérence dans ma pensée. Ce qui était inadmissible dans une cérémonie religieuse peut être acceptable dans un dîner. Un dîner est une fête profane.

— Oui, ma cousine!... »

Après la grand-messe, au lieu de s'attarder dans la cathédrale, ces demoiselles s'esquivent prestement.

Mlle Clémentine Chotard et ces demoiselles Lerouge prétendront plus tard que ce départ leur a paru très louche et qu'elles en ont tiré sur le moment des déductions, qui, pour être contradictoires, n'en étaient pas moins fort intéressantes.

« Venez vite, venez vite.... »

Du plus loin qu'elle aperçoit ses maîtresses, Ernestine les appelle.

« Qu'y a-t-il? demande Marie.

— Votre « galant » vous a envoyé un bouquet de fleurs, qui vaut au moins une pièce de quarante francs.... »

Le cœur battant, Marie pénètre dans le salon. La corbeille de M. Hyacinthe ressemble à toutes celles qui ont été offertes depuis vingt ans et qui le seront pendant vingt ans encore, par les jeunes gens de la ville à leurs

fiancées. Jeanne remarque en furetant que chaque branche plonge dans un tube en verre rempli d'eau.

« C'est une corbeille de soixante francs, estime Rosalie.

— Soixante-cinq! rectifie Telcide.

— Croyez-vous?

— Oui.... J'ai vu celle que Vincent Caron a adressée à Léontine Bourdeux. Il l'avait payée cinquante-cinq francs. Elle était beaucoup moins avantageuse que celle-ci.... »

Marie ne cesse pas de regarder la carte lithographiée, qui est épinglée au large ruban de moire sous un flot de tulle. De voir ce nom : « Ulysse Hyacinthe, professeur au collège », une langueur douce s'empare d'elle. Elle l'avoue à Arlette :

« Chaque fois que je pense à lui, il me semble qu'un ange me prend par la main.... »

Bienheureuse Marie!

On installe la corbeille sur la tablette de marbre du guéridon qui est fixé entre les deux fenêtres....

« Mam'zelle Telcide, on apporte la pièce montée », crie soudain Ernestine, plus écervelée que jamais.

Pour un peu on croirait que c'est elle la fiancée, tant elle s'agite!

De temps à autre, Rosalie va dans la cuisine. La confection des quenelles par Mélanie l'intéresse beaucoup. D'autant plus que cette cuisinière ne manque pas de raconter les potins sur les diverses familles qui l'emploient.

Marie ne peut rester cinq minutes sans aller admirer sa corbeille. Elle prend un plaisir extrême à entendre le craquement de ses bottines neuves. Pour elle, ce bruit est le critérium de l'élégance.

Le dîner est fixé à midi et demi pour que M. le grand doyen puisse être libre à l'heure des vêpres.

Dès midi, M. Ulysse arrive. Il est en redingote et a, lui aussi, des bottes qui craquent, ce dont il est très fier. Ce sont des bottes à élastiques!

Comme Marie le remercie des fleurs, il lui avoue qu'il aurait préféré lui offrir une corbeille de couleurs moins fades. Il n'a jamais aimé le blanc, « qui est trop salissant »! Mais la marchande lui a enseigné que, pour des fiançailles, on ne fait point autre chose. Il s'est soumis aux usages. Il se soumet toujours!

« Mais comme vous sentez bon, monsieur Hyacinthe!

— C'est mon neveu!

— C'est votre neveu, qui sent bon?

— Non. C'est mon neveu qui m'a emmené chez un coiffeur. Il prétend que les jeunes gens se font toujours « bichonner », le matin de leurs fiançailles. On m'a rafraîchi les cheveux, on m'a frisé, on m'a vaporisé avec le « Prince de Galles »....

— Le prince?...

— Ainsi se nomme le parfum!... On m'a donné à choisir : « Prince de Galles » ou « Verveine de Ninon ». J'ai choisi « Prince de Galles »...

— Vous avez eu raison! Ce doit être un parfum anglais....

— Eugène, d'ailleurs, ne va pas tarder à arriver. Je l'ai laissé aux mains de ces messieurs les coiffeurs. L'un d'eux lui lavait la tête.... »

Tour à tour Telcide, Rosalie, Jeanne et Arlette viennent féliciter le professeur, dont la corbeille est si jolie! Arlette, qui est toujours sans nouvelles de Jacques, a bien le cœur un peu gros. Mais elle se domine. Elle ne se doute pas du plan que Telcide a ourdi contre elle. Elle est donc sans méfiance lorsque Ernestine introduit Eugène Duthoit :

« Mesdemoiselles, je vous présente mon neveu, qui est orphelin et membre du corps professoral.... »

Les quatre sœurs saluent.

Pommadé, sentant à dix pas le cosmétique, Eugène Duthoit est petit et sec. Il porte un binocle. Une barbiche roussâtre et une moustache aux pointes roulées s'efforcent de lui donner une physionomie imposante. Vainement! Lui aussi a des bottines neuves, qui craquent. A sa boutonnière un large ruban indique qu'il est décoré.

— De quel ordre?

— Du plus beau!... de l'ordre de la Mutualité », répond M. Ulysse à sa fiancée, qui l'interroge à voix basse.

Devant Telcide, M. Eugène Duthoit s'incline longuement :

« Mademoiselle, je sais en quelle profonde et respectueuse estime vous tient mon oncle. Je connais l'honorabilité de la famille Davernis. Il n'est pas en ville de meilleure réputation que la sienne. Nous autres du corps enseignant, sommes plus sensibles que quiconque à la conservation des qualités ataviques, qui ont fait la grandeur de la France.... N'est-ce pas, mon oncle?

— Oui, Eugène, nous autres du corps enseignant!.. »

Devant Jeanne, M. Duthoit est moins cérémonieux

Comme elle lui demande si son voyage s'est bien passé, il explique :

« J'ai pris le train de 5 h 24. Je suis arrivé à Hazebrouck à 7 h 33. J'en suis reparti à 7 h 47, après avoir changé de train et je suis arrivé à 8 h 32. J'aurais pu ne prendre que le train de 6 h 12, mais j'aurais dû changer une première fois à Arras à 7 h 45. Je serais parvenu à Hazebrouck à 9 h 30 où j'aurais changé une seconde fois. Et j'aurais été ici à 10 h 34. Comme je suis un homme qui prise peu les changements, j'ai préféré la première combinaison.... »

Jusqu'ici Eugène Duthoit n'a prêté aucune attention à Arlette. Il était trop soucieux de bien réciter ses boniments patiemment appris! Son oncle lui ayant dit un mot à l'oreille, il a un sursaut :

« Ah! oui,... la jeune fille! »

Il se précipite. Arlette n'est sauvée d'un discours que par l'arrivée de M. le grand doyen....

« Monsieur le grand doyen est servi », annonce presque aussitôt Ernestine.

M. Hyacinthe croit devoir, par politesse, présenter son bras à Telcide, mais celle-ci se récrie :

« Non, non, monsieur Ulysse, vous n'appartenez qu'à votre fiancée.... »

Et, se tournant vers Eugène Duthoit, elle ajoute :

« Cher monsieur, je vous autorise à offrir votre bras à notre chère cousine Arlette. »

CHAPITRE IV

Le *benedicite* achevé, dans un bruit de satin qui se froisse et de jupons blancs empesés qui se brisent, ces demoiselles se sont assises. M. le grand doyen préside en face de Telcide. Marie est à la gauche de M. Hyacinthe et M. Duthoit est à la droite d'Arlette :

« Oh! que ces fleurs sont artistement éparpillées!... »

M. le grand doyen est le premier qui remarque le chemin de table précieux. Il n'a pas besoin qu'on lui en désigne l'auteur. Il l'a reconnue aussitôt et lui adresse, en approbation, un signe de tête amical. Mais l'occasion est trop belle de vanter Arlette pour que Telcide n'en profite pas :

« Notre petite cousine est d'une ingéniosité rare. Avec rien, elle fait quelque chose.... »

Ce disant, elle regarde Eugène.

« Ainsi, tenez,... cette robe délicieuse de soie, qui lui va si bien, c'est elle-même qui l'a « fripée ». Elle « chiffonne » les étoffes avec des doigts de fée. C'est infiniment précieux dans un ménage. Les couturières sont devenues hors de prix. Vous ignorez cela, monsieur le grand doyen, vous avez bien de la chance. Mais une femme qui sait se suffire à elle-même vaut son pesant d'or.... »

M. Duthoit a-t-il compris? Mystère. Il est aux prises avec son potage tapioca et ne lèvera le nez de son assiette que lorsque celle-ci sera vide....

« Monsieur le grand doyen, minaude alors Telcide, pour que vous puissiez régler votre appétit, je veux vous indiquer notre menu. Il est très modeste....

— Je suis persuadé du contraire....

— J'ai une tête de veau....

— Hein? quoi? Je ne trouve pas.... »

M. Hyacinthe, qui est toujours distrait, sursaute. Il faut que Marie lui explique tout bas qu'il s'agit d'un plat....

« J'ai une tête de veau avec une sauce vinaigrette et du beurre noir, un bon gigot aux haricots, du jambon avec de la salade et le dessert....

— C'est trop, c'est beaucoup trop!... N'est-ce pas, cher monsieur? »

Le prêtre s'est tourné vers Ulysse pour le prendre à témoin que ce menu est trop abondant. Le professeur répond :

« Oh! moi, ça m'est égal!... »

Il est très ennuyé, parce que ses bottines neuves commencent à le faire souffrir. Les hommes comme M. Hyacinthe ont toujours des cors aux pieds.

Heureusement Eugène Duthoit a un mot à dire :

« Nous autres, professeurs, sommes de l'avis de Molière. On doit manger pour vivre et non vivre pour manger! N'est-ce pas, mon oncle?

— Oui, Eugène!

— On ne saurait trop suivre les conseils des grands auteurs. M. Duthoit, qui vit dans le commerce de ces derniers, peut nous en parler sérieusement. »

Ce disant, Telcide regarde Arlette.

« Encore serait-il nécessaire, insinue cette dernière, que les grands auteurs fussent d'accord. Je me souviens d'un certain Gargantua....

— Oh! oh! vous connaissez Rabelais?

— Evidemment! On n'a pas le droit de ne pas connaître Rabelais!

— Eh bien, moi, prononce avec désolation Rosalie, je ne le connais pas. A l'âge de seize ans, j'ai eu une fièvre scarlatine. Mes études ont été interrompues. Je ne les ai jamais reprises. En histoire, j'en suis toujours restée à 1789. Je ne sais pas s'il s'est passé quelque chose depuis lors. Quand on est sortie de pension, n'est-ce pas? on n'a plus le temps d'ouvrir un livre. Votre Rabelais a dû vivre depuis 1789....

— Non, ma cousine.... Mais ça ne fait rien....

— Ah!... »

L'attention générale se porte alors sur Ernestine, qui présente à M. le grand doyen un plat sur lequel sont disposées, entre des bouquets de persil, la langue, la joue,

les narines piquées de la tête de veau. L'œil se trouve au milieu comme dans le poème de Hugo :

« Notre grand-oncle, qui était cardinal, proclame Telcide, considérait l'œil comme un mets de choix....

— M. le grand doyen préfère la cervelle.... »

Porcelaine d'Arras! argenterie ancienne! comment pouvez-vous supporter sans révolte la médiocrité de ce repas, qui vous outrage? Où sont les festins d'antan, les ripailles somptueuses où de galants cavaliers lançaient de hardis propos à de grandes dames, plantureuses et festonnées? Vous ne connaissez plus que le jambon et le gigot aux haricots! Vanité des vanités! Grandeur et décadence!...

Telcide l'ayant interrogé sur ses élèves, Eugène Duthoit émet maintenant son opinion sur les enfants.

« Jusque seize ans, affirme-t-il, les garçons, aussi bien que les filles, sont de vrais petits animaux. Leur seul souci est de se rendre insupportable. Ainsi vous n'imaginez pas avec quels raffinements je suis torturé par ceux dont les parents m'ont confié la formation intellectuelle. Alors que je cherche à hausser vers la lumière leurs esprits bornés, ils n'ont qu'une préoccupation : se moquer de ma barbe. N'est-ce pas, mon oncle?

— Oui, Eugène!

— Comment la trouvez-vous, ma barbe?

— Mais... très bien.... Elle vous va parfaitement, s'empresse de décider Telcide. N'est-ce pas, monsieur le grand doyen?...

— Certainement, ma bonne demoiselle.... »

Sur un autre ton, le prêtre ajoute :

« J'aime beaucoup la tête de veau. Je reprendrai volontiers un morceau de celle-ci.... »

M. Hyacinthe sent-il que son neveu a maladroitement abordé une question dangereuse en parlant de sa barbe? peut-être. En tout cas il change le sujet de la conversation, non sans adresse :

« Mesdemoiselles, Eugène vient de vous indiquer quelques-unes des misères de notre beau métier. Il est un point que volontairement il a laissé dans l'ombre : c'est l'affection que ses collègues ont pour lui, l'estime que ses chefs lui témoignent, et la vénération que, malgré tout, ses élèves lui gardent. Même ceux qu'il punit, le respectent parce qu'ils se rendent compte qu'un Eugène Duthoit n'est jamais dominé dans la vie que par l'idée du devoir.... Dès sa plus tendre jeunesse, mon neveu a été

un enfant modèle. Il a eu sa première dent à cinq mois et sa première culotte à deux ans. Il a toujours été précoce.... »

Cette biographie durerait encore si Rosalie, en présentant le gigot, ne proposait à M. le grand doyen un morceau de souris....

« Notre cousin, le conseiller Bigoudois-Marsan de la cour de Douai, affirmait que ce paquet de viande nerveuse, qui touche l'os, est le morceau le plus vigoureux du mouton.... Désirez-vous en goûter, monsieur Hyacinthe?

— Oh! ça m'est égal!... »

Aucun autre détail ne vaut d'être retenu jusqu'au dessert. M. le grand doyen raconte seulement une anecdote survenue durant la dernière tournée pastorale de Mgr l'évêque. Et Eugène Duthoit commence à rouler de la mie de pain, qui prend des teintes grises entre ses doigts.

Lorsque la pièce montée, attaquée à coups de couteau doré, a été répartie entre les convives, M. le grand doyen se lève. Il tient à la main sa coupe où pétille un champagne de marque : le champagne Jeanne d'Arc!

« Mesdemoiselles, messieurs, prononce-t-il, je ne vous ferai pas un discours. Soyez tranquilles. Je ne suis pas un orateur. Et je n'ai nul dessein de m'essayer dans l'éloquence alors que je me trouve devant deux hommes éminents, dont la profession est de connaître la pensée intime de nos maîtres.... »

Cette allusion directe est vivement appréciée par l'auditoire. L'oncle ignore s'il doit saluer. Le neveu ne le sait pas davantage. Ils se regardent pour copier leur attitude l'un sur l'autre. Dans l'ignorance, ils demeurent impassibles.

M. le grand doyen continue :

« C'est à la fois comme prêtre et comme ami de la famille Davernis que je préside cette réunion. Je vous parle avec toute mon âme. Les fiançailles de Mlle Marie m'ont apporté une satisfaction très douce. Certes, je suis toujours heureux de voir au pied de nos autels des demoiselles, pieuses servantes du Seigneur. Mais combien plus tendre à mon cœur est le spectacle de deux époux chrétiens. Une vieille demoiselle, c'est un foyer qui s'éteint. Une jeune femme, c'est un foyer qui s'allume. Mademoiselle Marie, vous réalisez le gracieux modèle qui vous est tracé dans notre sainte liturgie : « Vous serez aimable

« comme Rachel, sage comme Rébecca, fidèle comme « Sara. » Monsieur Hyacinthe, vous avez la bonté de Jacob. Dieu bénira vos fiançailles comme il a béni celles de Booz et de Ruth. C'est dans cette intention que je lève mon verre en votre honneur.... »

Un murmure approbateur suit ces mots. Rosalie, habituée aux sermons, fait le signe de la croix. On boit à la santé d'Ulysse et de Marie. Après quoi on attend le discours du professeur.

Celui-ci bredouille :

« Mesdemoiselles,... excusez-moi,... l'émotion.... Je suis trop heureux,... me serre la gorge.... Je charge mon neveu, ici présent, de vous dire ma reconnaissance.... Dis? Eugène, tu vas dire à ces demoiselles... ce que je devrais leur dire,... et ce que tu leur diras mieux que moi.... »

Cette petite scène a été réglée à l'avance pour donner à M. Duthoit l'occasion de « briller ». M. Hyacinthe est à peine assis que l'autre est déjà debout et parle avec un aplomb prétentieux :

« Mesdemoiselles, je ne peux pas me soustraire à l'invitation que mon oncle, qui fut le frère de mon père, m'adresse. Je le peux d'autant moins que la mission, dont il me charge, est infiniment agréable. Il s'agit pour moi de vous exprimer sa reconnaissance. La place que vous lui offrez dans votre famille, dans votre maison, dans votre cœur, est si belle que jamais sa mère, qui fut ma tante, n'aurait pu en rêver de meilleure. Je ne connais pas, dans l'histoire universelle et dans la littérature française, de fiançailles qui se soient présentées sous de plus favorables auspices que celles-ci. J'aurais voulu vous déclamer un poème classique, exprimant un état d'âme comparable au mien devant vous. Je n'en ai pas trouvé. Dans mon désespoir, qu'ai-je fait? J'en ai composé un. Je vous demande la permission de vous le réciter.... C'est un poème humoristique....

Lorsqu'ils monteront à l'autel
Pour le sacrement immortel,
Tel! Tel!
Que tous les anges dans l'abside
Chantent pour eux un chant placide!
Cide! cide!
Tell tell! cide! cide!
Telcide!

HYACINTHE BREDOUILLE :
« MESDEMOISELLES,... EXCUSEZ-MOI,... L'ÉMOTION.... »

« Oh! ravissant! délicieux! il a un esprit! c'est adorable!.... »

Ces demoiselles en ont des pâmoisons, M. le grand doyen sourit. M. Hyacinthe se trémousse. C'est un succès!

Se rengorgeant, comme un coq qui vient de boire, le poète continue :

On sait combien ils se sont plu.
Auraient-ils pu s'être plu, plus?
U! U!
Leur rêve est un bateau qui glisse
Sur un océan de délices!
Lysse! Lysse!
U! U! Lysse! Lysse!
Ulysse!

« Bravo, bravo!...

— Quel talent!

— C'est une surprise qu'il nous a faite.

— Mais, chut! Ce n'est pas fini....

— Ecoutez », prononce M. Hyacinthe de la voix d'un bedeau qui fait visiter une crypte.

Quand on a celle qu'on aima,
On ne connaît plus les frimas,
Ma! ma!
La route toujours est fleurie,
Faite d'art et de rêverie!
Rie! Rie!
Ma! Ma! Rie! Rie!
Marie!

« Oh! merci! monsieur! merci.... »

Telcide, enthousiasmée, s'est levée. Elle serre avec effusion les mains d'Eugène Duthoit, qui, rempli de componction, salue à droite, salue à gauche. Marie montre son ravissement en poussant des petits cris vers son fiancé. Rosalie et Jeanne ne croient pas pouvoir mieux manifester leur admiration qu'en répétant :

« Tel! Tel! cide! cide! Telcide — U... U... lysse! lysse! Ulysse! — Ma! Ma! rie! rie! Marie.... »

« N'est-ce pas que c'est joli, monsieur le doyen?

— Oui. En entendant cela, on a l'impression de voir danser des marionnettes.... »

Arlette est la seule qui ne dise rien. Elle est là comme une étrangère. Dans ce bruit, parmi ces rires, ces interjec-

tions, elle n'éprouve aucun sentiment de mépris. Elle ne songe nullement à se moquer des niaiseries qu'elle entend. Eugène est ridicule, Ulysse est grotesque, Telcide est surannée. Jamais comme aujourd'hui Arlette n'a senti le poids de la solitude!

Pour recevoir d'elle un éloge, M. Duthoit lui confie :

« Je prépare, selon le même procédé, un poème à la gloire du parlement. Comme Tel! Tel! cide! cide.... Il y aura les noms de tous les députés. »

Elle répond par politesse :

« Au point de vue artistique, ce sera extrêmement précieux.... »

Marie, depuis un moment, donne des signes d'inquiétude. Que se passe-t-il? Il lui semble que le programme doive comporter maintenant la remise de la bague. M. Hyacinthe ne paraît pas s'en préoccuper. Il a placé son verre dans son assiette et très sagement, la pointe de la serviette enfoncée dans son col, il trempe un biscuit dans un moulin-à-vent que Jeanne lui a signalé en prétendant qu'il « lui en dirait des nouvelles »....

« Monsieur le doyen, s'écrie alors Telcide, ne croyez-vous pas que M. Hyacinthe et Marie doivent sceller leurs fiançailles par un chaste baiser?

— Certainement, ma bonne demoiselle.... Que ce baiser librement échangé soit l'affirmation, devant Dieu, de leur désir d'être chrétiennement heureux!... »

Marie se lève timidement, les yeux baissés, M. Hyacinthe s'approche d'elle. Leurs deux visages se touchent presque, quand il s'arrête :

« Permettez!... »

Va-t-il prononcer un discours. On tend l'oreille.

« Permettez que je m'essuie la bouche.... »

Sa serviette rejetée au dos de la chaise, il pose sur le front de Marie ses grosses lèvres et se rassied en disant :

« Voilà qui est fait!... »

Il ne prononce pas un mot de la bague. Marie regarde désespérément son doigt nu.

Or Arlette surprend alors Telcide, qui murmure à l'oreille de M. Hyacinthe :

« Votre neveu me plaît infiniment. Jamais notre petite cousine ne trouvera un parti meilleur.... Ils seront très bien assortis!... »

CHAPITRE V

Dès que les cloches ont annoncé les vêpres, M. le grand doyen a pris congé. Mais les autres convives sont demeurés à table. Il n'y a pas de bon dîner en Artois qui ne dure au moins quatre heures!

Lorsque Telcide décide que le moment est venu de prendre l'air, elle invite M. Hyacinthe à offrir le bras à Marie pour passer au jardin. Le professeur, la figure rouge, boursouflée, semble très malheureux. Il souffre atrocement de ses bottines neuves. Sa grande frayeur est que sa fiancée s'en aperçoive. Elle le trouverait ridicule. Mais Marie ne s'en rend aucun compte pour cette bonne raison qu'elle aussi souffre d'avoir la cheville trop serrée....

Eugène Duthoit se tourne vers Arlette :

« Voulez-vous m'accorder l'honneur d'être votre cavalier? »

Elle lui répond sèchement :

« Non, merci.... Soyez plutôt celui de la maîtresse de céans. Elle ne vous quitte pas des yeux.... »

Le bon jeune homme. Il est accueilli joyeusement par Telcide, heureuse de pouvoir lui parler un peu intimement :

« Si notre maison, cher monsieur, ne vous a pas paru trop déplaisante, j'espère que nous aurons le plaisir de vous revoir souvent?

— Tout l'honneur sera pour moi....

— Je compte, le jour du mariage, vous mettre dans le cortège avec notre jeune cousine. Qu'en pensez-vous?

— C'est un choix excellent!

— Elle est très gracieuse, n'est-ce pas? et fort instruite...
— Je l'ai remarqué.
— L'homme qui saura la diriger avec tact fera d'elle tout ce qu'il voudra. Il pourra la présenter dans les salons les plus difficiles. Elle y tiendra sa place avantageusement. D'ailleurs, elle vous plaît. C'est le principal! »

Avec fatuité, Eugène répète :

« Oui.... C'est le principal!... »

Comme, dans le jardin, les uns et les autres vont et viennent, Telcide et le jeune professeur se quittent. Ils sont ravis, en complices qui n'osent pas se parler de leur projet, mais qui sentent, rien qu'à leur façon de se serrer la main, qu'ils peuvent compter l'un sur l'autre. Eugène est pressé de communiquer à son oncle ses impressions.

« Eh bien, mon neveu?
— Je suis enchanté. Je lui plais.
— A la jeune fille?
— Non,... à Mlle Telcide.... Elle m'a dit.... Elle m'a invité à revenir souvent....
— Qui? la jeune fille?
— Non.... Mlle Telcide.... Mon poème l'a vivement touchée.... Elle l'a fort apprécié!
— Qui?... la jeune fille?
— Non.... Mlle Telcide....
— Ah! çà, mon neveu! Vous ne parlez que de Mlle Telcide.... Est-ce que ce serait elle que vous voudriez épouser?
— Mais non, mon bon oncle.... Seulement je suis psychologue et je connais la chanson :

Pour avoir la fille,
Charmante et gentille,
C'est à la maman
Qu'il faut fair' du boniment.

— Ah! gros malin!
— La jeune fille, d'ailleurs, m'a paru intelligente. Elle a des sautes d'humeur étranges. Ça doit être nerveux. Elle ne m'a pas beaucoup félicité. Elle n'aime peut-être pas la poésie. Mais je la lui ferai aimer....
— En somme la chose te paraît conclue?
— Absolument. Avant mon départ je m'arrangerai pour lancer quelques allusions discrètes afin de manifester mon consentement.
— Discrètes! surtout!
— Très discrètes....

— Voici Mlle Arlette, éloigne-toi.... Que je puisse lui dire que son charme a opéré sur toi!...

— Elle en sera radieuse, cette petite!... »

Suffisant comme un paon, Eugène Duthoit va vers ces dames, qui le reçoivent en défaillant :

« Voilà notre gentil poète.... Tel! tel! cide! cide!... Ma! Ma! rie! rie!... »

« Monsieur Hyacinthe, je croyais que vous étiez bon.... »

Arlette, sans préambule, a lancé cette apostrophe au professeur qu'elle vient de joindre à l'écart :

« Mais oui... je le suis....

— Non.... Vous ne l'êtes pas!... »

Elle s'est campée devant lui et le fixe dans les yeux. Certes elle ne le croit pas capable d'une méchanceté. Elle exagère sa pensée en lui parlant ainsi. Mais c'est en le brusquant qu'elle espère obtenir toute la vérité.

« Vous avez organisé contre moi un complot....

— Moi?

— Avec ma cousine Telcide....

— Oh! est-ce possible?... »

M. Hyacinthe, troublé, ne comprend pas. Il n'est point de ceux qu'il faille agiter avant de s'en servir. Arlette, s'impatientant, tape du pied :

« Voyons, mon ami, ne faites pas l'idiot et répondez.... »

« Ne faites pas l'idiot! » La phrase est vive. Le professeur la reçoit à bout portant. Il pâlit et balbutie :

« Je vous jure sur la mémoire de maman....

— Laissez votre maman tranquille et soyez franc. Qu'est-ce que votre neveu est venu faire ici?

— Ah!... Eugène?

— Oui.... Eugène!

— Eh bien, voilà.... Vous aviez été si aimable pour moi que j'ai cherché le moyen de vous prouver que je ne suis pas un ingrat.

— Et vous avez trouvé Eugène?

— Oui, j'ai trouvé Eugène.

— C'est un joli cadeau à faire à une enfant.

— N'est-ce pas! Il est beau garçon, il est instruit, il a un avenir superbe.

— Oui. C'est dommage que....

— Que... quoi?

— Que ce soit un daim!...

— Un daim? Eugène!... »

S'approchant de lui, pour que pas un seul de ses mots

ne lui échappe, le retenant même par un des boutons de sa redingote, elle ajoute :

« Vous avez préparé secrètement la chose avec Telcide. Je vous préviens que j'empêcherai votre mariage avec ma cousine Marie, si dans une heure votre projet, me concernant, n'est pas fini, archifini.

— Vous ne ferez pas cela?...

— Si.... Je le ferai.... Arrangez-vous en conséquence....

— Oh! comment?

— Je vous défends d'ailleurs de dire à Telcide que telle est ma volonté. Elle me gronderait encore. C'est absolument inutile.... Il vous est très facile de lui glisser dans la conversation que, réflexion faite, vous estimez que je ne suis pas la femme rêvée pour votre neveu....

— Vous le désirez... vraiment?

— Non seulement je le désire, mais je l'exige....

— Eugène n'est tout de même pas un daim....

— Mettons que ce soit un dindonneau et n'en parlons plus.... Allons! voyons! un bon mouvement! Promettez à votre petite amie que vous lui obéirez. Si vous refusiez elle aurait un si gros chagrin!... »

Est-il apitoyé par le ton suppliant de la jeune fille? Comprend-il brusquement combien son projet était ridicule? Il ne discute pas davantage. Avant une heure, Arlette aura satisfaction.

Juste au moment où il rejoint son neveu, celui-ci lance une des allusions discrètes qu'il a annoncées :

« Ah! mademoiselle Rosalie, le jour n'est peut-être pas lointain où je vous appellerai : « ma cousine. »

Il se penche à son oreille et lui dit :

« Tu exagères, Eugène....

— Comment, mon oncle?

— Tu vas trop loin....

— Mais c'est une des allusions....

— Les allusions ne sont permises qu'à la condition... de n'être pas comprises....

— Ah! j'ignorais....

— Tu ignores bien des choses.... Ainsi tu ne sais pas que ton train part dans quarante minutes. Si tu ne veux pas le manquer, il est urgent que tu te rendes à la gare....

— Mesdemoiselles, je suis confus. Il me faut vous quitter. Dans cette maison j'étais à Capoue. Je dois m'arracher à ses délices. Mais je reviendrai.... »

Telcide le conduit jusqu'à la porte pour qu'il sache bien jusqu'à quel point il l'a conquise.

« Votre neveu est un jeune homme exquis, déclare-t-elle ensuite à M. Hyacinthe. Il a toutes les qualités....

— Oh! » répond le professeur, décidé à brusquer les choses et le faisant avec une lourdeur maladroite. « Il a aussi de grands défauts.

— Je ne partage pas votre avis.

— Je ne l'avais pas vu depuis longtemps. Je l'ai trouvé fort changé. Malheureusement pas à son avantage!...

— Il a beaucoup de talent! Son poème....

— Entre nous, il ne valait pas cher....

— Mais je l'ai apprécié.

— Cette manière de vous appeler Tel! Tel! cide! cide!... Pourquoi pas : Zim! Zim! boum! boum!... C'est un manque absolu de respect.... Pauvre Eugène! Ce n'est pas la délicatesse et le tact qui l'étoufferont!...

— Il est très séduisant!

— Peuh! sa barbichette lui donne un faux air de Méphisto. Je comprends que ses élèves se moquent de lui. D'ailleurs ses collègues lui reprochent d'avoir mauvais caractère. Ses supérieurs prétendent que sa réputation est surfaite.... »

On imagine avec quel intérêt passionnant Arlette suit cette conversation. Telcide, déconcertée, s'agite sur sa chaise. Elle tourne à droite, à gauche :

« Est-ce bien vous, monsieur Hyacinthe, qui tenez de tels propos?

— C'est moi-même.... »

Arlette le regarde. Il lit dans ses yeux la joie qu'il lui procure. C'est elle qui lui a valu ses belles fiançailles. Il veut la contenter à tout prix. Il n'y a que les timides pour avoir de ces audaces!

« Ah! » s'exclame-t-il dans un soupir qu'il veut décisif, « je plains la malheureuse qui épousera Eugène Duthoit.... »

Cette fois c'en est trop! En proie à une folle exaspération, Telcide s'est levée.

« Monsieur Hyacinthe, je vous prie de me suivre au salon. J'ai une explication à vous demander.... »

Comme un gros chien qui a commis une faute et qui attend sa punition, le professeur, penaud, suit la vieille demoiselle. Marie tremble de tous ses membres. Arlette éclate de rire, bien qu'elle redoute cette conversation

particulière. Seul avec Telcide, M. Ulysse persévérera-t-il dans son héroïque attitude? Volontiers elle écouterait à la porte du salon.

Elle y entendrait ce dialogue :

« Vous ne vous étonnerez pas, monsieur, que votre conduite me paraisse étrange....

— Pourquoi donc?

— Il y a un mystère....

— Il n'y en a pas.... Seulement j'ai réfléchi.... Que cherche-t-on dans le mariage? le bonheur.... Que faut-il pour être heureux? avoir les mêmes goûts, les mêmes rêves, la même éducation.... J'ai vu Eugène.... J'ai vu Mlle Arlette.... Croyez-moi.... Ils ne sont pas faits l'un pour l'autre....

— Pardon! pardon! j'estime le contraire. Et mon opinion vaut la vôtre.

— Il est impossible que mon neveu plaise à votre cousine....

— La belle affaire!... Vous imaginez-vous que je vais solliciter son avis, à cette petite?... Elle n'a aucune dot. Nous l'avons recueillie par charité. Elle fera ce que je lui ordonnerai de faire....

— Vous ne pouvez pas la forcer....

— C'est ce que nous verrons!... M. Duthoit est un mari très présentable, je le prends....

— Mademoiselle Telcide, je vous en supplie....

— Ah! çà, mais... cher monsieur, est-ce que votre insistance n'aurait pas une autre cause?... Vous paraissez prendre la défense de la jeune fille.... Mais au fond ne serait-ce pas celle de votre neveu que vous prendriez?... Ce serait assez ingénieux.... Oui, oui, c'est cela! J'ai deviné. M. Duthoit n'a pas osé me dire la vérité lui-même. Il vous a chargé de cette jolie commission. Arlette ne lui plaît pas. Il rêve sans doute d'une princesse, ce poétaillon de carnaval. Parce qu'il écrit des vers de mirliton, il se croit du génie. Allons donc! c'est un pédant et un pion!

— Oh! »

M. Hyacinthe veut bien que son neveu n'épouse pas Arlette, mais il se refuse à permettre que son cher Eugène soit outragé ainsi. Il oublie soudain ce qu'il en a dit lui-même. Avec une noble indignation, il entend défendre l'honneur de sa famille :

« Mademoiselle Telcide, je vous en conjure.... Chassez de votre esprit cette opinion mauvaise.... Eugène ne m'a

chargé d'aucune commission.... Il m'a au contraire avoué qu'il emportera de Mlle Arlette un souvenir délicieux.... C'est moi seul, qui ai pensé....

— Taratata!... Monsieur Hyacinthe, je joue avec vous cartes sur table.... Du moment qu'il n'y a pas d'objection de la part de M. Duthoit, l'affaire est réglée....

— Je vous assure....

— N'ergotez pas. Ma décision est irrévocable. Si Arlette n'épouse pas votre neveu, je vous empêcherai d'épouser Marie.... A bon entendeur, salut!...

— Ma bonne demoiselle, pitié!... Vous ne ferez pas cela?...

— Si.... Je le ferai.... »

Devant les deux volontés inflexibles d'Arlette et de Telcide, qui lui commandent des choses contradictoires, M. Hyacinthe croit devenir fou. Tiraillé d'un côté, menacé de l'autre, il sent le sol se dérober sous ses pas. Sa pensée chavire. Les yeux hagards, il prononce des phrases incohérentes. Comment vient-il saluer Marie et lui remet-il l'écrin contenant un choix de bagues de fiançailles, qu'il avait oublié dans sa poche? Mystère. Il sort en proie à de véritables hallucinations. Il titube comme un homme ivre. Au moment où il allait toucher le bonheur, celui-ci se dérobe! Il n'a plus aucun projet, aucun espoir. Il a les bras et les jambes brisés, sa situation est sans issue....

Il rentre chez lui.

Sans aucun doute, un autre, à sa place, se suiciderait. Au lieu de cela, à sa bonne, qui s'empresse, il commande :

« Je suis congestionné. J'ai le sang à la tête. Préparez-moi un bain de pieds à la moutarde.... »

CHAPITRE VI

Telcide est de celles pour qui les proverbes contiennent toute la sagesse des nations. L'un de ceux-ci prétend qu'il faut battre le fer quand il est chaud. Ce même jour, après le souper, alors qu'il semble que la maison doive s'endormir, elle frappe d'un doigt nerveux à la porte d'Arlette :

« Entrez.... »

La jeune fille commençait à se déshabiller. Elle avait déjà retiré son corsage. Sur ses épaules nues, elle s'empresse de jeter un châle....

« Je voudrais vous parler, ma chère Arlette....

— A quel sujet, ma cousine?

— Je vais vous le dire....

— Donnez-vous la peine de vous asseoir.... »

Telcide s'assied dans un fauteuil. Les genoux correctement unis, les doigts croisés, elle paraît d'une humeur charmante. Son début est le plus aimable....

« Mon enfant, je suis inquiète de votre santé. Depuis quelque temps, vous paraissez tourmentée. Vous avez perdu vos belles couleurs et votre gaieté. Je crains que notre existence ne soit un peu sévère pour vous. Votre jeunesse s'accommode mal de notre austérité.

— Mais non, ma cousine....

— C'est très aimable à vous de n'en point convenir. Vous savez que, pour ma part, je m'applique à vous procurer toutes les distractions compatibles à votre situation. Mais est-ce suffisant?

— Oui, ma cousine....

— J'ai peur que vous ne vous débilitiez. Je ne pense pas que vous ayez éprouvé quelque amertume des fiançailles de notre sœur Marie. La jalousie est un vilain sentiment, qui ne saurait trouver place dans votre cœur, n'est-ce pas?

— Certainement, ma cousine.

— J'ai donc réfléchi sur votre cas. J'ai même consulté M. le grand doyen....

— Ah?

— Et nous sommes tombés d'accord.... »

Arlette ne répond plus. Prudemment elle demeure sur la défensive. Non seulement elle a été habituée à se méfier chaque fois que Telcide lui a parlé avec douceur. Mais encore elle a deviné parfaitement son but actuel. En jouant avec son châle, elle affecte d'écouter négligemment. Cela gêne Telcide, qui aime la contradiction et qui, par tous les moyens, essaie de la provoquer.

« Parfaitement.... Nous sommes tombés d'accord pour reconnaître qu'il serait souhaitable qu'un jeune homme de votre condition vous demandât en mariage. Vous êtes encore très jeune, mais vous êtes orpheline. On ne saurait trop tôt assurer votre avenir.... Qu'est-ce que vous en dites?

— Rien, ma cousine.

— Vous partagez donc mon avis?

— Je m'en rapporte à vous....

— Bien! très bien! J'aime cette réponse.... Elle me met tout à fait à l'aise pour vous annoncer que j'ai reçu, à votre intention, une demande en mariage....

— D'Eugène Duthoit?

— Lui-même. M. Duthoit appartient à une fort honorable famille. Il est « bien de sa personne ». C'est à la fois un homme d'étude et un homme du monde. Sa fortune n'est pas considérable. Mais sa position est extrêmement considérée. Son âge est très en rapport avec le vôtre. Vous aimez les grandes villes, vous habiterez toujours d'importantes préfectures. Bref, je vous informe que j'ai accepté....

— Vous avez?...

— Oui.... »

Arlette n'a pas pu réprimer un cri douloureux. De grosses larmes montent à ses yeux. Avec l'espoir que Telcide ne les verra point, elle s'obstine à regarder le rayon de lune, qui tombe en éventail d'argent sur son couvre-lit. Mais on connaît cette lutte contre soi-même.

La respiration est courte. On essaie de toutes ses forces de retenir ses larmes entre ses paupières. Mais leur flot se gonfle, jusqu'à ce que sur sa joue on sente le débordement d'une rosée brûlante....

Arlette se tait :

« J'ai accepté, continue Telcide, parce que M. Duthoit présente les meilleures garanties. Il m'a été recommandé par M. Hyacinthe. Et je suis persuadée que M. le grand doyen approuvera ma décision.... Vous ne dites rien!... Est-ce que, par hasard, vous ne ratifieriez point?

— Je regrette seulement, ma cousine, que vous ne m'ayez pas consultée. Pour épouser un homme, il faut l'aimer, je n'aime pas M. Duthoit.

— Et pourquoi ne l'aimez-vous pas?

— Parce qu'il est fat....

— Fat?

— Et ridicule.... »

Le sourire de Telcide a disparu. Les lèvres crispées, elle agite la tête comme si son col la gênait. Arlette a séché ses larmes. Et son visage froid révèle chez elle une énergie farouche :

« Vous l'avez jugé en Parisienne, lui dit Telcide. Je vous amènerai à une plus exacte appréciation des choses.

— Comme vous ne pourrez jamais changer ce jeune pion, vous ne pourrez jamais changer mon opinion.... Si vous me forciez à l'épouser, je le battrais....

— Vous?...

— Mais tranquillisez-vous. Nous n'en arriverons pas à cette extrémité. J'ai décidé de ne pas me marier.... Réellement! Ma cousine, je ne plaisante pas. Je ne me sens aucune vocation pour le mariage. Depuis que je vis auprès de vous, mes idées ont beaucoup évolué. Vous avez une existence si calme, si ordonnée, si reposante que je me demande si l'état de vieille demoiselle n'est pas l'état idéal.

— Taisez-vous.... Vous deviendriez impertinente!

— Oh!

— Je n'aurais pas voulu vous le rappeler. Mais puisque vous m'y forcez, il faut bien que je précise. Vous n'avez pas oublié dans quelles circonstances votre père a disparu. Vous n'avez, pour toute fortune, qu'un passé très lourd. L'éducation déplorable que vous avez reçue a développé en vous des goûts d'indépendance et des habitudes dont bien des maris ne s'accommoderaient pas. Vous vous

croyez encore millionnaire! Vous faites la difficile. De quel droit?

— Je vous répète, ma cousine....

— Si nous ne vous avions pas recueillie, que seriez-vous devenue? où auriez-vous roulé? Dieu seul le sait. Loin de moi la pensée de vous reprocher l'élan de charité que nous avons eu pour vous.

— C'est encore heureux....

— Mais en échange de ce que j'ai fait, il me semble que vous pourriez m'accorder votre confiance.

— Vous l'avez, mais pas au point de m'imposer un Eugène Duthoit.

— Je vous imposerai qui je voudrai.... »

D'un geste tranchant, Telcide, qui s'est levée, indique que sa volonté sera formelle :

« Du fait que vous acceptiez mon hospitalité, vous vous soumettrez à mon autorité. Vous parlez comme une folle lorsque vous prétendez ne pas vouloir vous marier. Si, au lieu d'un simple professeur, je vous avais présenté un Jacques de Fleurville, vous eussiez bondi de joie.

— Arrêtez, je ne vous permets pas....

— Vous lui en avez adressé des sourires, et fait des boniments! Vous croyez peut-être que je n'ai pas remarqué votre manège.... Ah! vous saviez, pour lui, trouver des gentillesses plus que pour nous.... Vous espériez sans doute qu'il vous épouserait.... Mais, malheureuse, pendant que vous tentiez de l'enjôler, il suffisait de le regarder pour voir qu'il se moquait de vous....

— Ce n'est pas vrai! ce n'est pas vrai!

— Oseriez-vous me le soutenir en face?... »

La lune s'est voilée. La lampe jette de grandes ombres tragiques dans la chambre. Telcide a pris dans ses mains la tête de la jeune fille. Penchant son visage sur celui d'Arlette, elle répète, d'une voix sifflante :

« Je vous dis qu'il se moquait de vous.... »

Les yeux dans les yeux, Arlette lui répond :

« Vous mentez!

— Des excuses! vous allez me faire des excuses, à genoux! »

Elle lui a saisi le poignet et la brusque :

« Non, non, lâchez-moi.... Je m'en irai.... Je vois que je vous gêne.... Jamais vous ne m'avez aimée.... Vous n'entendrez plus parler de moi, je vous le jure....

— Partir? où irez-vous? »

Telcide ricane, mais ses lèvres tremblent de colère....

« Vous êtes une fille rebelle, mais je vous dompterai.... Dès demain, je dirai à M. le grand doyen les injures dont vous m'avez couverte.... Ce n'est pas le mariage qu'il vous faut, c'est la maison de correction.... »

Claquant la porte, Telcide est sortie....

Sur la chaise, où elle est tombée, Arlette demeure, comme hébétée. Que s'est-il passé? Elle n'en sait plus rien. Ses tempes bourdonnent. Dans le ciel, le nuage est passé. A nouveau l'éventail d'argent se déploie à ses pieds. Il semble qu'à son souffle s'évanouissent les soucis.

Le long des rayons de la lune des images s'agitent, des lutins dansent, qui descendent de la région mystérieuse des étoiles. Peu à peu les formes se précisent. Des yeux s'animent dans les visages. Les bras ont des gestes et les bouches ont des chansons. Un cortège pailleté, capricieux, ondoyant se déroule. Ce sont les midinettes parisiennes, dont les ateliers viennent de s'ouvrir comme des cages d'oiseaux.

Elles sont jeunes et leur souplesse dit leur amour de la vie. Les doigts aux lèvres, elles ont des trésors de tendresse qu'elles dilapident royalement. Pour les baisers, ne sont-elles pas toutes milliardaires? Comme le chemineau chemine, le trottin trottine. La hiérarchie du magasin n'existe plus, le rideau de fer baissé. Il arrive qu'au bonheur, les « premières » sont les dernières. Pour saisir la fortune, il suffit d'une « petite main ». Comme elles rient!

Manon, voici le soleil....

Au détour d'une rue, devant un mandoliniste aveugle et un guitariste boiteux, Mimi Pinson chante. Sa romance jolie est sentimentale. En son cœur fleurit la fleur bleue. Et sa chemisette à des faveurs roses qu'on la supplie d'accorder.

Qu'elle les accorde ou qu'elle les refuse, elle éclate de rire....

Boum! Midi « tonne » au canon du Palais-Royal! Sur les bancs de pierre des Tuileries, les dinettes s'organisent. Quatre sous de frites! deux sous de gâteaux de la veille! Un verre d'eau claire aux « Fontaines-Palace »! Le charmeur d'oiseaux fait « pst! pst! » aux moineaux, qui picorent. Et des rires fusent!

« Les voyageurs pour Sceaux-Robinson, en voiture! »

Dimanche! une route poudreuse, des amazones improvisées.... Des guinguettes, des bastringues.... Ici l'on danse!... Des arbres truqués, où les plats s'envolent au grincement des poulies.... Ici l'on rit....

Ah! comme Arlette éprouve la nostalgie du rire!... Toutes les midinettes se sont tournées vers elle.

« Viens avec nous, tu riras aussi.... »

Dans un grenier, qu'on est bien à vingt ans!

La Lisette de Béranger au loin répond à Jenny l'ouvrière. Louise apprend que :

Tout être a le droit d'être libre.

Murger, Musset et Charpentier lui sourient. Elle n'a qu'un cri devant leurs héroïnes :

« Mes sœurs! »

Jacques est si loin de sa pensée! Elle a perdu tout espoir d'être aimée.

Avec une hâte fiévreuse, elle jette pêle-mêle, dans son sac de voyage, ses souvenirs les plus précieux. Elle ne restera pas une minute de plus dans cette maison si étroite qu'aucun rêve n'y peut déployer ses ailes. Son corsage remis, son manteau sur ses épaules et son chapeau sur la tête, elle entrouvre la porte de sa chambre.

Comme l'escalier est noir!

Elle avance à tâtons en retenant même sa respiration. Dans le silence, tinte le lourd tic-tac du balancier de l'horloge de la salle à manger.

Où va-t-elle?

Elle n'en sait rien. Comme une somnambule, elle se dirige avec une précision rare. Son hallucination persiste. Les midinettes l'appellent.

Elle va vers leurs rires.

Dans le couloir elle prend bien soin de traîner ses pieds sur les dalles pour qu'aucun bruit ne la trahisse. De quel excès Telcide ne serait-elle pas capable si elle la surprenait ainsi?

Elle n'est plus séparée de la liberté que par la porte, dont elle tire les verrous, dont elle détache la chaîne et dont elle tourne la clef....

« Enfin! »

Voici la rue....

Arlette, inconsciemment, tend ses bras vers la lumière bleu foncé, qui coule du ciel. Ce n'est plus un éventail

d'argent que la lune projette, c'est une nappe qu'elle répand. L'émotion est-elle trop forte? Le ressort qui l'animait se brise-t-il d'un coup? Elle ouvre la bouche pour crier.... Aucun son ne sort de sa gorge.... Elle s'abat sur le sol, inanimée....

CHAPITRE VII

Les persiennes sont closes et les rideaux tirés. Comme pour écarter des voiles, Arlette pose les doigts sur ses yeux. D'où vient qu'elle est couchée?

Quelle heure est-il?

De grosses gouttes de sueur perlent à son front. Au bruit qu'elle fait en se retournant et en rejetant la couverture pour se dégager la poitrine, la porte s'ouvre :

« Vous êtes réveillée?

— Oui, ma cousine Marie.... »

D'un coup sec, la fiancée de M. Hyacinthe fait glisser sur leurs tringles les grands rideaux. Des raies de lumière dorée apparaissent à la fenêtre. Arlette distingue que la physionomie de sa cousine est affligée et douloureuse. Elle lui tend les bras pour l'embrasser. Au contact de ses mains sèches, elle s'aperçoit que les siennes sont moites.

Quel est ce mystère? serait-elle souffrante? Elle ne se souvient de rien.

« Comment vous sentez-vous? lui demande Marie.

— Mais je me sens très bien.

— Ah! tant mieux!...

— Je suis même enchantée de vous voir.... »

Par ce besoin de tendresse qu'éprouvent les malades, elle invite sa cousine à approcher sa chaise du lit pour qu'elle puisse poser sa tête à côté de la sienne sur l'oreiller et que leurs joues se touchent :

« On est bien ainsi, n'est-ce pas?

— Oui.... J'espère que vous ne souffrez pas?

— Non.... Mais je souffrirai si vous ne me racontez pas tout de suite comment et pourquoi je suis ici....

— Mais....

— Parlez,... je vous écoute....

— Ma petite Arlette, vous êtes à présent hors de danger.... Le médecin est venu. Il a ordonné des cachets, qui vous ont fait dormir.... Mais quel saisissement lorsqu'on a sonné en pleine nuit pour nous dire que vous étiez évanouie sur nos marches, dans la rue! Vous étiez pâle comme une morte.... Notre sœur Telcide nous a dit qu'elle connaissait la raison de votre mal. Elle nous a priées de ne pas l'interroger davantage.... Elle prétend que vous avez voulu essayer un coup de tête, et que le Ciel vous a punie.... Apprenez-moi la vérité, Arlette....

— La vérité?... mais elle est très simple.... Je vivais heureuse dans cette maison, parce que je croyais y avoir au moins une amie.... J'espérais qu'en cas de danger cette amie me soutiendrait.... Il y a un homme, qui me doit son bonheur. Je croyais pouvoir compter sur son amitié.... Voyez comme c'est étrange, ma cousine Marie; au moment où j'ai été attaquée, je me suis trouvée sans consolation et sans appui. Et celui qui aurait dû me protéger est précisément celui qui a eu la malencontreuse idée, dont je meurs....

— C'est sans doute à cause de M. Duthoit?

— « Sans doute? » J'admire votre candeur, ma chère cousine....

— Pourquoi?

— Si on vous commandait d'épouser un autre professeur que M. Hyacinthe, que répondriez-vous?

— Je pleurerais et je refuserais.

— Eh bien, c'est ce que j'ai fait.... Oh! je ne vous en veux pas de ne pas m'avoir défendue.... Ce n'est pas de la colère que j'éprouve, c'est plutôt du chagrin.... Vous n'en êtes pas responsable.... Vous vivez, n'est-ce pas? dans un idéal. Vous poursuivez l'accomplissement d'un rêve. Il est humain que plus rien n'existe dans vos pensées que votre bonheur.... Votre esprit est si facilement encombré! Vous êtes excusable d'avoir oublié notre double rendez-vous dans l'ombre de la cathédrale....

— Je pensais que....

— Vous pensiez qu'à mon âge on est incapable d'un sentiment durable. Vous pensiez que mon amour pour Jacques de Fleurville n'était qu'une amusette, dont peut-

être en vous-même vous déploriez l'inconséquence. Vous pensiez que j'accepterais un être aussi grotesque qu'Eugène Duthoit. C'est admirable!... Mais, je vous en supplie, ma cousine Marie, ayez pitié de moi.... Vous n'imaginez pas à quel point je souffre.... Il y a des femmes que le succès rend meilleures, il en est d'autres qu'il rend mauvaises, méprisantes, insensibles.... Vous n'ignorez pas d'ailleurs que les parvenus doivent, dans le monde, avoir mille ménagements pour que leur fortune ne soit pas trop humiliante pour autrui. Je vous le dis tout bas pour que personne ne nous entende. Mais, en vous mariant tard, après des circonstances laborieuses, vous êtes un peu une parvenue du bonheur.... Ma petite cousine!... Oh! vous ne faites pas le mal consciemment.... Mais, c'est bizarre! pour faire le bien, vous avez besoin qu'on vous prenne par la main et qu'on vous conduise....

— C'est vrai, Arlette, conduisez-moi.

— Je vous rappellerai seulement ce que votre confesseur vous a appris. Lorsqu'on commet une faute, il ne suffit pas d'en avoir le regret, il faut la réparer....

— Je suis prête à signaler à M. Hyacinthe que son neveu vous déplaît.

— Ce n'est pas suffisant. Car je le lui ai déjà dit!

— Ah! C'est sans doute pour cela qu'il n'est plus revenu depuis le dîner des fiançailles.

— Il est indispensable que vous interveniez auprès de votre sœur Telcide....

— Je n'oserai jamais....

— C'est indispensable!... à moins que... vous ne préfériez une autre solution....

— Laquelle?

— ... Qui vous semblera, au premier abord, exorbitante....

— Voyons!

— ... Mais que vous n'avez pas le droit de me refuser.

— Quelle est-elle?

— C'est que vous alliez vous-même chez Jacques de Fleurville. J'ai calculé les dates. Il doit être rentré de Paris depuis hier. Chacun son tour! Jadis j'ai relancé pour vous, jusque dans sa classe, M. Hyacinthe. Relancez M. Jacques pour moi. Vous serez si gentille!

— Mais c'est très difficile.

— Vous serez ingénieuse.

— Sous quel prétexte?...

— J'ai inventé une tombola. Inventez quelque chose.

— Je tremblerai comme une feuille.
— Votre voix n'en sera que plus émouvante.
— Je ferai cette visite la semaine prochaine. Nous aurons le temps....
— Non. La chose est urgente.
— Dans trois jours alors?
— Non. Plus tôt!
— Demain?
— Tout de suite.... Ma faiblesse n'est provoquée que par l'impatience.... Dès que vous rentrerez, je serai guérie....
— Mais que lui dirai-je?
— Tout ce que vous voudrez....
— Est-ce que vous êtes certaine qu'il vous aime?
— J'en suis persuadée.... Tour à tour j'ai éprouvé à son égard les sentiments les plus contradictoires. Il avait promis de m'écrire. Il a commencé, puis il s'est tu. A mes premiers enthousiasmes a succédé le doute navrant.... Mais l'espoir rejaillit.... C'est sans appréhension que je vous envoie vers lui.... Lorsqu'on craint une mauvaise réponse, on prolonge le plus possible l'incertitude qui la précède. Or, j'ai hâte que vous partiez.... Je l'aime tant qu'il est impossible qu'il ne m'aime pas! Il suffit que je ferme les yeux pour qu'aussitôt j'imagine qu'il est près de moi, qu'il me prend la main, qu'il me parle.... Pour que j'invente aussi objectivement sa présence, il faut qu'au fluide jaillissant de mon cœur, un autre corresponde, qui s'élève du sien.... Les pensées que je lui adresse par-delà l'horizon, je sens qu'il les reçoit....
— Calmez-vous, Arlette, la fièvre vous reprend. Votre front est brûlant....
— Partez, ma cousine Marie.... J'essaierai de sommeiller jusqu'à votre retour pour que les minutes me soient plus brèves.... Partez... et que votre affection pour moi vous inspire....
— Je pars.... J'essaierai de mon mieux.... Je vous le promets.... »

Tendrement elles s'embrassent. Pour ne pas être ennuyée par les autres cousines, Arlette fait mine de se rendormir. Et Marie sort de la chambre.

Il est quatre heures de l'après-midi! Elle prétexte une course urgente et s'en va.... Depuis qu'elle est fiancée, Telcide lui laisse une liberté relative....

Juste au moment où elle pénètre dans la rue qu'habite M. de Fleurville, ce dernier monte en automobile. Elle

hésite. Doit-elle se précipiter pour lui parler avant que son chauffeur ait tourné la manivelle? Mais non. Que lui dirait-elle? Ce n'est pas lui, c'est son fils qu'elle doit rencontrer. A pas menus, elle passe donc devant la maison sans s'arrêter. Elle s'éloigne d'une trentaine de mètres. La voiture ayant démarré, emmenant son propriétaire, elle revient sur ses pas. Elle est assez satisfaite, car la difficulté des circonstances lui a donné de l'imagination. Elle a dressé dans sa tête tout un plan.

« Est-ce que M. de Fleurville est chez lui? » demande-t-elle au valet de chambre, qui s'est empressé à son coup de sonnette.

« Non. Monsieur vient de sortir à l'instant. Vous avez dû le rencontrer.... »

De son air le plus innocent, en baissant les yeux, elle répond :

« Je ne l'ai pas aperçu.... Est-ce qu'en son absence, je pourrais voir monsieur son fils?

— M. Jacques?

— Oui.

— Donnez-vous la peine d'entrer. Vous devrez l'attendre un moment. Il est en train de prendre sa douche. Ce ne sera pas long. Il me sonne précisément pour que j'aille lui faire sa friction.... Qui aurai-je l'honneur de lui annoncer?

— Mlle Marie Davernis.... »

Sa douche! sa friction! il n'en faut pas plus pour que la fiancée de M. Hyacinthe ait aussitôt la folie des grandeurs. Plus tard elle exigera que le professeur prenne des douches et des frictions. Non pas tant pour l'hygiène que pour le plaisir qu'elle aura de le faire dire à la porte!

Introduite dans le petit salon où Arlette a été reçue, sa première exclamation est celle-ci :

« Tiens! ils ne mettent pas de housses! »

Et la seconde :

« Oh! oh! ils ont des tapis partout!... »

Elle hésite un instant à s'asseoir, tant les fauteuils lui paraissent somptueux. Enfin elle s'installe dans une bergère où elle s'enfonce doucement en se demandant comment elle s'en relèvera jamais. Et elle regarde autour d'elle. Il n'est pas mauvais qu'elle prenne des leçons de goût puisque bientôt elle sera maîtresse de maison. Ainsi elle remarque, pour les tableaux, que le nom du peintre est inscrit dans un petit cartouche de cuivre sur le cadre.

Elle lit : Fragonard, Cézanne.... Elle possède un paysage que lui a offert un de ses cousins. Elle mettra, de même façon, en vedette, son nom : Bigoudois....

Quand Jacques de Fleurville se présente, elle doit s'arc-bouter sur les bras de la bergère pour se dégager de l'étreinte du coussin, étreinte si neuve pour elle!

« Mademoiselle, je vous présente mes hommages....

— Monsieur.

— Qu'est-ce qui me vaut l'honneur de votre visite?

— Voici. Je dois prochainement me marier....

— Toutes mes félicitations....

— Avec M. Ulysse Hyacinthe, professeur au collège....

— C'est un homme éminent.

— N'est-ce pas?... Je vais donc quitter la maison de mes sœurs, la maison où je suis née, la maison où j'ai vécu des années, si heureuse, en un mot la maison dont M. de Fleurville est le propriétaire.

— Je vous adresse mes vœux de bonheur....

— Je vous remercie.... Or, je voudrais, avant de les abandonner, laisser à mes sœurs un souvenir durable. Depuis huit ans, il est une question qui les inquiète et même les bouleverse....

— Celle de la nochère?

— Oui.... Ma sœur Telcide ne fera aucune concession. M. de Fleurville s'obstinera dans son refus, parce que l'un et l'autre sont également butés. Je serais très fière si par mon intervention une solution amiable pouvait être obtenue. Ce conflit n'a que trop duré, n'est-ce pas? Si les deux parties en présence n'en avaient pas fait une question d'amour-propre, il serait depuis longtemps résolu. Mais, si vous vouliez bien m'aider, peut-être à nous deux, trouverions-nous une transaction....

— Je vous promets, mademoiselle, d'en parler à mon père. J'insisterai si cela est nécessaire. Mais je crois que cela sera inutile. Mon père appréciera trop votre démarche pour ne pas désirer vous plaire.

— Oh! merci, monsieur.... »

La cousine Marie se lèverait volontiers pour serrer les mains du jeune homme, tant elle est contente, mais il y a d'une part la profondeur de la bergère, qui l'en empêche, et de l'autre elle appréhende d'aborder maintenant le véritable but de sa mission. Quels mots doit-elle prononcer pour que la conversation s'engage sur un terrain favorable? Elle s'interroge, lorsque Jacques lui dit :

« Me permettez-vous, mademoiselle, de demander des nouvelles de votre petite cousine? »

La surprise est telle que Marie en a la gorge serrée.

« Arlette?

— Oui.... »

Par réaction, elle devient soudain très loquace. Son exubérance est excessive :

« Arlette est souffrante....

— Gravement?

— C'est-à-dire que ce doit être surtout nerveux. Je ne sais pas exactement ce qui s'est passé. Elle a dû avoir une violente contrariété. Mais nous avons été fort inquiètes. Et dame! nous le sommes encore un peu....

— Une contrariété?

— Oui.... Entre nous, je crois qu'il a été question pour elle d'un mariage.... Peut-être ma sœur Telcide a-t-elle insisté pour qu'elle accepte certain prétendant de son choix.... Je n'ai aucune précision.... Mais notre pauvre petite est couchée avec une forte fièvre.... »

Si Marie n'était tout entière absorbée par l'invention de son boniment, elle observerait la physionomie brusquement attristée de Jacques de Fleurville. Rien que dans son regard soucieux, elle lirait qu'Arlette n'a point tort de lui garder sa confiance.

« Vous ne pouvez pas vous imaginer, mademoiselle, combien je suis affecté d'apprendre que votre cousine est ainsi malade. Vous voudrez bien lui transmettre les souhaits les plus sincères que je forme pour sa guérison, rapide et complète. D'ailleurs, si demain elle était assez rétablie pour quitter sa chambre, je les lui exprimerais de vive voix....

— Comment?

— Pour la « nochère », je demanderai à mon père d'aller jusque chez vous demain après déjeuner. Je l'accompagnerai....

— Ne doutez pas qu'Arlette sera ravie de vous voir.... »

La visite terminée, Marie est pressée d'annoncer à sa petite cousine la grande nouvelle. Jamais elle n'a marché si vite. Elle court presque, si bien que, dans l'enclos, peu habitué à de telles vitesses, son arrivée soudaine fait s'envoler des troupes de pigeons en débandade.

CHAPITRE VIII

Le lendemain, au grand étonnement de Telcide, de Rosalie et de Jeanne, Marie connaissant seule la raison de ce miracle, Arlette s'est levée, très gaie, un peu plus pâle seulement que de coutume. Dans ses yeux brûle une flamme ardente.

Ernestine lui annonce que, pour fêter sa guérison, elle servira un gâteau de semoule aux raisins de Corinthe.

Il n'en faut pas plus pour que Rosalie, Jeanne et Marie, dont c'est le régal, soient en effervescence. Mais Telcide garde sa mine renfrognée des mauvais jours. Elle n'a rien abandonné de son projet. Pour l'instant, elle se contente de manifester à Arlette le mépris du silence. Elle affecte de ne lui point parler.... Mais elle se réserve pour une offensive nouvelle et définitive.

« Cousine Telcide me boude, confie Arlette à Marie.

— Elle ne boudera plus tout à l'heure quand je lui annoncerai la réparation prochaine de la nochère.

— C'est au dessert que vous lui ferez cette surprise?

— Oui.... »

Jusqu'à ce moment, la fiancée de M. Hyacinthe ne tient plus en place. Son secret l'étouffe. Elle aimerait presque que l'une de ses sœurs le lui arrachât. Ainsi elle glisse à Rosalie en confidence :

« Tantôt je vous apprendrai une chose qui vous étonnera beaucoup.... »

Rosalie, qui est amorphe, répond :

« Ah! »

Elle ne sollicite aucune autre explication....

Enfin voici le dessert. Le gâteau de semoule est sur la table. Sous les yeux attendris d'Ernestine, qui surveille

l'effet produit par son œuvre, comme un auteur dramatique surveille sa pièce au bord des coulisses, ces demoiselles se délectent.

Soudain Marie déclare :

« Mes sœurs, avant que de vous quitter pour vivre sous le toit de M. Hyacinthe, j'ai voulu combler un de vos vœux....

— Vous? » lance Telcide sur un ton qui dénote à quel prix elle évalue l'intelligence de Marie.

« Oui, moi.... J'ai obtenu de M. de Fleurville qu'il fasse réparer la nochère....

— Ah! »

Toutes ensemble, ces demoiselles ont eu la même exclamation. Telcide en avale un raisin de Corinthe qui demeure incrusté dans sa gorge. Elle devient rouge et a des gestes éplorés. On lui présente un verre de vin. Elle le vide. Le fruit passe. Et Marie continue :

« Il n'y aura plus de grandes lignes noires sur le mur de votre jardin, M. de Fleurville ordonnera tous les travaux nécessaires. Cet après-midi, vers deux heures, il viendra lui-même se rendre compte de ce que les ouvriers devront faire....

— Lui-même... ici?

— Oui.

— Enfin, je triomphe.... La lutte aura duré huit ans.... Peu importe!... A vaincre sans péril, on triomphe sans gloire.... M. de Fleurville s'incline.... Il daigne se soumettre.... Parfait!... Je ne serai pas intransigeante.... J'accepterai la réparation qu'il m'offrira.... Je l'accepterai... avec dignité, et non sans ironie, mais je l'accepterai.... Allons! ma bonne Marie, venez dans mes bras... que je vous embrasse.... »

Avec expansion, Telcide colle ses lèvres minces sur le front de sa sœur. Et Rosalie et Jeanne imitent à leur tour son geste de reconnaissance émue.

Ernestine prend évidemment part à la joie unanime, mais elle déplore qu'on ne parle pas davantage de son gâteau de semoule....

« Et maintenant, mes sœurs, s'écrie Telcide, dépêchons-nous. Il faut mettre la salle à manger « en état » pour que tout soit en ordre quand arrivera M. de Fleurville. Que ce monsieur constate que nous entretenons convenablement sa maison!... »

Arlette et Marie se chargent de secouer les miettes de

pain de la nappe dans le jardin. Elles ont hâte de bavarder ensemble.

« Si Jacques de Fleurville vient vous voir, c'est qu'il vous aime.

— Sans doute!

— S'il vous aime, c'est qu'il a l'intention de vous épouser.

— Probablement!

— Ah! que je suis contente! Nous nous marierons le même jour, ma petite Arlette. C'est demain jeudi que M. Hyacinthe doit venir me faire sa cour. Songez que je ne l'ai pas vu depuis notre fameux dîner! Il se réjouira beaucoup quand je lui annoncerai que vous aimez Jacques de Fleurville. Il est si bon et si intelligent! Il comprendra tout de suite que vous n'hésitiez pas entre un Parisien fringant et Eugène Duthoit!

— Oui, ma cousine, M. Ulysse se soumettra.... Mais croyez-vous que Telcide accepte aussi facilement?... »

Marie ne répond pas. Elle connaît trop sa sœur pour n'avoir pas contre elle toutes les méfiances. Elle est optimiste parce qu'elle se croit certaine d'épouser le professeur. Que dirait-elle si elle savait les transes que celui-ci éprouve devant les deux sommations contradictoires qu'il a reçues?...

Dès deux heures moins le quart, Telcide est au salon. Elle essaie des mines de dédain et d'ironie. Bien peu de personnes ont des attitudes spontanées. Inconsciemment, elles répètent, avant une circonstance, les gestes qu'elles y feront, les mots qu'elles y prononceront. Telcide veut que M. de Fleurville sente bien qu'elle condescend à ce que la nochère soit réparée.

C'est à deux heures et demie seulement que le coup de sonnette attendu fait sursauter les quatre sœurs.

« Quittons le salon, dit Telcide. Il ne faut pas que ce monsieur nous trouve ici. Ce ne serait pas élégant. Montons dans nos chambres.... »

Précipitamment elles gravissent l'escalier et s'arrêtent au sommet. En se penchant sur la rampe, elles surveilleront l'entrée de leur propriétaire. Arlette, honteuse de cette comédie, s'est réfugiée dans le jardin....

« Voulez-vous annoncer M. de Fleurville à Mlle Telcide Davernis?

— Oui, oui, messieurs, entrez, répond Ernestine. Mademoiselle va venir dans une minute. Elle était dans

le salon. Je ne sais pas pourquoi elle s'est sauvée quand elle vous a entendu sonner.... »

En traversant le couloir, M. de Fleurville jette autour de lui l'œil du maître. Il observe l'état du dallage, la peintude des murs, l'effritement du plafond. Lorsqu'il arrive au pied de l'escalier, il lève les yeux. Jacques l'imite. Qu'aperçoivent-ils? Quatre têtes qui sont alignées sur la rampe comme si ces demoiselles étaient décapitées.

D'avoir été ainsi surprise, Telcide est furieuse :

« Rosalie, croyez-vous qu'il ait pu nous voir?

— Il n'a pas eu le temps.

— Et vous, Jeanne?

— La cage de l'escalier est trop sombre.

— Et vous, Marie?

— M. de Fleurville n'a pas pu ne pas nous voir.

— Marie, vous êtes une sotte.

— Mam'zelles! Mam'zelles! »

De toute la force de ses poumons, Ernestine, qui ne connaît pas les usages du monde, appelle ses maîtresses. Quatre « chut! » lui ordonnent de baisser la voix.

« Prévenez ces messieurs que nous descendons.... »

Marie ne peut s'empêcher de constater que cette réponse de Telcide est banale. Combien elle lui préférerait celle-ci :

« Ces demoiselles prennent leur douche et leur friction et vous prient de les attendre un instant!... »

Ce serait autrement moderne et aristocratique!

Comme les quatre sœurs ont toutes manifesté le désir d'assister à l'entretien, il a été convenu que Telcide et Rosalie entreront les premières. Telcide fera passer Rosalie, comme, une minute plus tard, Marie qui a été la provocatrice de la réunion, fera passer Jeanne.

Devant Telcide et Rosalie, M. de Fleurville et son fils se lèvent :

« Nous avons l'honneur, mesdemoiselles, de vous adresser nos hommages.... En vous faisant cette visite, mon seul but.... »

La porte s'ouvre. Marie et Jeanne paraissent. Nouvelles salutations! nouveaux salamalecs!

« Mon seul but est de vous présenter votre nouveau propriétaire : mon fils.... »

Telcide, qui a tout prévu, sauf cela, demeure interloquée. Elle s'attendait qu'on parlât aussitôt de la nochère. Elle était prête à recevoir la soumission de son adversaire. Et voici que la situation est différente :

« Comment? votre fils? murmure-t-elle.

— Eh oui! mademoiselle, je deviens vieux. Les affaires d'intérêt m'ennuient. Mon fils, qui est jeune et actif, et qui est censé connaître le code, puisqu'il est avocat, veut bien accepter la charge de s'en occuper. Je lui en suis très reconnaissant. Il aura tous mes pouvoirs. Si vous avez quelque réclamation à lui adresser, je suis convaincu que vous trouverez toujours auprès de lui le meilleur accueil. Ne craignez jamais d'en abuser.... »

Ce disant, M. de Fleurville sourit, d'un sourire qui agace Telcide parce qu'elle croit en comprendre la signification.

« Oui, oui, vieux finaud, pense-t-elle, je vois clair dans ton jeu. Tu veux te retirer indompté de la lutte. Mais rira bien qui rira le dernier!... Je me moque pas mal de ta nochère. J'étais assez riche pour payer moi-même sa réparation si j'avais voulu l'ordonner. Mais si tu as ton amour-propre, j'ai le mien.... Tu crois me réduire au rôle de solliciteuse. Tu espères que je m'humilierai devant ton fils sous tes propres yeux.... Non, non, je ne suis pas si bête.... Je suis comme toi.... Je préfère la retraite à la soumission... la retraite stratégique! »

Comme Jacques de Fleurville lui annonce qu'en don de joyeux événement il lui accordera tout ce qu'elle peut désirer, elle réplique :

« Ce n'est pas à moi, messieurs, qu'il faut vous adresser. Notre sœur Jeanne est pour ainsi dire la gérante de notre ménage. Elle vous exposera ses doléances. Pour ma part, je me désintéresse depuis longtemps de ces questions d'économie domestique.... »

A son tour elle sourit d'un sourire qui agace M. de Fleurville parce que celui-ci n'en comprend pas du tout la signification....

Jeanne, avec sa brutalité coutumière, prononce :

« Il y a la nochère! »

Cette phrase tombe dans le salon comme une pierre dans la mare aux grenouilles. Mais loin de s'effaroucher, au contraire, tout le monde rit : même Telcide, qui est d'excellente humeur depuis qu'elle a découvert son ingénieuse riposte.

« Je me suis permis, intervient Marie pour qu'on ne lui retire point sa part du succès, de dire à mes sœurs que vous aviez bien voulu me promettre....

— Certainement. C'est une chose entendue. Les ouvriers

viendront quand il vous plaira. Est-ce que vous permettez que je me rende compte de l'importance des travaux qu'il y aura à effectuer?... »

Jacques, dès son entrée dans le couloir, a aperçu Arlette au fond du jardin. Il est pressé de l'y rejoindre.

« Rien n'est plus facile. Vous verrez que la pluie, en coulant, trace de longues lignes noires sur le mur.... »

Telcide, se faisant grande dame, mène ces messieurs dans la cour. Arlette s'y trouve comme par hasard. Il n'y a pas besoin de présentation. M. de Fleurville se dirige vers elle :

« Mademoiselle, mon fils m'avait si souvent parlé de vous que je croyais vous connaître sans vous avoir jamais vue. Ses éloges, que j'estimais excessifs, me paraissent maintenant avoir été au-dessous de la vérité....

— Oh! Arlette est une jeune fille très simple! lance perfidement Telcide.

— Eh! mais... c'est son mérite.... La simplicité est la chose du monde la plus difficile à porter.... Elle suppose tant de qualités naturelles....

— La nochère est de ce côté, signale Jeanne qui prend la tête du mouvement.

— Nous vous suivons.... »

Arlette et Jacques marchent à quelques pas en arrière du groupe :

« J'espère que vous n'êtes plus souffrante.

— Non.

— Vous vous ennuyez dans cette maison?

— Peut-être.

— Vous paraissez avoir perdu votre belle insouciance?

— Qui sait? »

Il lui parle pourtant avec une grande douceur. Elle ne lui répond que par monosyllabes. Maintenant qu'il est là, elle ne peut pas ne pas se rappeler son long silence inexplicable.

Or voici qu'il lui demande :

« Avez-vous aimé les cartes que je vous ai adressées, qui représentaient le bois de Boulogne?

— Le bois de Boulogne?...

— Oui. Je les ai choisies pour qu'elles vous parlent de jadis.

— Je ne les ai pas reçues.... »

On est arrivé devant la nochère. Il est décent d'écouter les explications de Telcide :

« Il y a un trou à cinquante centimètres du toit. L'eau, qui descend avec force, car le grenier est très élevé, bouillonne dans ce trou et se déverse sur le mur. Les jours d'orage, c'est effrayant à voir....

— Depuis deux mois, je n'ai reçu aucune carte, précise Arlette à mi-voix....

— Quelqu'un donc a intercepté votre correspondance.

— Qui?...

— Peut-être une forte soudure suffira-t-elle, propose Jeanne. Il y a cinq ans, pour étudier la question, j'ai grimpé sur une échelle. A présent je ne le pourrais plus, j'ai des rhumatismes! J'ai constaté alors que le zinc était seulement gondolé. Le plomb qui réunissait ses deux bords a sauté. J'estime qu'il suffit d'une demi-heure de travail pour que tout soit remis en état.... »

Amour-propre et vanité, qui inspirez quelquefois de si grandes choses, que de crimes on commet en votre nom, quand on vous place mal! Telcide et M. de Fleurville ont été des ennemis mortels pendant huit ans pour une question qui peut être résolue en trente minutes!

« Nous ferons mieux qu'une soudure, annonce Jacques. On mettra une gouttière neuve du haut en bas et on blanchira le mur. D'ailleurs, pour signaler aux ouvriers l'importance du travail, si vous le permettez, je vais prendre quelques mesures....

— A votre disposition.... »

Jacques saisit une échelle double, appliquée contre la porte de la buanderie, la dresse devant le mur taché et franchit ses échelons.

Comme, au sommet, il essaie de noter des indications sur son calepin et éprouve des difficultés à maintenir son équilibre, Arlette, légère, escalade l'autre côté de l'échelle :

« Je veux vous aider. J'inscrirai sur votre carnet.... »

Telcide se récrierait si M. de Fleurville ne lui demandait alors de visiter le jardin. Elle y consent. De loin, elle pourra surveiller les jeunes gens....

D'ailleurs son impression sur son adversaire se modifie beaucoup. Du moment qu'ils n'ont été vaincus ni l'un ni l'autre, il n'y a aucune rancune. Rien ne s'oppose à ce qu'ils soient amis. Il est aimable, élégant. Elle le juge très sympathique. Comme les allées sont étroites, elle marche seule auprès de lui. Rosalie, Jeanne et Marie la suivent, piteuses dames d'honneur....

Pour ménager les apparences, Jacques commence par

... ARLETTE FAIT MINE D'ÉCRIRE.

prendre réellement quelques mesures. Mais vite il s'inquiète :

« Dites-moi,... qui a pu intercepter mes cartes? Vous devez soupçonner quelqu'un?

— Oui, Telcide!... J'en aurai le cœur net.... Je l'interrogerai.... »

Ce disant Arlette fait mine d'écrire. Elle se doute qu'on ne la quitte pas des yeux....

« Le plus grave, reprend Jacques tout en frappant sur le zinc, comme pour en apprécier la solidité, c'est que vous avez dû m'accuser de négligence. Peut-être avez-vous cru que je vous oubliais....

— Mais non, mais non.... »

Par un retour d'esprit, fréquent chez les êtres qui ont souffert, Arlette prend plaisir à jouer au jeune homme une comédie cruelle. Peut-être veut-elle l'éprouver?

« Je n'ai pas eu ces mauvaises idées.... De quel droit les aurais-je eues?... Vous étiez bien gentil de m'envoyer des cartes.... Mais enfin ce n'était qu'un jeu.... Je ne devais pas y attacher plus d'importance que vous-même....

— Un jeu, mais....

— Ne bougez pas tant, vous allez faire culbuter l'échelle....

— Je vous assure....

— Faites semblant de prendre des mesures. Telcide regarde si nous sommes sages sur notre perchoir....

— Mais vous avez dit que c'était un jeu!

— Depuis quelque temps j'ai été extrêmement prise, d'ailleurs.... Oui.... Très prise!... Il y a eu d'abord les fiançailles de ma cousine Marie avec M. Hyacinthe.... Vous vous souvenez de la tombola? C'était le début de leur roman! Et puis ensuite il y a eu.. il y a eu.... Je ne sais trop comment vous expliquer cela.... Enfin on m'a présenté un jeune homme,... un jeune homme charmant. Il n'est peut-être pas très beau, ni très élégant.... Mais il est fort instruit et poète.... Il s'appelle Eugène Duthoit.... Je crois que je serai très heureuse avec lui....

— Comment?... vous... vous l'avez accepté?

— Mais oui.... Cela vous étonne?

— Un peu.

— Pourquoi?

— Votre cousine m'a dit hier autre chose.... Voyons, voyons, ce n'est pas sérieux, mademoiselle Arlette.... C'est impossible.... Vous vous moquez de moi.... »

Jacques, très sincèrement désemparé, fait de grands gestes. Elle, imperturbable, trace des hiéroglyphes sur son carnet....

« Vous ne pouvez pas épouser un Eugène Duthoit. D'abord, « Eugène », c'est un nom ridicule!

— Ah! bah!

— Absolument!... Chaque nom a sa destinée.... Les parents, lorsqu'ils baptisent un garçon, sentent inconsciemment par qui celui-ci sera plus tard aimé. Ils approprient en conséquence son nom aux lèvres de femme qui le prononceront.

— C'est paradoxal, mais ingénieux!

— Eugène! évidemment il y a des femmes charmantes, qui peuvent se dire ce nom-là avec un accent d'amour, des femmes charmantes et même jolies, mais des femmes... des femmes... enfin quoi? pas vous!

— Vous êtes drôle....

— La preuve, tenez, la voici : Je vous défie... vous m'entendez bien?... je vous défie de dire devant moi, sur un ton passionné, en me regardant : « Je vous adore, Eugène. » Vous pousserez de rire....

— Non.

— Essayez. »

Arlette relève le défi :

« Je vous adore, Eugène... », s'écrie-t-elle avec emphase. Mais au lieu de pouffer de rire, elle éclate en sanglots. Se penchant vers elle pour la consoler, au risque de compromettre la stabilité de leur installation, Jacques lui murmure alors :

« Ma petite Arlette, vous voyez qu'il ne faudra plus jamais répéter cette vilaine phrase. Elle vous fait pleurer. Tandis qu'il en est de si douces que je vous apprendrai! J'en sais d'harmonieuses, que votre cœur écoutera comme des musiques. J'en sais d'odorantes, qui vous griseront, comme des tubéreuses. J'en sais d'éternelles, que nous répéterons en litanies d'amour.... Ayez confiance en moi.... Ne protestez pas....

— C'est que je suis très hésitante....

— Pourquoi?

— Parce que je me demande si vos lèvres sont bien celles que mes parents ont imaginées pour prononcer mon nom lorsqu'ils m'ont baptisée Arlette....

— Il vous est très facile de vous en rendre compte.... Ecoutez : Je vous adore, Arlette.... Je ne pense qu'à vous....

Je vous aime!... Et ce disant, je n'éclate pas de rire.... Je ne pleure pas.... Je souris au bonheur de ma vie,... de notre vie.... Vous ne répondez plus rien?... Ne sommes-nous pas d'accord? Arlette, je suis anxieux.... »

La jeune fille va parler, lorsque la grosse voix de M. de Fleurville retentit.

« Eh bien, là-haut... avez-vous fini de prendre vos mesures? »

Telcide, Rosalie, Jeanne et Marie sont au pied de l'échelle. Arlette et Jacques descendent en affirmant que les travaux seront très peu compliqués et qu'en effet le zinc est très gondolé.

« Il ne me reste plus, mesdemoiselles, qu'à vous remercier de votre fort aimable réception. »

M. de Fleurville prend congé. Vainement son fils essaie de se rapprocher d'Arlette. Leur conversation a été coupée juste au moment décisif. Devra-t-il partir sans avoir entendu la phrase suprême, qui établira mieux son bonheur? Machinalement, mais peut-être pour mieux garder la jeune fille près d'elle, Telcide a posé son bras sur l'épaule d'Arlette. Mais celle-ci, en rendant à Jacques son carnet, lui indique :

« J'ai noté à la page 7 tous les renseignements qui pourront vous être nécessaires.... »

Dans la rue, Jacques ouvre le carnet à la page dite.

Il lit :

« Jacques, je vous adore.... »

CHAPITRE IX

« Ma chère enfant, je suis extrêmement heureuse. Laissez-moi vous embrasser. M. de Fleurville vient de me demander votre main pour son fils.... »

Telcide tend les bras à Arlette, qui s'y jette, sans rancune.

« C'est bien. Je constate que vous n'avez aucune acrimonie contre moi. J'aurais été désolée que vous en eussiez. Car, je m'empresse de vous le dire, nulle plus que moi ne se réjouit de votre bonheur. Si j'avais cru que M. de Fleurville fût capable de vous épouser, je ne vous aurais jamais proposé M. Eugène Duthoit....

— Je vous remercie, ma cousine....

— Seulement, n'est-ce pas? j'avais une très grave responsabilité, celle de votre avenir. Quand on est jeune, comme vous, on ne voit pas la réalité de la vie, on a des rêves, qui volent très haut. Je vous en parle en connaissance de cause. J'ai été comme vous jadis. Hélas! Je n'ai pas été assez heureuse pour que mon désir se réalisât comme le vôtre. Aujourd'hui je serais reconnaissante envers ma mère si, avec un esprit plus pratique que le mien, elle avait abaissé mes yeux sur un but plus accessible. Lorsque j'ai parlé de vous imposer mon autorité, je n'ai voulu faire autre chose que ce que ma mère aurait dû faire pour moi.... J'espère que vous saisissez?

— Oui, ma cousine.... »

Les circonstances sont trop rares où Telcide est émue pour qu'Arlette n'en profite pas. Très gentiment, car au fond elle comprend le sentiment de la pauvre vieille fille, elle lui dit :

« Ma cousine, excusez-moi. Je vais peut-être commettre

une indiscrétion. Mais il est une question que je voudrais vous poser. Me la permettrez-vous?

— Certainement. De quoi s'agit-il?

— Est-ce que le facteur n'a pas, depuis deux mois, déposé à mon adresse des cartes postales, qui ne m'auraient pas été remises?

— De votre boxeur?

— Comment? De quel boxeur?

— De celui dont vous avez apporté la photographie.

— Je n'ai apporté la photographie d'aucun boxeur.

— Enfin,... quoi,... de votre joueur de tennis.... C'est la même chose.

— Des cartes signées : Jacqueline?

— Oui.... C'est moi qui les ai arrêtées.... Et voici à la suite de quelles circonstances. Lorsqu'il a été question des fiançailles de notre sœur Marie avec M. Hyacinthe, j'ai redouté que cette nouvelle n'eût une mauvaise influence sur vous. Déjà vous ne vous amusiez pas beaucoup ici. J'ai craint que vous ne vous ennuyiez davantage. Vous m'aviez dit que Jacqueline était une de vos bonnes amies d'enfance, la fille d'un ambassadeur, en France pour deux mois. Je lui ai écrit — vous m'aviez indiqué son adresse! — pour l'inviter à venir passer quelques jours avec vous. Cette distraction devait vous être agréable. Or la lettre m'a été réexpédiée avec la mention : « Inconnu » et le cachet du président de la République....

— Du président de la République?

— Oui. Je ne me suis pas expliqué le cachet.

— Ah! ça, c'est trop drôle.... En vous donnant un numéro, au hasard, du faubourg Saint-Honoré, j'ai dû vous donner celui de l'Elysée....

— En tout cas, ma méfiance a été éveillée.... Et dès ce jour j'ai arrêté toutes les cartes signées : Jacqueline.

— Eh bien, ma cousine.... Jacqueline, c'était Jacques de Fleurville.

— Ah! si j'avais su!... »

Et Telcide réembrasse Arlette. Elle est à présent toute douceur et toute tendresse. Il n'y avait pas de fiançailles qui pouvaient personnellement la flatter davantage....

Cependant M. Hyacinthe est perplexe. L'incertitude dans laquelle il vit depuis trois jours le tue. Epousera-t-il? N'épousera-t-il pas?

Ses réflexions sont mornes et lamentables :

« Je vivais tranquille.... Professeur modeste, je n'aurais

jamais dû sortir de mon obscurité.... Démon tentateur, cette jeune fille m'a présenté la pomme d'Eve.... Pourquoi ne me suis-je pas souvenu que les vers de terre ont toujours tort d'être amoureux des étoiles?... Allons! mon vieil Ulysse, oublie tout.... Comme Achille retire-toi sous ta tente.... Rentre chez toi et en toi-même.... Reprends tes livres.... Si tu vas plus avant, tu perds toute espérance.... Comment? Comment? tu avances quand même.... Quelle force te pousse?... Tu n'es donc qu'une vieille bête.... »

Il est dans cet état d'esprit quand il sonne à la porte de ces demoiselles.

Quel accueil va-t-il recevoir? C'est sa première visite depuis les événements considérables qui pèsent sur son front comme une épée de Damoclès.

« Mlle Marie est-elle là? demande-t-il en tremblant, à Ernestine.

— Non.

— Ah! » soupire-t-il en imaginant aussitôt qu'on lui a enlevé sa fiancée et que peut-être elle est dans une tour mystérieuse, cloîtrée....

« Mais elle va quasiment revenir.... »

Il entre donc, mais il a les plus noirs pressentiments. La bonne, qui s'en aperçoit, lui offre des consolations....

« Vous avez l'air de souffrir?

— Oui.... Je souffre horriblement....

— Ça doit être de l'estomac. Voulez-vous prendre un verre d'eau sucrée avec de la fleur d'oranger?

— Non. C'est dans le cœur.... »

Mélancoliquement, il commence le récit de ses peines. Ernestine s'y intéresse. Elle a toujours aimé la lecture des feuilletons. Malheureusement la suite en sera remise pour elle au prochain numéro. Telcide et Marie rentrent.

« Hélas! trois fois hélas! leur dit le professeur. Ne craignez pas de m'avouer la vérité. Je serai fort.

— Quelle vérité?

— Tout est fini, n'est-ce pas? »

Ces deux demoiselles, qui reviennent de porter la réponse officielle d'Arlette à M. de Fleurville, croient que M. Ulysse parle d'Eugène Duthoit.

« En effet! répond Marie.

— Tout est fini! répète Telcide.

— Et c'est irrévocable? » murmure péniblement M. Hyacinthe, avec la mine du condamné à mort qui s'inquiète de son pourvoi.

« Absolument irrévocable! prononce en souriant Marie.

— Oh! »

Le professeur prononce les « oh! » comme d'autres donnent des coups de gong....

« Je comprends votre chagrin, intervient Telcide. C'est celui d'un homme de cœur. Mais il ne faut pas non plus exagérer votre douleur. Au fond, ce qui vous arrive n'est pas si grave. Prenez-en votre parti....

— Ce n'est pas si facile.

— Allons donc.... Chaque fois que vous penserez à ce petit désagrément, n'hésitez pas, venez nous voir et embrasser Marie. Il n'y a rien de tel pour panser une blessure....

— Que je vienne embrasser? »

M. Hyacinthe roule des yeux effarés. Ce qu'il entend l'abasourdit.

« Mais oui, continua Telcide.... Dorénavant il ne doit plus y avoir pour vous d'autre remède.... Un baiser, ça guérit tout....

— Non, non, riposte le professeur dignement.... Je respecte trop Mlle Marie pour l'embrasser ainsi. Je m'étonne d'ailleurs que ce soit vous, mademoiselle Telcide, qui osiez me faire cette proposition.... Je la trouve.... Je la trouve.... Je la trouve inconvenante. »

Telcide et Marie se lèvent, également furieuses. Mais le quiproquo prend fin, le nom d'Eugène Duthoit ayant été par hasard prononcé par ces demoiselles. M. Hyacinthe se confond alors en excuses. Il pleure, il rit. Comme réparation, il veut aussitôt embrasser sa fiancée. Mais il est si troublé qu'il embrasse à sa place Telcide en lui bafouillant dans l'oreille : « Ma petite enfant, je vous aime.... »

CHAPITRE X

Onze heures du matin. — *La scène représente la porte d'une église. Tapis rouge sur le trottoir. Nombreux figurants, ouvrières, commerçants, toutes les bonnes du quartier....*

La foule parle : Ils sont en retard. — Le maire a dû faire un discours à l'hôtel de ville. — C'est Joseph qui a coiffé toutes ces dames. — Il paraît qu'il y a de très jolies toilettes. — Drôle d'idée de se marier à deux le même jour! — On raconte que c'est la vieille qui l'a voulu. — Pauvre femme! elle doit être bien contente d'avoir déniché le professeur! — Eh là! le gosse, ne bousculez pas. — Je ne verrai rien, maman. A bras! — Tais-toi et mouche ton nez....

Les voitures arrivent. Le cortège défile.

Onze heures un quart. — *La scène représente l'intérieur de l'église. — Tapis rouge dans la nef principale. Nombreux figurants, parents éloignés, amis, relations, simples curieux....*

La foule parle : Très jolie, la petite Arlette. — Fort sympathique, Jacques de Fleurville. — Telcide se gonfle. — Avez-vous vu? Elle a son chapeau vert. — M. Hyacinthe semble gêné par son faux col. — Marie a l'air rudement contente. — Elle se dit : « Enfin, ça y est! » — Mazette! la *Marche nuptiale* de Mendelssohn aux grandes orgues! — Ils ne se refusent rien. — Etes-vous invité au lunch? — Très bien, le sermon de M. le grand doyen. — Avez-vous un petit sou à me prêter pour la quête? Je n'en ai que

des gros. — Allez-vous à la sacristie? — Oui, pour qu'on sache que je suis venu. — Ah! tant mieux, les demoiselles d'honneur sont passées à côté de nous sans nous voir.

— Remets ton sou dans ta poche, mon enfant, tu achèteras des bonbons.

Six heures du soir. — *La scène représente une immense salle à manger. — Tapis rouge tout le tour. Nombreux figurants, père, sœurs, oncles, tantes, cousins, cousines....*

La foule parle : Très bien, le discours du père. — Oui, passez-moi des gâteaux. — C'est au nom du collège que parle le recteur. — Oh! ne dites pas ça, vous me faites rougir. — M. Hyacinthe a renversé du vin sur le plastron de sa chemise. — Arlette et Jacques se regardent tout le temps. — Heureusement qu'il y a des mariages, sans quoi, on ne se réunirait jamais en famille. — Bravo, le speech du cousin Jules. — Vous ne trouvez pas que l'oncle Henri grossit? — Du champagne? — Volontiers. — Un ban pour le cousin Jules....

Huit heures du soir. — *La scène représente le grand hall de la gare. Il n'y a pas de tapis rouge. Il n'y a pas foule.*

Personnages : M. et Mme Ulysse Hyacinthe, M. et Mme Jacques de Fleurville, Telcide et Rosalie, le chef de gare, personnage muet. Les quatre premiers voyageront ensemble jusqu'à Paris. M. et Mme Ulysse Hyacinthe s'arrêteront là, M. et Mme Jacques de Fleurville iront un peu plus loin : en Egypte.

Arlette se penche vers Jacques amoureusement :
« Comme elle est jolie, notre petite gare! »
Rosalie se penche vers Marie :
« Vous nous écrirez tous les jours, n'est-ce pas, ma bonne sœur? Et surtout vous prendrez bien garde dans les rues de la capitale de ne pas vous faire écraser par les taximètres automobiles.... »

Embrassements. Coups de sifflet. Jet de vapeur. Messieurs les voyageurs, en voiture!

En route pour le bonheur....

IMPRIMÉ EN FRANCE PAR BRODARD ET TAUPIN
7, bd Romain-Rolland - Montrouge.
Usine de La Flèche, le 10-03-1976.
6199-5 - Dépôt légal n° 2016, 1er trimestre 1976.
20 - 01 - 0436 - 17 ISBN : 2 - 01 - 001719 - 6

CES DAMES AUX CHAPEAUX VERTS

par GERMAINE ACREMANT

ARLETTE, dix-huit ans, a les cheveux blonds et les yeux noirs. Elle aime le monde et pratique les sports, mais elle n'est vraiment heureuse que dans sa chambre avec ses bouquets de roses et ses rêves bleus. Elle prend volontiers des airs excentriques, mais c'est pour mieux cacher sa tendresse, car elle est surtout sentimentale.

Catastrophe ! Il lui faut aller vivre, loin de son cher Paris, entre quatre vieilles cousines, au fond de la demeure la plus triste qui existe.

Arlette, la pimpante, la joyeuse, va-t-elle devenir, elle aussi, une vieille demoiselle?...

BROCARD ET TAUPIN RELIURE

20/0436/4
76.3